

# Les Paupières de l'Aube

\*\*\*\*\*

*Dessins de la couverture réalisés par Alisson*

\*\*\*\*\*

**Jean-Michel  
Méric**

**Dominique  
Lefort**



"Celui qui se tourne vers l'intérieur, l'esprit tranquille, pour rechercher d'où s'élève la conscience du "moi", réalise le Soi, et demeure en Toi, ô Arunachala, comme une rivière lorsqu'elle rejoint l'océan."

Ramana Maharshi



## Note des auteurs

Ce livre s'inspire d'une histoire vraie. Il vous est présenté sous la forme d'un roman afin de rendre plus accessibles certaines idées originales, voire inédites. Certains personnages et rebondissements ont été inventés pour les besoins de l'intrigue, mais *les principaux faits sont réels, les réalisations décrites sont authentiques et les explications données ont été expérimentées par les auteurs.*

Quand vous aurez parcouru ces pages, ce sera à vous, ensuite, à vous mettre à l'ouvrage !



# SOMMAIRE

☞ 1. L'orage .....	3
☞ 2. L'homme .....	13
☞ 3. Hasard d'une rencontre .....	21
☞ 4. Hasard en scène .....	29
☞ 5. Energies et présences .....	35
☞ 6. Sensibilité et évolution .....	51
☞ 7. La personne dans tous ses états .....	69
☞ 8. L'Instant .....	91
☞ 9. Le 7 <sup>ème</sup> jour .....	107
☞ 10. Le baiser .....	189
☞ 11. La thérapie du Vivant .....	251
☞ 12. Les amis du bocal .....	285
☞ 13. "Je suis" .....	315
☞ Epilogue .....	323





– 248, 249, 250... 250 ? Mais, ce n'est pas possible, j'ai dû me tromper. Vérifions encore.

249, 250. Elles ne sont que 250 ! Il en manque une à l'appel. Quelle catastrophe ! J'ai perdu une hirondelle. C'était mon dernier travail, ma dernière livraison. 251 hommes, 251 hirondelles, ce n'était pourtant pas si compliqué.

*Le vent s'affole un peu dans le ciel.*

– Mais où est-elle donc passée ?

\*\*\*\*



## ❧ 1. L'orage ❧

Il pleut.

Déjà, de petites gouttes lèchent les feuilles des arbres. Une à une, elles résonnent et percent le silence immobile et vivant de la forêt tranquille. S'élançant dans les branches, elles pénètrent la voûte épaisse et majestueuse et fredonnent partout leur message joyeux : il pleut.

Assoupie dans l'indolente chaleur de l'été qui s'achève, la terre soudain s'éveille sous la caresse humide de ces perles de vie. Elle frissonne et s'étire, exhalant de son cœur profond et généreux, des senteurs colorées, riches et oubliées. C'est l'odeur chaude et forte du sol et de la terre hâlés par le soleil, le parfum entêtant des fougères légères, l'effluve timide et fine du chèvrefeuille qui s'apprête en attendant les fées. Et ce chant silencieux s'étale avec langueur dans les bois encore secs, enlaçant dans ses bras les troncs droits et fiers qui se dressent vers le ciel.

Surpris par les échos des tambourins de l'eau, les oiseaux acclament la pluie qui s'annonce, et reprennent en chantant le rythme que les feuilles renvoient en s'agitant.

Il pleut.

L'air est immobile encore. Par endroits cependant, une respiration turbulente et pressée secoue et fait plier un buisson isolé, qui s'ébroue et fléchit dans une révérence. Quelque chose va venir : et les arbres entre eux chuchotent doucement cette arrivée prochaine.

C'est alors qu'un murmure vient rompre cette attente, effaçant peu à peu le pas léger de l'eau sur le sol et les feuilles. Il se pose et s'impose, infiltrant les silences, et son flot mystérieux engloutit les odeurs de la forêt surprise. C'est un son étonnant, sans amarres ni attaches, car rien, où que ce soit, ne justifie vraiment ce fin jaillissement.

Et puis l'explication arrive d'elle-même. Emergeant d'une descente folle et vertigineuse à travers les feuillages, une pluie forte et drue s'en vient heurter le sol. Partout, les coups s'abattent et le bruit de la terre giflée avec colère répond à la rumeur que les arbres échangeaient en annonçant l'assaut.

La caresse de l'air se fait plus insistante et le vent, tout à coup prend les choses à son compte. De son souffle puissant, il fait ployer les arbres qui, sans lui résister, inclinent avec douceur leurs têtes résignées. Et toute la forêt oscille lentement au gré de ces expirs, dont l'énergie résonne en différents échos. Les risées rugissantes lancent les branches amies dans des jeux

aériens, qui font vibrer dans l'air des grincements craintifs et des chocs inquiétants.

Et l'eau du ciel descend parmi les hommes ; rinçant et nettoyant tout ce qui est vivant, elle emporte avec elle les troubles et les tourments, et ne laisse debout, tourné vers la lumière, que l'essence première incarnée sur la terre.

Et en quelques instants, on la trouve partout ; elle envahit l'espace, se répand dans les airs, qui n'ont plus d'existence que dans ses ruissellements débordants et fougueux. L'orchestre de la forêt change de partition : l'eau devient la mesure de toutes ses pulsations. Derrière ce métronome, chaque arbre, chaque fourré, se laisse volontiers emporter dans la course d'un allegro zélé.

L'eau est maintenant l'essence de toute chose : elle est ce qu'on entend, ce que l'on voit, ce que l'on sent. Elle est un trait d'union mystérieux et divin, qui unit en son sein le ciel et puis la terre, rappelant un instant aux vivants d'ici-bas, le goût et la lumière que l'on trouve là-bas.

Elle est fin cliquetis sur les aiguilles de pin, qui boivent son éloquence et noient son abondance. Elle est crépitement sur les feuilles consentantes, sur lesquelles elle s'appuie pour jaillir en torrents. Elle est mugissement sur l'océan des arbres, qui étale

sa houle, majestueuse et longue, sur le désordre inquiet des sous-bois détrempés.

Et dans cette symphonie aux mouvements précis, la forêt toute entière est harmonie des cieux, par l'eau qu'elle reconnaît comme nature première, et dont elle fait son chant, ses mots et sa prière.

Soudain, venu du fond de l'horizon, un grondement profond retentit dans les airs. On ne sait si le ciel ou la terre sont en cause, mais quelque chose au loin vibre dans l'atmosphère. De sévères nuages à l'encre obscure et sombre couvrent en un instant la grisaille pluvieuse qui s'était installée. Les reflets de la pluie disparaissent d'un coup et l'insouciant entrain des musiciens de l'eau s'enlise peu à peu dans un tempo inquiet.

Oiseaux et animaux, interrompant leurs chœurs, courent tous se cacher et cherchent un abri. Les fleurs, elles aussi, voudraient en faire autant, mais l'heure n'est pas venue de fermer leur corolle, et les voilà piégées, seules et sans défense, contraintes de faire face à la charge annoncée.

Le vent d'un coup est là, en bourrasques violentes, il tord les plus grands arbres de ses élans farouches.

Et c'est la première salve, crevant le noir du ciel, éblouissant la terre, effrayée et craintive devant tant de fureur. Et le vent, lui

aussi, voudrait savoir la suite ; d'une étreinte soudaine, impatiente et pleine, il salue la menace de ce roulement sourd. Celui-ci est parti, on ne sait vraiment d'où, et résonne et empoigne tous les sels de la terre, rappelant dans les cœurs des êtres de la terre, que la vie est unique, jaillissante et première.

Tout encore secoué de ce rappel sévère, chaque brin d'herbe attend la semonce suivante. Et pourtant rien ne vient ; tout est calme soudain. La rivière de la pluie et le vent étourdi retiennent ensemble leur souffle. Ce n'était finalement qu'un trait de caractère de ce ciel irascible qui se joue de la terre !

Un zébra foudroyant suivi d'un claquement met fin à cet espoir de voir passer au loin, la colère emportée de l'orage enfin là. Certaine désormais que la pièce sera jouée, la pluie retrouve enfin toute sa vitalité. Les rafales aussi se sentent soulagées et se couchent avec aise sur les arbres agités. Les éclairs maintenant s'en donnent à cœur joie et allument le ciel de leurs lances flamboyantes. Ils déchirent la pénombre et font craquer la terre. Et leur embrasement dépose avec finesse sa caresse électrique sur tous leurs prétendants. Le tonnerre, quant à lui, est le roi de la fête et ne se lasse pas de gronder sa présence. Il étale parfois sur des secondes entières son courroux exalté, couvrant de son emprise rageuse et affairée, la forêt apeurée, mais encore bien vivante.

Et le spectacle enfin éclate de tous ses feux. Les danseurs foudroyants rivalisent d'audace et éclairent partout de leurs figures osées. Cela claque, cela rugit, cela vrombit ; cela plonge au plus profond des êtres, pour réveiller au loin, bien avant leur conscience, la pulsation de vie qui enflamme leurs cœurs. Et le vent, finalement, a rendu sa colère, laissant les arbres debout, respectueux et fiers.

Le voilà cependant qui se met à souffler le départ de la troupe. Quelques éclats encore et les nuages passent ; leurs lances éclairées courent déjà sur la plaine vers d'autres destinées. Les roulements s'éloignent, quittant comme à regret les lumières de la scène.

La pluie encore s'entête, espérant un rappel. Mais la forêt entière est fourbue de lumière et les arbres, fatigués, s'égouttent pesamment. La pluie comprend alors et lâche son effort. Peu à peu, elle se calme, retenant son discours, ne laissant derrière elle qu'un bruissement d'amour. Et les feuilles, une à une, comptent les dernières gouttes, retenant chacune d'elles de leurs lèvres mouillées. Et le vent, tout heureux du calme retrouvé, joue à refaire la pluie en agitant les branches, imitant de son mieux le tintement joyeux de sa sœur céleste.



Le ciel est tout en gris, et reprend peu à peu sa gentille tristesse. Quelque chose pourtant semble vouloir troubler sa surface grisée. Ses rides se multiplient et se changent en sillons, s'étirant en nuages lactés et bienveillants.

C'est alors qu'un frémissement caresse partout la surface de la terre. Tous les êtres vivants l'ont compris maintenant : l'effervescence cachée de leurs cœurs empressés annonce la douceur de la lumière divine. La légèreté de l'air vient sécher tendrement les larmes encore humides des buissons éplorés. L'éclairage soudain cherche derrière chaque être à dessiner des ombres, et la forêt entière en est comme bouleversée. Une chaleur suave transpire des nuages et le ciel partout irradie sa lueur.

C'est le reflet doré d'une feuille amoureuse qui trahit la percée de l'astre tant attendu. Le soleil est bien là, même s'il est voilé, tout engourdi encore de la retraite forcée à laquelle l'ont contraint les éclats tourmentés des nuages en colère.

Un oiseau étourdi salue cette arrivée, et partout les sous-bois pétillent de chants joyeux. Ils s'élancent dans l'air en douces opérettes, remerciant le ciel de ce cadeau précieux. Et dans les fumées douces de l'eau qui s'évapore, le tapis de la mousse,

détrempé et repu, siffle autour de lui cette évidence radieuse :  
la vie est miraculeuse.

S'étirant longuement en toiles tamisées, les nuages enfin rassemblent leur voilure, laissant le feu du ciel, désormais conquérant, reprendre son discours au cœur du firmament. Le vent qui, jusque là, faisait le spectateur, appuie de ses risées décidées et précises, la course mesurée des navires pesants. Les voici finalement qui déchirent leur trame, rendant grâce au soleil en libérant ses feux. Et le ciel, timide, se dévêt lentement, laissant son costume sombre s'estomper dans la brise, pour repeindre partout son univers en bleu.

Léger et chaleureux, le soleil s'installe, et la terre en dessous brille de mille feux. Amusé cependant des nuages attardés, il se laisse jouer, feignant de disparaître en éteignant ses flammes, puis saute dans le ciel en disloquant les ombres qu'il avait dessinées.

Toutes les branches s'agitent, secouant leur crinière, et étirent leurs bras au centre des clairières, pour saisir au passage le baiser du soleil. Les rayons cristallins, dorés et radieux sont tous courtisés pour leur douce clarté. A peine rescapées des sorties de la foudre, les feuilles de joie se pâment, appelant de leurs vœux le toucher lumineux et sa caresse d'or.

Et les oiseaux aussi gazouillent leur tendresse pour leur amant céleste qui leur est revenu. Le travail reprend, et le pic-vert boudeur, funambule surdoué, tambourine sa hargne sur le tronc martelé d'un arbre complaisant. Les plumes encore lissées de leur douche forcée, les pigeons se replacent à leurs postes de garde, reprenant, attentifs, concentrés et sérieux, leur vigilante veille des sentiers broussailleux. L'araignée besogneuse inspecte son ouvrage, ténu et délicat. Les souffles des rafales se sont joués de ses fils et la belle harmonie de son piège toilé n'est plus qu'un souvenir. Mais, sans se lamenter sur ce triste constat, elle s'applique déjà à bien le reconstruire. La voilà malgré elle maîtresse de reflets, que le soleil rieur, attiré dans ses rets, renvoie aux gouttelettes rescapées de l'orage. Et la trame fatale, parée de ces atours, respandit de lumière dans le jour triomphant. Et tous ses courtisans, observant ce manège, sont de nouveau conquis et restent subjugués par ces charmes gracieux, dont ils savent pourtant qu'ils leur seront mortels.

Rassurés des échos de tout ce tintamarre, les chevreuils, curieux, pointent leur tête fine. L'eau brille encore parfois sur leur pelage ambré, mais les plus jeunes d'entre eux, sentant l'or du soleil, trottent d'un pas léger de buissons en fourrés.

Et la forêt entière acclame le soleil, le cœur bondissant et la gorge serrée. Car l'émotion de voir, toujours et en tous lieux,

s'accomplir ce miracle, fait plier le genou des êtres de la terre,  
et scintiller de joie leurs yeux reconnaissants.

## ☞ 2. L'homme ☞

Encore émoussillés du spectacle grandiose qu'ils viennent de contempler, Sacha et Luna, interrogeant le ciel du regard, s'extirpent des deux troncs dont l'écorce solide leur a servi d'abri.

– Hé bien, voilà qui n'était pas prévu au programme, dit Sacha, tout heureux de retrouver un soleil radieux dans le ciel affranchi.

– Quelle violence, mais quelle beauté aussi ! s'exclame Luna, en étirant sa jolie silhouette et ses vingt ans épanouis.

Et le vent, malicieux, fait voleter sa robe en corolle légère, déclenchant tout autour, dans les arbres amis, un bruissement timide courant sur les sentiers.

– Bon, qu'est-ce qu'on fait maintenant ? questionne son frère, retrouvant l'assurance que les derniers éclairs avaient changée en crainte et en frissons inquiets.

– On continue non ?

Et les jumeaux, déjouant l'enthousiasme des ronces audacieuses, commencent à marcher dans le joli sous-bois. Le soleil a du mal à pénétrer ce monde, tant le grand manteau vert est épais et profond. Il ébauche pourtant des esquisses dorées, allumant quelques feuilles, ou bien quelques fougères, qui se redressent d'aise à cette déclaration.

- Attends, fait Luna. Regarde, là : on dirait une souche avec un chapeau sur la tête !
- Qu'est-ce que tu racontes, répond Sacha. Pourquoi pas un chevreuil en queue de pie ?
- Regarde mieux. Je t'assure qu'il y a un chapeau, là, devant, insiste Luna.
- Ah ça mais, tu as raison, dit son frère en s'approchant.

Presque entièrement masqué par l'abondant feuillage d'un chêne centenaire, une forme jaunie flotte dans la pénombre. Surpris par l'insolite de cette coiffe seule, les jeunes gens, courageux, font plusieurs pas vers elle.

- Laisse, dit Sacha à quelques mètres de la cible. C'est juste un vieux bob oublié par un promeneur.
- J'ai pourtant l'impression qu'il y a quelqu'un dessous ! continue Luna, qui poursuit son approche.
- Mais non, viens je te dis. Qui veux-tu qui soit resté dehors, au cœur de la forêt, par un temps pareil ?

Et Sacha inquiet, comme à son habitude, des idées saugrenues de sa sœur jumelle, fait mine de s'en aller et détourne son pas. Entêtée et hardie malgré son émotion, Luna s'avance encore. Contournant largement le chapeau rabougri, elle débouche plus loin, dans une petite clairière, faisant face désormais à l'étonnant objet.

– Alors ? Qu'est-ce que tu vois ? demande Sacha, mal à l'aise de ne plus rien entendre que les ébats joyeux des oiseaux espiègles.

Pas de réponse.

– Luna, tu es là ? insiste Sacha.

– Je vois... Je crois que je vois un homme.. Ou bien...ou bien un arbre ! répond Luna dans un souffle.

– Comment ça "tu crois". C'est un homme, ou c'est un arbre. D'où tu es, tu ne peux pas te tromper ! dit Sacha, se rassurant lui-même en élevant la voix.

– Heu, c'est... c'est un homme ! fait Luna peu sûre d'elle. Bonjour, monsieur ! se croit-elle obligée de lancer aussitôt vers le curieux chapeau.

Un homme est assis là, les jambes repliées, appuyé contre un chêne qui le cache aux regards. Recueilli et conscient, il a les yeux fermés. Et dans cette nature, innocente et bavarde, sa présence est étrange, comme désincarnée. Il se fond cependant dans la verdure sombre, et les limites même de son corps détendu, semblent brouillées et floues. Et des deux frères amis, adossés l'un à l'autre, on ne sait qui est l'homme et qui est l'arbre aussi. Son chapeau cabossé, aux bords larges et rongés, finit de s'égoutter, en étirant son pli. Qu'a-t-il vu de l'orage et des jeux du soleil ?

– Une souche avec un chapeau, c'est exactement ça, se dit Sacha en lui-même. Je me demande même lequel des deux est le plus mal en point !

L'homme ne bouge pas, n'ouvrant pas même les yeux, et les mots de Luna résonnent, sans réponse. Elle s'approche un peu plus et refait un essai.

– Monsieur ? Vous allez bien ?

Rien ne vient en retour. Qu'un silence entêtant, que Luna se surprend à ressentir tranquille.

Détaillant un peu plus ce tableau surprenant, elle se prend à penser que cet homme assis là n'est pas bien habillé. La pluie, sûrement, l'a trempé chair et os ; une vie difficile doit l'avoir fatigué et c'est la lassitude qui garde ses yeux clos. Cet homme a bien besoin qu'on l'aide !

Sacha n'en est pas là et reste circonspect. Quel est donc ce paquet tout droit tombé du ciel ? Encore un excentrique, qui fuit la société, croyant qu'on ne trouve pas le bonheur chez les hommes !

– Monsieur, n'ayez pas peur. Nous ne vous ferons pas de mal, insiste Luna, déjà lancée dans son entreprise de charité. Avez-vous besoin d'aide ? Voulez-vous quelque chose de particulier ?

Disant cela, elle s'approche un peu plus, et s'agenouille enfin devant l'homme immobile. Retournant d'une main ses longs



cheveux soyeux, elle se penche vers lui pour le toucher du doigt. Un regard, d'un vert perçant et clair, arrête net son geste et la cloue sur-le-champ. Tout ce qui est autour paraît brutalement changer de consistance, comme si le monde, soudain, devenait plus vivant. Et semblant émerger des tréfonds de la terre, une voix, grave et chaude, répond simplement :

– Non, merci, je n'ai besoin de rien.

Confondue de surprise en entendant la voix, et sidérée de voir s'animer ce visage, Luna veut lui répondre, mais elle ne peut rien dire. Elle se sent transpercée par ce regard intense qui semble posé ailleurs et reste pétrifiée, sans faire un mouvement. Mais l'homme ferme les yeux, repartant dans son monde. Et Luna plantée là, ne sait plus comment faire, coupée dans son élan de générosité.

– Allez, viens, dit Sacha en la prenant par le bras. Tu vois bien que tu l'as dérangé. Il dormait à points fermés !

Et entraînant Luna, il reprend le chemin du tour de la forêt.

Après quelques pas en silence, Sacha se retourne vers sa sœur.

– Mais qu'est-ce que tu avais besoin d'aller réveiller ce margoulin ! s'exclame-t-il. Pour une fois que ce genre de gremlin ne demande rien à personne !

– Ecoute, Sacha, c'était plus fort que moi, fait Luna à voix basse, encore sous l'influence de l'étrange rencontre. Quand j'ai

vu que c'était bien un homme sous le chapeau, qu'il était sûrement là, assis pendant l'orage, j'ai pensé à l'aider, tout simplement.

– L'aider ! Tu vois quelqu'un qui dort au beau milieu de la forêt, et toi, tu veux l'aider ! Je me demande, parfois, ce qui te passe par la tête !

– Il ne dormait pas Sacha ! Les yeux que j'ai croisés n'étaient pas endormis. Au contraire, ils étaient animés et ... vivants.

– Vivants, vivants ! Bien sûr qu'ils étaient vivants ! Ce n'est quand même pas un fantôme que tu as rencontré !

– Il m'a dit qu'il n'avait besoin de rien, poursuit Luna pensivement. J'ai du mal à le croire. Et pourtant, il n'avait rien à voir avec tous ces mendiants, qui s'allongent parfois, affamés et fourbus, dans le coin d'une forêt, espérant que la vie, qu'ils ne font que subir, sera pour eux meilleure, quand ils se réveilleront. Tu sais Sacha, tu vas trouver cela bizarre, mais, quand je me suis approchée, je me suis sentie comme attirée vers lui.

– Je ne trouve pas ça bizarre, je trouve ça idiot ! Et dangereux en plus ! Qu'est-ce que j'aurais fait, moi, s'il t'avait couru après pour t'attraper et te voler ton sac ?

– Je ne l'ai pas avec moi.

– Et bien, il aurait très bien pu vouloir t'enlever pour..., je ne sais pas moi ... tiens ! Pour demander une rançon !

- Mais qu'est-ce que tu vas imaginer, on n'est pas dans la forêt de Sherwood ! De toutes façons, tu étais bien trop loin pour me venir en aide si jamais il y avait eu un problème.
- Qu'est-ce que ça veut dire ça ?
- Rien. Ecoute, Sacha, le plus étonnant dans tout ça, c'est que, après l'orage qu'il a fait et la pluie qu'il est tombé, cet homme n'était presque pas mouillé. Il y avait seulement quelques gouttes sur son chapeau.



### ☞ 3. Hasard d'une rencontre ☞

Tout en parlant, les deux jeunes gens s'enfoncent un peu plus dans le bois souriant. Les chemins se succèdent, se renvoyant leurs pas, leur ouvrant gentiment leurs promenades feuillues. Les percées du soleil tapissent le parterre de mots imaginés. Le "froufrou" des oiseaux, affairés à leur nid, traverse l'air serein, purifié par la pluie. Et le souffle du vent, devenu délicat, se coule doucement sur les haies de broussailles, et secouent tendrement les feuilles alanguies.

– Stop ! fait Sacha. Est-ce que tu ne trouves pas cela magnifique ?

Perdue dans ses pensées, Luna relève la tête, le regard étonné.

– Heu, oui, oui... Bien sûr, répond-elle sans conviction.

Elle s'arrête cependant, et la beauté des lieux lui fait perdre la voix. A quelques mètres à peine, un peu en contrebas, une petite marre scintille sous le soleil. Les arbres tout autour se penchent vers son eau, pour sentir sa fraîcheur et son arôme clair. Elle renvoie leur image, au fil des variations et des inspirations de son miroir lisse. De petits palmiers verts pointent à la surface, dessinant par endroits des îles isolées. Et les gros nénuphars, en maîtres incontestés, posent leurs feuilles fortes, paresseuses et ouatées, au milieu des têtards qui nagent en frétilant. Soudain, un buisson s'écarte, et d'un pas mesuré,

un chevreuil s'avance vers la marre coquette. Sans voir les jeunes gens, il descend vers l'eau verte et s'abreuve longuement. Puis, sans même regarder son reflet frémissant, il repart lestement en fendant les fourrés.

– Ça alors, dit Luna. Tu as raison Sacha, cet endroit, est vraiment extraordinaire !

– Je te l'avais dit, répond Sacha. Allez, viens, je vais te montrer quelque chose de mieux encore.

– Tu sais où tu vas au moins ? demande Luna, soudain inquiète.

– Mais bien sûr. Regarde, c'est par là. Là, c'est la direction du village que nous avons aperçu en arrivant ; et là, c'est le chemin d'où nous venons.

– Nous venons de cet autre sentier Sacha, celui qui est sur ta droite, et je pense plutôt que le village est de l'autre côté, dans la direction du soleil.

– Ah non, ça, je suis sûr que le village est par-là, fait Sacha en essayant de ne pas perdre son aplomb.

– Ça m'étonnerait, répond Luna, sentant déjà en elle sa gorge se serrer. Et puis, j'ai bien l'impression que nous tournons en rond. Ne reconnais-tu pas ce chemin, là, gardé par ces deux grands peupliers ?

– Ecoute Luna : cela fait bien 45 minutes que nous marchons, et je peux t'assurer que je sais parfaitement le trajet que nous

avons fait. J'ai juste un petit doute sur notre orientation. L'orage de tout à l'heure a dérangé le ciel, et je ne retrouve plus la course du soleil !

– On est perdu alors ? demande Luna après un instant de silence. Regardant autour d'elle, elle se sent soudain étouffée par les arbres, moquée par les oiseaux que, tout à l'heure encore, elle trouvait si gentils.

Sacha ne répond pas, essayant de percer de ses yeux anxieux, la pénombre des arbres et des taillis épais. Rien n'a changé pourtant : la forêt, accueillante, ouvre toujours ses bras à leur marche tranquille. Quelle que soit leur idée, elle exauce leur pas, les conduisant partout avec facilité. Mais cette liberté s'est retournée en piège, et les voilà perdus et isolés de tout.

– Je suis heureux que le silence reprenne enfin ses droits, fait une voix venue du dessus de leurs têtes.

– Quoi ? Qui parle ? sursaute Sacha.

– Cela venait de l'arbre, là, derrière moi, dit Luna effrayée.

– Comment cela "de l'arbre" ? Les oiseaux ne parlent pas et les hommes ne volent pas. A moins que l'un d'entre eux soit les deux à la fois, je ne vois pas comment tu aurais pu entendre une voix dans cet arbre !

– Je t'assure que cela venait de-là haut, reprend Luna en s'approchant de l'arbre qu'elle montrait du doigt. Il y a

quelqu'un ? demande-t-elle sans conviction, consciente de l'étrangeté de sa question.

– Ne criez pas mademoiselle, je ne suis pas sourd !

Debout sur une branche, l'homme au chapeau jauni les couvre du regard. Il est là, dans cet arbre, comme s'il était chez lui. Pour Sacha et Luna, déjà tout remués, cette apparition-là semble extraordinaire. Et Luna attirée, comme toujours dans ce cas, par le sel du mystère, imaginant déjà les raisons les plus folles à cette situation, s'exclame vivement :

– Mais comment avez-vous fait pour arriver là ?

– J'y suis monté, répond l'homme simplement. Cet arbre est fait pour ça. Et j'aime après la pluie y grimper tout en haut, pour sentir la forêt se sécher au soleil.

– Ah, fait Luna, déçue de la banalité de cette explication. Et... qu'est-ce que vous voyez du sommet ?

L'homme ne répond pas. Il est visiblement réticent à parler.

– Je vois toute la forêt, et la plaine au-delà, lâche-t-il brièvement.

Le silence retombe, et le vent s'en empare, pour aller réveiller les deux grands peupliers qui sourient gentiment en faisant frissonner leur longue chevelure. Semblant se raviser et décidant soudain de s'ouvrir un peu plus, l'homme ajoute en s'adressant à Sacha :



– Vous devriez monter, jeune homme. Si vous êtes perdus, c'est le meilleur moyen de trouver votre chemin.

– Nous ne sommes pas perdus ; nous essayons simplement de découvrir de nouvelles promenades, invente Sacha.

– Sacha, fait Luna doucement. Vas-y veux-tu ? Cet homme nous propose son aide et nous en avons besoin.

Avalant sa fierté, Sacha s'exécute et commence à monter. D'un saut rapide et leste, l'homme rejoint le sol.

– Quel hasard que cette deuxième rencontre en pleine forêt, remarque Luna prudemment.

– Cet endroit n'est qu'à cinq minutes de la clairière où vous m'avez trouvé tout à l'heure, répond l'homme. Et, l'éclairant de ses yeux verts, il ajoute : "Notre rencontre pourtant, était bien orchestrée. Ce n'est pas le hasard qu'il nous faut remercier. Il n'est pas de hasard quand la vie est en marche. Quelque chose de plus grand, qui nous dépasse tous, sait où nous devons aller, ce que nous devons faire. Il suffit d'écouter pour entendre ce souffle."

Un peu désespérée par le sérieux de l'homme et par sa profondeur qu'elle n'ose encore comprendre, Luna recherche encore des idées dans sa tête pour parler plus longtemps.

– Je suis vraiment désolée de vous avoir dérangé tout à l'heure. Nous avons dû vous surprendre en débarquant ainsi dans votre tranquillité.

– Vous l'aviez déjà troublée pendant l'orage. J'ai senti votre peur quand la foudre tombait.

– Comment avez-vous pu "sentir" notre peur ? demande Sacha redescendu de l'arbre et maintenant assis sur la dernière branche.

– Tout ce qui existe, tout ce qui est manifesté sur la terre possède une présence subtile particulière. Toutes ces présences sont belles, elles ont leur liberté. Elles émergent et se meuvent, s'unissent et se transforment dans le même courant, celui de la vie même, qui ne fait qu'un seul Tout. De sorte qu'il est possible de s'y connecter, en s'intériorisant et ainsi de savoir ce qui s'y passe partout.

Etonnés d'entendre l'homme parler si longuement, les deux jeunes gens ne savent plus que dire. Sacha rompt le silence en sautant de sa branche.

– Ecoutez monsieur, c'est compliqué ce que vous nous dites là. Nous sommes des gens simples, vous savez. Les histoires d'énergies que vous sentez à distance, ça nous dépasse un peu. C'est sûrement très intéressant, mais on ne sent pas très concernés. Pas vrai Luna ?

Luna ne répond pas, elle n'a pas entendu. Encore sous l'emprise des paroles de l'homme, elle cherche à les comprendre, mais trop de choses s'échappent. Et le sens se dérobe à sa pensée

tendue. Mais au-delà des mots, qui restent encore trop flous, quelque chose lui parle, elle le sent au fond d'elle.

– En tout cas, merci de votre conseil. C'est vrai que l'on domine toute la forêt de cet arbre, poursuit Sacha en prenant sa sœur par la main. J'ai pu repérer notre chemin. On va rentrer maintenant. Au revoir et, peut-être à un de ces jours !

– Au revoir jeunes gens. Nos présences sont liées maintenant.

Et l'homme, calmement, les regarde partir, happés par la pénombre du crépuscule naissant, laissant se refermer sur son être paisible, les ombres de la nuit et son temps immobile.



## ❧ 4. Hasard en scène ❧

Le lendemain, Sacha et Luna décident de retourner marcher dans la forêt, profitant de leurs vacances si longtemps attendues.

– Tu vas voir, Luna, s'écrie Sacha enthousiaste, de là-haut, on a une vue é-pa-tante ! Il ne sait pas trompé, ton sage au chapeau sale, et a bien choisi son arbre pour monter.

– Ne parle pas de lui comme cela, Sacha. Je suis sûre qu'il n'est pas aussi farfelu que tu le crois.

– Pour moi, c'est un vieux fou qui n'a plus d'auditoire et qui est tout heureux d'en avoir retrouvé en nous apercevant, hier, dans la forêt.

Luna ne répond pas, laissant son frère bavard persuadé de son fait. Elle est déjà contente qu'il ait lui-même voulu retourner dans le bois. Elle espère, quant à elle, pouvoir retrouver l'homme. Peut-être sa tranquille assurance lui fait-elle du bien, elle qui, constamment, est inquiète de tout et s'angoisse d'un rien dans tout ce qu'elle comprend. Sacha, elle le sait, est aussi fragile qu'elle, mais il croit le cacher en fronçant les sourcils et en bombant le torse.

Les voilà cette fois qui longent la rivière. L'eau est claire et limpide, et la petite chute déroule joliment son rideau lumineux. Son ronronnement farouche est une bénédiction : il

remplit les oreilles et nettoie tout le corps, s'écoulant, chaleureux, dans les moindres recoins. Le courant, décidé, mène bien son affaire et entraîne avec lui tout ce qui peut le suivre. Il s'égare parfois dans des danses sinueuses et les remous fringants de tourbillons malins. Le soleil se joue de ces vagues enfantines et les colorent partout de reflets scintillants. Les libellules, légères, se lancent en tous sens et sillonnent les flots, au plus près du courant. Et la fraîcheur de l'air est une caresse fine qui laisse sur la peau quelques perles mouillées qui glissent en s'étirant.

Sacha et Luna avancent d'un bon pas. Ils connaissent un peu mieux leur chemin désormais et retrouvent la clairière avec facilité. Cinq minutes plus tard, les voilà dans l'arbre. Sacha guide sa sœur qui hésite parfois, n'osant trop regarder le sol qui s'éloigne. Après quelques minutes de cette ascension, ils émergent enfin de la voûte feuillue. Une seule respiration du vent qui éternue, et le sommet de l'arbre les balance lentement. Devant leurs yeux s'étend, imposante et épaisse, l'étendue vaste et verte de toute la forêt. Le ciel, dégagé, marie son bleu uni aux cimes soupirantes. En se tournant un peu, ils peuvent voir le village, et plus loin dans la brume, les immeubles usés de la première ville.

– Que c'est beau, dit Sacha.

Mais sa sœur n'en profite pas vraiment. Car même la beauté du site ne peut lui faire oublier la déception de ne pas avoir trouvé l'homme qu'elle espérait tant voir.

– Je ne comprends pas dit-elle. Il avait pourtant dit que nous étions liés. Pourquoi n'est-il pas là ?

– Ecoute, Luna, oublie-le un peu tu veux ? Regarde plutôt autour de toi : c'est un spectacle formidable.

– Non, je préfère rentrer. Je suis fatiguée aujourd'hui. Et puis, c'est trop haut ici, ça me rend mal à l'aise. Je descends.

Sacha la suit en grommelant.

Une demi-heure plus tard, ils sont dans le village et cherchent du regard une boulangerie.

– Tiens, en voilà une, dit Sacha, en montrant à sa sœur une petite vitrine bleue.

– Non, regarde plutôt par ici, s'écrie Luna en tirant son frère par la manche. C'est notre homme, là.

Tournant lentement le coin de la ruelle, l'homme, sur son vélo, roule lentement vers eux.

– Bonjour, monsieur, lance Luna, tandis que Sacha fait un signe de la tête.

– Bonjour.

– Nous vous avons attendu aujourd'hui, dit Luna, mais vous n'étiez nulle part dans la forêt.

– Tiens, dit l'homme, est-ce que nous nous étions donnés rendez-vous ?

– Heu, pas exactement, mais vous avez dit hier que nos présences étaient liées et que notre rencontre était plus qu'un hasard. Je pensais vous trouver dans votre arbre, répond Luna un peu désorientée.

– J'étais dans la forêt, mais quelque part ailleurs, répond l'homme. Il ne faut pas confondre ce que vous attendez et votre destinée. Ce n'est pas la personne qui pèse un tant soit peu sur le cours de la vie. Tous ceux qui pensent encore qu'elle est leur horizon auront raté leur cible, voulant faire de leur vie un parcours balisé, au lieu de se laisser porter par le courant ...

– Que voulez-vous dire ? s'écrie Sacha. Et notre libre arbitre ? La vie n'est pas écrite, quelque part, dans un livre, chacun peut la construire. Mon père me dit souvent qu'un peu de volonté ouvre des horizons.

– ... Ils deviennent rochers, continue l'homme, imperturbable, et leur croûte, rude et dure, s'épaissit à mesure qu'ils s'accrochent à leurs mots. Chacun peut décider qu'il en soit autrement, devenir un caillou, libre dans le courant. Celui-là est confiant, n'a ni port ni attache et le toucher de l'eau le rend léger et doux. Si vous faites le choix de devenir rochers plutôt qu'être cailloux, alors restons-en là, nos routes se séparent.



Et l'homme, remontant sur sa selle, commence à s'éloigner. Sacha le rattrape en courant.

– Et là monsieur, ne partez pas si vite ! Vous en avez trop dit ou pas assez encore. Qu'est-ce que tout cela veut dire ? Vous ne pouvez pas nous laisser comme cela !

L'homme, arrêtant son engin, le regarde gravement.

– C'est vrai, dit-il enfin. Si vous voulez apprendre à connaître la vie, je vous donne rendez-vous, vers dix heures, demain. Retournez de nouveau auprès de la rivière, devant le monticule où vous avez passé quelques temps aujourd'hui. J'y serai.

Et, reprenant son vélo il disparaît cette fois, au détour de la rue.

– Nous le retrouverons demain matin à dix heures, près du monticule de la rivière, dit Sacha triomphant en revenant vers sa sœur.

– Mais Sacha, répond Luna consterné, comment va-t-il retrouver l'endroit, puisqu'il n'était pas avec nous cet après-midi ?



## ☞ 5. Energies et présences ☞

Le troisième jour, Sacha et Luna sont bien en avance au lieu du rendez-vous. Tous les deux cette fois-ci, sont aussi impatients. Malgré leur discussion, encore tard dans la nuit, ils n'ont pas bien compris les paroles de l'homme, et s'inquiètent surtout de connaître comment il les savait ici hier après-midi.

L'homme vient à l'heure dite, marchant tranquillement. Il n'a plus son chapeau et les deux jeunes gens peuvent ainsi mieux le voir. Ses tempes grisonnantes racontent un peu son âge ; Luna l'estime à peine à quelque cinquante ans. Regardant son visage, qui a l'air d'avoir vu tant de choses déjà, elle hésite pourtant. Car ses yeux, insondables, sont deux gouffres sans fond qui gommement les années. Ils semblent ne pas voir les objets qu'ils regardent, ou y voir autre chose, derrière ou au-dedans. On ne peut s'appuyer sur ce regard-là pour se poser devant. Car il ne renvoie rien : ni reflet, ni image de ce qu'il illumine, ni rien encore de l'homme qui garde son mystère. Il invite pourtant vers une profondeur, qui inonde partout l'air que tous trois respirent. Et cet appel-là pousse les jeunes gens vers des rives nouvelles, faites de vrai silence et de sérénité.

- Bonjour, dit-il.
- Bonjour, monsieur, répondent ensemble les jumeaux.
- Vous m'attendez à ce que je vois.

- Et bien oui, dit Sacha, sautant sur l'occasion pour poser sa question. Nous avons beau chercher, nous ne comprenons pas comment vous avez fait pour nous savoir ici. Est-ce que vous nous avez croisés hier, dans la forêt ?
- Non, je vous ai dit que je n'étais pas de ce côté, répond l'homme en souriant.
- Alors, fait Luna, comment est-ce possible ?
- En allant au village, hier, j'ai longé la rivière, et j'ai croisé vos traces, là, sur ce monticule.
- Nos traces ? Mais il n'a pas plu hier et nous n'avons laissé aucune empreinte sur le sol, s'écrie Sacha étonné. De plus, ce chemin est si large, qu'à part les quelques feuilles que nous avons foulées, nous n'avons, il me semble, vraiment rien dérangé.
- Ce n'est pas dans le sol que vos traces ont porté, mais dans l'air.
- Dans l'air ? fait Luna ahurie.
- Dans l'air, oui. Comme je vous l'ai dit, chaque être, sur cette terre, possède une présence subtile qui le caractérise. Et lorsque vous marchez, quelque chose, dans l'air, flotte en arrière de vous : ce sont des traînées d'énergie. Ce sillage s'effiloche et, petit à petit, en vient à disparaître, mais quelqu'un de sensible peut encore le toucher pendant plusieurs heures.

– Incroyable ! s'exclame Sacha. Et est-ce que c'est ainsi que font les animaux pour garder une piste ?

– En partie, oui. Mais vous pouvez le faire aussi. Venez un peu plus loin, dans un lieu dégagé. Restez bien détendus. Vous allez marcher droit devant vous, chacun de votre côté, distants de quelques mètres, et chercher, en conscience, à sentir comment, à chacun de vos pas, vous pénétrez dans l'air. Bien. Si vous faites attention, vous allez ressentir que l'énergie de l'air s'écarte devant vous, et que votre poitrine la perce et la traverse, comme fait un navire dont la proue, nonchalante, partage les flots bleus. Vous retiendrez cette sensation.

Ensuite, vos pas vont s'accorder et vous allez vous suivre. Ressentez désormais, quand vous êtes en second, si le navire toujours, vient pourfendre la vague. Voyez-vous une différence entre les deux moments ?

Appliqués, Sacha et Luna marchent dans la clairière, d'abord séparément, puis l'un derrière l'autre. Ouvrant grand leurs oreilles, écarquillant les yeux, ils essaient d'écouter à l'intérieur d'eux.

– Je ne sens rien, dit Sacha déçu.

– Moi, je sens bien que ce n'est pas pareil, fait Luna prudemment. L'impression n'est pas la même quand je suis derrière toi, Sacha. Mais je ne saurais dire ce qui change vraiment.

– C'est très simple pourtant. Quand vous marchez derrière, vous reprenez la trace de celui de devant. L'air est déjà ouvert et vous entrez dedans avec facilité.

– C'est cela, s'écrie Luna. Quand je suis devant, c'est comme si ma poitrine s'ouvrait ; et quand je suis derrière, elle se referme plutôt, et je suis attirée, comme sur mon vélo, lorsque Sacha roule devant moi.

– Si tu veux Luna, mais ce que tu sens ici n'est que de l'énergie. Tout ce qui est vivant a une consistance d'abord énergétique. C'est la vibration de ce corps d'énergie qui fait qu'un élément est physique ou subtil. L'air est peu consistant, on peut le traverser ; cela est différent pour l'eau ou pour un arbre. Ces énergies, que l'on nomme présences, se touchent et se côtoient ; et lorsque c'est vous-mêmes qui vous en approchez, votre propre présence les touche également. C'est ainsi qu'en ouvrant le chemin au devant, votre énergie écarte celle de l'air ; si vous êtes derrière, vous êtes dans l'effluve de celle qui vous précède.

– C'est sûrement cela, dit Luna songeuse.

– Souvenez-vous toujours que votre corps de chair n'est que 5% de qui vous êtes vraiment. Le reste est énergie, subtile et invisible.

– Ça alors, s'étonne Sacha, en se palpant les bras. C'est tout ce que pèserait ce corps, que j'emmène partout en pensant que c'est moi ?

– Ton corps fait partie de toi, Sacha, répond l'homme amusé. Mais il est simplement la partie émergée d'un iceberg plus grand et bien plus conséquent. Car l'homme est composé d'un grand nombre de couches, de plus en plus subtiles, délicates et légères, au fur et à mesure que l'on descend en lui. Elles sont si nombreuses que, si on essayait de les aligner toutes, on pourrait facilement traverser la rivière et revenir encore sans se mouiller les pieds.

Sacha et Luna restent muets, laissant les mots de l'homme couler dans leurs oreilles. L'expérience est si forte qu'aucun autre argument ne leur vient à l'esprit. C'est comme si leur raison était tout endormie, les laissant, cette fois, avec leurs ressentis. Et la forêt autour remercie leur silence en lançant les grillons vibrer dans le soleil.

– Vous pouvez vivre encore beaucoup de ces présences. Tout ce qui est autour tutoie tout votre corps. Regardez ces deux arbres, distants de quelques mètres. Dites-moi, par exemple, ce que vous ressentez lorsque vous traversez la porte qu'ils dessinent.

Se concentrant encore, Luna franchit le seuil que deux hêtres magnifiques avaient dressé pour eux. Sacha marche derrière,

attentif et soucieux d'écouter le plus fin des sursauts dans son corps.

– Je ne vois pas, dit Luna après plusieurs essais.

– Et moi j'ai quelque chose ! s'écrie Sacha. Je sens comme un étau qui comprime mon corps.

– C'est bien, Sacha, dit l'homme gentiment. Ce sont les deux présences des arbres que tu croises qui s'appuient sur la tienne. Et tu peux les sentir au-dedans de ton cœur, car c'est là que vraiment la vie prend source en toi. Souviens-toi du moment où, pour la première fois, tu as senti cela. Garde cette attitude, que tu as su trouver, celle de te donner à ces deux arbres-là, sans chercher à comprendre ce que tu leur devais. Prends conscience désormais, que toute la nature peut résonner en toi

Luna écoute cela, et comprend que c'est parce qu'elle voulait trop bien faire qu'elle ne s'est pas laissée gagner par les deux arbres.

– Ce serait la même chose si, au lieu d'un des arbres, vous aviez une auto. Elle aussi crée autour une certaine énergie. Sa qualité pourtant est assez différente, parce que c'est un objet fabriqué de main d'homme. Et comme toute chose existant en ce monde, elle génère une présence que l'on peut comparer à un champ d'énergie, animé et vivant. Quant à l'arbre, c'est le jaillissement de la Présence-Mère, celle de notre terre, qui façonne son tronc et lui donne la vie.



Si vous voulez encore goûter à ces présences, nous pouvons vivre ensemble un vrai feu d'artifice, propose l'homme, en continuant.

Sacha et Luna n'en demandaient pas tant. Ils s'étonnent encore de ce que l'homme, enfin, leur parle de toutes ces choses. Mais leur questionnement s'arrête là, car ils sont fascinés par ce qu'il leur raconte. Se rapprochant de lui, ils attendent la suite.

Un gloussement soudain, vient rompre le silence, et l'on entend mâcher avec application. Cela mastique fort et cela crache ensuite, tout en poussant parfois de petits cris stridents. Sacha fait quelques pas vers le buisson vivant et tout cesse d'un coup. Et puis, brutalement, fusant sur le tronc blanc d'un immense peuplier, deux formes rousses décampent, à pas précipités. Se jetant dans les airs, ils volent de branche en branche et disparaissent au loin, en jacassant toujours.

– Ce sont des écureuils, dit l'homme. Ils viennent souvent dans cette clairière. Ils n'avaient pas besoin que nous les dérangions. Dans cette forêt, ce sont les animaux qui, chez eux, nous accueillent. Et c'est à nous, toujours, de respecter leur paix.

Le silence retombe, redonnant la parole aux âmes de la forêt.

– Venez au centre de la clairière, dit l'homme. Détendez-vous. Vous allez percevoir à l'intérieur de vous les formes qui vous entourent. Si vous écoutez bien, vous pouvez ressentir le chant

de la rivière, les danses des oiseaux et les vagues du vent qui balancent les arbres.

Les jumeaux hochent la tête. Ils écoutent cela avec ravissement et c'est la première fois qu'ils y goûtent vraiment, car ils sont pleinement dans leur corps et leur cœur.

– Maintenant, continue l'homme, regardez ce bosquet, un peu plus loin là-bas. Ressentez sa présence.

– Qu'est-ce que cela veut dire "ressentir sa présence" ? demande Sacha interloqué.

– Faites l'effort de me suivre. Souviens-toi des deux hêtres, Sacha, et donne-toi à cela. Regardez maintenant ces grands arbres au devant ; ressentez-les encore. Ressentez maintenant ce gros rocher là-bas, non loin de la rivière, et puis ce tas de bois, coupé tout récemment. Passez de l'un à l'autre.

Sacha et Luna essaient de suivre. Ils sont gênés d'abord, car ils sont habitués à se fier seulement à une perception, celle de leur regard. Et le rythme imposé par cet enchaînement est beaucoup trop rapide pour leur laisser le temps de bien se concentrer. Progressivement, ils se détendent, cherchant dans ces clichés pris instantanément, des sensations nouvelles au-dedans de leur corps.

– Arrêtez votre regard sur moi, poursuit l'homme. Repartez vers les arbres, et puis vers le bosquet. Et sans lever les yeux, savourez, tout là-haut, le ciel qui nous couvre de son

immensité. Et puis venez par-là, sous ces arbres ; goûtez la différence au-dessus de vos têtes. Qu'y-a-t-il de nouveau dans ce que vous voyez ? demande l'homme après un temps d'arrêt.

– Il y a comme... comme des contacts, dit Sacha le premier.

– Des contacts, c'est cela, poursuit Luna. Comme si je touchais chaque chose. Et cela change de nature et d'épaisseur à chaque fois que l'on regarde ailleurs.

– Oui, dit l'homme presque pour lui-même. Jusqu'à cette cabane que vous voyez là-bas : vous avez l'impression qu'un peu de vous la touche. Chaque fois que votre attention, libre de toute réflexion, se porte sur un volume, vous avez la sensation bizarre de pouvoir l'atteindre et de l'envelopper. C'est une partie de vous, votre présence, qui caresse chaque objet. Vous percevez mieux cela quand vous changez souvent de volume observé.

– Cela veut dire que nous pouvons ainsi toucher à distance tout ce qui nous entoure ? demande Luna.

– Bien sûr, répond l'homme. Et que vous êtes touchés, vous aussi en retour. Car tout ce qui est manifesté quelque part sur la terre génère une présence qui rencontre la vôtre. Et lorsque vous serez habitués à cela, vous vous rendrez bien compte que ce contact-là est beaucoup plus subtil, plus fin et délicat que ce que vos cinq sens vous offrent d'habitude.

Luna et son frère écoutent intensément. La forêt, tout à coup, n'est plus du tout la même. Ce qu'ils y aimaient tant, les bruits et les odeurs, les couleurs et les ombres, est toujours là pourtant. Mais ils savent maintenant que, quel que soit l'endroit qu'ils iront découvrir, il ne sera jamais étranger à leur cœur. Que partout ils auront, comme compagnon de route, le toucher très subtil des présences amies. Ils se revoient encore écouter longuement les sous-bois silencieux, ayant parfois l'idée que quelque chose bougeait, que quelqu'un était là. Quand ils étaient enfants, ils attendaient les fées, mais la raison depuis avait tiré un trait sur ces rêves innocents. Toujours, cependant, ils étaient revenus, dans toutes les forêts qu'ils avaient rencontrées. Aujourd'hui ils découvrent que ce qu'ils ressentaient était pourtant réel : ils échangent vraiment avec cette nature qui les laissait sans voix pendant des heures entières.

– Un peu encore sur les arbres, reprend l'homme. Il y a tant à dire. Si tu veux bien Sacha, mets-toi debout sous ce frêne, à trois mètres du tronc. Bien. Maintenant, essaie de circuler, dans la hauteur de ton corps, avec ta pensée. Essaie dans les deux sens : de bas en haut, et puis de haut en bas. Dis-moi celui des deux qui est le plus facile.

Sacha fait l'expérience.

– Je vais de haut en bas beaucoup plus légèrement. L'autre sens est freiné, dit-il finalement. Mais tout ça est normal, car c'est la gravité qui me tire vers le bas.

– Refait maintenant l'exercice en te collant au tronc, demande l'homme.

– Je ne comprends plus. Il est bien plus facile de circuler ici des pieds jusqu'à la tête.

Et Sacha, retrouvant son humour et sa manière à lui de rendre raison aux choses, propose une solution : "Peut-être alors, que les arbres de la terre ne sont pas soumis à la gravité. Et que sans leurs racines, plantées profondément, ils s'envoleraient tous !"

– C'est une belle explication, répond l'homme, mais la gravité n'a rien à voir là dedans. Ce que tu sens en toi est l'énergie de l'arbre. Elle surgit de la terre, et court vers son sommet, à l'intérieur du tronc. C'est pour ça que, tout près, tu peux facilement monter de bas en haut. Cette énergie, ensuite, émerge de la cime et retombe plus loin en une pluie très fine. Et quand tu es là-bas, à quelques mètres de lui, l'arbre te fait descendre à l'intérieur de toi. C'est sur ce plan d'ailleurs, qu'il y a bien longtemps, les Anciens Egyptiens avaient fait élever leurs immenses obélisques. Ils rejetaient ainsi, assez loin autour d'eux, l'énergie de la terre qu'ils lançaient dans le ciel, et les êtres qui venaient à passer auprès d'eux étaient régénérés.

– Incroyable ! s'écrie Luna, qui essaie à son tour. Je commence à comprendre ce que "vivant" veut dire.

– Oui Luna, dit l'homme doucement. Un petit prince a dit que l'essentiel est invisible pour les yeux. Il faut aller plus loin. Car l'essentiel est aussi invisible pour les autres sens de ta personne. Seul ton être, au-delà de celle-ci, perçoit ce qui est vivant, et la vie est l'essentiel qu'il te faut chercher vraiment.

Luna le regarde longuement. Comme si elle voulait, en plongeant dans ses yeux, s'enfoncer dans son âme et sa tranquillité. Deux papillons volages viennent jouer ensemble au-dessus de leurs têtes. Ils sont marron et blanc, ou bien vert et violet. Ils ont tant de couleurs qu'ils semblent en changer en battant de leurs ailes. Ils font des cabrioles sur des airs légers, sautant à gauche, à droite, au gré de leurs idées. Ils se posent soudain sur l'épaule de l'homme, se calmant tout à fait. Celui-ci ferme les yeux et s'immerge un instant dans ce contact unique.

– Les papillons n'ont que faire des hommes et de leur agitation, dit-il dans un murmure. Si vous êtes tranquilles au fond de votre cœur, vous avez une chance qu'ils se posent sur vous. Leur présence est profonde et entêtante aussi. Elle nous fait goûter à des dimensions d'être pour nous insoupçonnées.

Profitant d'une risée, les papillons joueurs, repartent dans leurs danses. Et l'homme ouvre les yeux.

– Bien, dit-il. Il me reste à vous parler de la rivière. Ce serait dommage de se trouver si près et d'ignorer toujours comment elle vous travaille. Nous sommes à 15 mètres des rives de son cours. Dites-moi, en regardant vers elle, de quel côté vous pouvez circuler au fond de votre ventre ?

– Vers la droite, répondent en cœur le frère et la sœur attentifs.

– Tournez-vous maintenant, et recommencez.

– Nous allons vers la gauche, dit Luna.

– C'est exact, dit l'homme. C'est le sens du courant et l'énergie qu'il porte que vous sentez ainsi. C'est pour ça, notamment, que les berges des fleuves ont une végétation aussi exubérante, même si elles restent loin du lit de la rivière. La présence de l'eau les nourrit et les touche, alors qu'elles ne peuvent en boire une seule goutte !

– Pourquoi est-ce dans le ventre que l'on ressent cela ? demande Sacha.

– C'est que l'eau et le ventre ont la même énergie. C'est aussi vrai pour la lune, dont je vous parlerai. Ainsi, le bébé qui grandit au sein de sa maman est immergé partout dans l'énergie de l'eau, puisqu'il est dans son ventre.

– Quand je regarde l'eau ou bien quand je l'entends, j'ai souvent envie de faire pipi. Est-ce que cela a un rapport ? demande Luna en rougissant.

– Bien sûr, répond l'homme. L'énergie de l'eau que tu vois ou que tu entends appelle et dynamise celle qui est dans ton corps. Beaucoup d'êtres sensibles réagissent ainsi.

Et l'homme s'arrête enfin, semblant avoir fini. Perdus dans leurs pensées, Sacha et Luna respectent son silence. Mais Sacha demande encore :

– Comment se fait-il que jamais personne ne parle de cela ? Pourquoi n'a-t-on jamais, à ce que je connais, enseigné toutes ces choses ?

– Nous vivons dans un monde où la matière domine et non pas le subtil. L'homme cherche en dehors de lui à conquérir des terres, à créer des objets qu'il pense nécessaires pour mieux vivre sa vie. Jamais il ne s'attarde sur tous ces ressentis dont il ne perçoit rien ; ou bien il les repousse, car, pour lui, ils demeurent toujours sans intérêt. Le seul fait d'être là, debout sous le soleil, engage votre présence et ses ondes subtiles dans le grand jeu du Tout. Elle en rencontre d'autres, vous l'avez ressenti, car, comme vous, bien sûr, tout ce qui vous entoure, génère une énergie.

Vous sentirez toujours, partout où vous irez, que la vie est présente. Elle vous poursuivra au fond de votre corps et, grâce à ce contact, vous serez attentifs. Et vous saurez encore, en goûtant son toucher, que vous êtes vivants, que vous êtes surtout, des enfants de la Terre.



Le vent, loin dans les arbres, souffle son arrivée.

– Je vous laisse maintenant, j'ai du travail, dit l'homme. Rendez-vous dans deux jours, au lever du soleil, dans le champ près d'ici exposé aux vents d'ouest.

Et, prenant un sentier jusque là invisible, au milieu des fougères, il disparaît.

Restés seuls, Sacha et Luna ne bougent toujours pas. Ils sont tout pantelants et se laissent porter par tout ce que leur corps, désormais peut toucher, à l'extérieur d'eux. Au-dessus de leurs têtes, un épervier s'immobilise. Ajustant son aplomb, il fixe intensément un point dans la clairière. Soudain, arrêtant son envol, il s'élanche en piquet, et se laisse tomber jusqu'au niveau du sol. Freinant au bon moment, il attrape d'un coup une pauvre souris égarée dans les herbes. Et, redressant son dos, il se cambre à nouveau, emportant vers le ciel le butin de son saut.

Le frère et la sœur se regardent émerveillés.

– Tu as senti, n'est-ce pas ? demande Luna doucement.

– Oui, répond Sacha tout excité. En regardant l'oiseau, c'était comme si j'étais dans un ascenseur !

Et ils éclatent d'un rire complice.

– Rentrons maintenant, propose Sacha. Demain, nous aurons tout le temps de faire nos expériences.

Choisissant leur chemin, ils reprennent la direction du village. Après plusieurs minutes, Sacha lève la tête pour suivre les cascades d'une mouche isolée.

– Ah ça ! s'exclame-t-il. Mais c'est notre homme, là, dans cet arbre ! Et bien, voilà comment il travaille !

Perdue dans les dessins d'un feuillage touffu, tout en haut d'un grand chêne, on distingue avec peine une fine silhouette.

– Il voulait sans doute se retrouver seul. Il aurait pu nous le dire, nous l'aurions compris, dit Luna un peu désappointée. Viens, ne le dérangeons pas.

N'y tenant plus quand même, Sacha lance en passant :

– Bon travail, monsieur !

– Merci, j'en ai beaucoup aujourd'hui, répond l'homme sérieusement.

– Il se moque de nous, ou bien est-ce encore l'un de ses tours à lui ? grommelle Sacha en poursuivant son chemin.

## ❧ 6. Sensibilité et évolution ❧

Deux jours plus tard, Sacha et Luna s'extirpent de leur tente, alors que l'aube, dehors, est encore en rosée. Le camping endormi, où ils ont décidé de passer leurs vacances est toujours prisonnier des brumes de la nuit. Les yeux tout chiffonnés de leur dernier sommeil, ils marchent sur la plaine. Traversant le village, ils contournent le bois et rejoignent un grand champ récemment travaillé. La terre, grasse et amère, occupe l'atmosphère, en écoulant partout son parfum âpre et noir. Un chemin de cailloux permet de rattraper, en traversant le champ, la lisière des arbres. Les jeunes gens s'avancent, comme au milieu de l'eau, en suivant la jetée tracée par le sentier. La forêt et le ciel sont en tenue de nuit : l'une n'a pas encore enfilé sa verdure, l'autre est toujours en gris et essaie d'un côté de s'éclairer un peu, en maquillant son teint avec un bleu timide.

Quelque chose, soudain, s'ajoute à tout cela ; la sensation étrange d'une arrivée prochaine. Les oiseaux, avertis, sifflent leur impatience. Dans le village, au loin, on se prépare aussi : les vaches se morfondent et leurs longs meuglements embrassent parfois l'air ; les chèvres aussi s'en mêlent et lancent à la volée leurs plaintes excédées. Quelques hennissements rappellent à tout ce monde que les chevaux, là-bas, sont aussi de la fête. Et dominant cela, conscient que c'est

à lui qu'au nom de tous revient la mission d'accueillir celui que l'on attend, le coq, de son cri fier, annonce le soleil.

Sans avertir personne, en colorant à peine l'horizon du levant d'un nuage rosé, le voici qui arrive. Il se pose d'abord sur le noir de la terre, semblant souffler un peu. Puis, sachant qu'aucun retard, jamais, il ne peut prendre, et conscient qu'avec lui un nouveau jour commence pour les hommes d'ici, il s'élève peu à peu. Et c'est comme si la terre sortait de léthargie et ouvrait grand ses bras vers l'astre flamboyant. Tout ce qui, dans la nuit, avait gardé son souffle, laisse couler partout une vie frémissante. Les couleurs reviennent, barbouillant la campagne de leurs touches joyeuses. Les noirs et blancs de l'aube sont chassés du décor et la lumière du ciel les fait s'évaporer. Tout s'ouvre maintenant, tout recommence à vivre. Et, traversant le ciel désormais d'un bleu pur, un couple de canards échange en haletant les dernières nouvelles. Ils signent dans les airs le réveil du vent qui, pour se raffermir, vient jouer dans le foin de la prairie en fleurs.

Sacha et Luna continuent d'avancer. A quelques mètres d'eux, ils reconnaissent enfin le chapeau dans les herbes. L'homme est assis par terre, à genoux sur le sol. Comme à son habitude, il a les yeux fermés. Il est là et pourtant, s'ils ne l'attendaient pas, les jumeaux auraient pu le confondre à nouveau, tant il semble faire corps avec ce qui l'entoure. Sa présence, ils le sentent, ne

trouble pas la nature ; on dirait qu'elle s'expanse ou même qu'elle s'efface pour s'unir avec elle.

– Vous voilà, dit-il, sans ouvrir les yeux.

– Oui, répond Luna intimidée.

– Vous avez pu goûter, hier, aux présences de la Terre. C'est le ciel aujourd'hui que, si vous le voulez, vous allez ressentir, dit-il.

Posant son regard clair sur les deux jeunes gens, il se lève lentement. Sacha et Luna, bien qu'ayant chacun d'eux des questions plein la bouche, n'osent pas l'interrompre.

– Regardez le soleil, enchaîne-t-il. Tout le monde, sur la terre, espère son contact. Vous voyez comme il peut changer une atmosphère et peindre le bonheur de son pinceau doré. Le soleil rend les gens heureux ; pour lui, ils sortent de chez eux. Et l'hiver est bien long pour ceux qui n'ont que lui pour réchauffer leur cœur.

– C'est vrai, dit Sacha pensivement. Les animaux ne s'y trompent pas : le soleil apporte la vie avec lui.

– Oui, continue l'homme. Et cette vie qui est en lui, vous l'avez aussi en vous. On peut vérifier cela très simplement. Installez-vous là, à côté de moi, debout, face au soleil. Fermez les yeux, concentrez-vous et dites-moi ce que vous ressentez.

Sacha et Luna se tournent vers le soleil, offrant à la douceur du safran de ses traits leurs visages encore frais.

- Je sens une chaleur qui, peu à peu m'envahit, dit Sacha.
- C'est vrai, dit l'homme. Car le toucher du soleil dépasse le simple contact de votre peau. Il plonge à l'intérieur de vous, au plus profond de l'être, qu'il accueille et consacre pleinement sur la terre. Mais écoutez mieux encore.
- Je sens une poussée au niveau de mon cœur, dit Luna après un moment.
- Bien sûr, dit l'homme. Car l'énergie solaire traverse tout votre corps. Et dans cette percée, elle déplace et entraîne, sur quelques centimètres, vos couches les plus denses, en essayant toujours de les subtiliser. Le soleil pousse aussi au niveau du bas-ventre et attire vers lui votre abdomen subtil. Mais votre corps entier est aussi concerné par tous ces mouvements, car la matière et son énergie sont toujours intimement liées. Quand vous vous retournez, les phénomènes s'inversent. Vous pouvez essayer de face, de dos ou de profil. A chaque position, l'assemblage du corps vous semblera bouger.

Sacha et Luna s'installent à nouveau et, pendant quelques minutes, se tournent et se retournent dans les rayons naissants.

- Ça y est, je sens quelque chose ! Et sur le côté, c'est encore plus bizarre, dit Sacha.
- Il faudra vous apprendre à retrouver cela. Chaque fois que vous le pourrez, laissez-vous travailler par l'énergie solaire.

Dans un sens, puis dans l'autre, elle vous fera gagner en sensibilité, à l'intérieur de vous.

– Qu'est-ce que vous appelez "sensibilité" ? demande Luna.

– La sensibilité est la meilleure des qualités sur cette terre, même si l'existence la foule souvent du pied. C'est elle qui, parfois, noie tes yeux dans les larmes, que ce soit dans la joie, l'amour ou la tristesse. C'est aussi à cause d'elle que, sans savoir tout à fait ce que tu veux vraiment, tu ne te sens jamais chez toi réellement. Même au-dedans de toi, tu n'y es pas vraiment. Et tu cherches en vain, où tu pourrais enfin t'installer pleinement ; dans le sport, dans les livres, les films et les histoires, dans les gens, dans les jeux, ou dans une maison. Tu regardes partout si tu peux retrouver cette attente profonde qui habite ton cœur. Et tu cours en avant ou bien tu te replies, ne trouvant rien toujours. Ainsi vont les êtres sensibles, endossant une à une les causes les plus folles, pensant à chaque fois avoir trouvé leur port. Rien de leurs aventures ne les laissent indemnes et ils saignent souvent dans leur corps et leur cœur. Mais plus fort que la peur, quelles que soient les blessures, il y a quelque chose qui demande toujours : "Va. Ne reste pas là. Tu n'es pas d'ici."

Ils se croient romantiques, faibles ou bien malades ; ce sont des gens sensibles, tout simplement. Et toutes ces questions, qu'ils prennent pour des dérives, sont autant d'occasions pour eux de

s'éveiller. Car c'est une vraie chance qu'ils ont de pouvoir vivre ces nombreux ressentis à l'intérieur d'eux. Ils devront, peu à peu, apprendre à lâcher prise, à laisser se passer, bien loin au-dessus d'eux, le film de ce monde, sans y intervenir. Ainsi les émotions pourront les traverser et viendront moins souvent les bousculer au fond ; et ils pourront voguer sur une mer tranquille, à la recherche enfin de la paix véritable.

– Et pourquoi les gens sensibles sont-ils comme cela ? poursuit Luna.

– Cela est dû à leur niveau d'évolution, répond l'homme. Ces êtres-là ont déjà, imprimée au fond d'eux, une connaissance unique. En outre, les couches matérielles qui composent leur corps sont beaucoup moins nombreuses que celles des autres gens. Ainsi leurs couches profondes, subtiles et délicates affleurent la surface de leur être physique. Ils ont ainsi bien moins de route à parcourir pour aller vers leur être. Cela ne veut pas dire que la porte, d'emblée, est ouverte pour eux. Car, pour que l'être essentiel s'exprime réellement, il faut que leur personne renonce d'elle-même à sa souveraineté.

– Et le soleil dans tout ça ? demande Sacha un peu perdu.

– Le soleil, comme tous les éléments de la nature, travaille votre corps et contribue, par son toucher, à le rendre plus subtil, plus attentif et plus profond. Vous pouvez également vous exercer avec la lune : elle aussi vous traverse. Elle vous frappe



à l'inverse du toucher du soleil. Quand vous la regardez, elle attire subtilement le thorax vers elle, et repousse surtout votre abdomen loin d'elle. Si vous vous retournez, vous inversez cela.

– C'est super ! s'exclame Sacha. Et dire que, de si loin, elle provoque cela ! C'est étrange, mais c'est la première fois que je me sens vraiment habitant de la Terre, en relation étroite avec tout l'univers.

– Tu as raison Sacha. Et, dans notre pays, il est un moment extraordinaire. Les matins de pleine lune, le soleil et la lune se font face un instant, avant de continuer, chacun sur leur chemin. Et comme ils sont alors parfaitement opposés, vous pouvez ressentir leurs douces influences se compléter ensemble.

– C'est incroyable, dit Luna. Nous avons donc en nous les mêmes énergies que la lune et le soleil !

– Souvenez-vous des arbres et puis encore de l'eau. Ce que vous découvrez, c'est la vie qui circule, en vous et au-delà. Cela ne veut pas dire que vous savez parler, manger ou encore boire ; ni que vous travaillez, aimez ou bien dansez. Cela signifie que vous êtes liés, au plus profond de vous à ce qui vous entoure, que ce soit la nature, la lune ou le soleil, les arbres ou bien les gens, l'eau ou les éléments.

– Et le vent alors ? demande Luna, qui retient ses cheveux que les risées taquinent.

– Le vent est un ami, quelle que soit sa couleur, son odeur et son souffle. Car il n'a qu'un travail à faire parmi nous : il érode les corps, de chair ou de granit. Vous allez vous en rendre compte. Mettez-vous debout face à lui, il vient de l'ouest ce matin. Fermez les yeux et relâchez-vous. Attendez un peu que vos pensées s'apaisent. Concentrez-vous sur le contact qu'il vous propose et écoutez votre corps.

Sacha et Luna tournent le dos au soleil et ferment les yeux, plongeant tout entiers dans la brise matinale. Après une dizaine de minutes, l'homme reprend.

– Imaginez maintenant que le vent vous traverse, que vous n'offrez jamais aucune résistance à sa pénétration.

– Je sens parfois qu'il me transperce, dit Luna, mais mon corps, toujours, résiste fortement.

– Il faut vous habituer à vous donner à lui. Qu'il vous balaie, qu'il vous dilue, qu'il ne reste rien de vous.

Sacha ouvre les yeux. Le soleil, maintenant, est bien haut dans le ciel. Les vaches, paresseuses, viennent prendre leurs quartiers à l'autre bout du champ. Quelques arbres en lisière annoncent les risées en secouant tout seuls leurs clochettes de feuilles. Et ce balancement fait miroiter leurs faces dans l'onde

des rayons, si bien qu'en regardant leurs voltes frémissantes, on peut voir le couplet qu'elles lancent dans le vent.

– Dites, monsieur, demande Sacha. Comment c'était, pour vous, l'orage, le jour où nous vous avons trouvé ?

– L'orage... dit l'homme comme s'il sortait d'un rêve. J'étais complètement immergé dans le Tout. Au plus près des courants que souffle le subtil, j'ai vécu le tonnerre aussi bien que la pluie par leurs ondes radieuses et leurs flots d'énergie. Vous comprenez cela maintenant. De la foudre, des éclairs, je n'ai rien retenu, que les vagues légères que leur blanche violence a jetées dans mon âme. Car, pendant un orage et quel que soit le temps du jour ou de la nuit, la vie, partout, est là.

– Vous ne percevez donc pas les choses comme nous ? demande Luna.

– Non, plus du tout maintenant. Pour moi, les sensations physiques et subtiles se mélangent constamment. Vous verrez que pour vous, ce sera la même chose. Moins vous serez attachés à votre corps, plus vous accéderez à ce monde subtil. Il y a cependant de très nombreux niveaux. Celui que je connais, ne garde de ma personne que le "je" que je suis. Il implique en effet de se donner entier à la nature-reine, effaçant les idées, les images et les mots. Dans ce naufrage volontaire, vous ne devez rien conserver. C'est alors qu'oubliant les limites

du corps, au-delà des pensées qui n'ont plus raison d'être, vous pourrez enfin vivre une harmonie réelle avec tout ce qui vit. Plus aucune barrière ne vous séparera de ce qui vous entoure, et vous pourrez vous fondre, vous noyer sans danger dans la vie qui est là. Et il ne restera, pour contempler cela, qu'un témoin très discret : votre propre conscience, celle qui vous fait dire que vous êtes vivants.

Les deux jeunes gens ne répondent rien. Ils mesurent le chemin qui les sépare encore de cet être étonnant, qui ne paraît pourtant qu'un homme très ordinaire.

– Ne vous méprenez pas, dit l'homme. Je n'ai rien de particulier. J'ai seulement recherché à l'intérieur de moi comment je pouvais vivre de la meilleure façon. C'est là, non dans l'espace, que les plus belles contrées restent à découvrir. Mais l'homme a les yeux vides et croit que c'est dehors, dans les mondes qu'il crée, qu'il aura la réponse à l'appel de la vie.

Il s'arrête un instant, et reprend :

– Nous avons assez parlé maintenant. Asseyons-nous et profitons ensemble de ce moment unique.

Et tous trois s'agenouillent au milieu de la menthe et des coquelicots. Ils regardent en eux, et la vie qu'ils devinent est aussi celle qui, tout autour s'épanouit. Et toutes les présences ont le même refrain : elles chantent dans leur cœur l'instant qui les rassemble et qui, dans son écrin, les fait s'unir au Tout.

Sacha et Luna, qui n'ont pas l'habitude de ces méditations essaient, comme ils le peuvent, de s'ouvrir du dedans. Ils sentent parfois passer des ressentis fugaces, qui s'échappent aussitôt qu'ils en prennent conscience. Mais, petit à petit, ils se laissent porter, et oublient de penser à ceci ou cela. Et la nature alors, les reconnaît vraiment, retrouvant au fond d'eux ce qu'elle est elle-même, en unissant cela dans le flot du soleil.

L'homme ouvre les yeux et son regard brillant les traverse soudain.

– Nous rentrons au village. Voulez-vous nous accompagner ? propose Luna.

– Je veux bien faire quelques pas avec vous si vous le désirez. Reprenant la jetée, ils marchent lentement, longeant les champs houleux dessinés par le soc des labours récents.

– Je suis allée hier au marché écologique du village voisin, commence Luna. C'est un endroit charmant.

– Je connais ce village, c'est très beau en effet, dit l'homme.

Et tous deux se souviennent des gargouillis de l'eau qui s'écoule, là-bas, en méandres traînants. De petits ponts de pierre enjambent ces rivières, multipliant les sauts au-dessus du courant. Quelques routes étroites esquissent le chemin des voitures de passage. Elles les éloignent aussi, et la place centrale reste toujours tranquille. D'immenses peupliers bordent tout le carré et leurs cimes élancées élèvent vers le ciel

leur musique soyeuse. De nombreux étalages sont toujours installés ; ils allument l'espace de leurs tentures vives, déballant au grand jour leurs productions variées. Beaucoup de monde, souvent, se presse à leurs enseignes ; la saveur et le goût de tout ce qu'ils proposent sont en effet connus bien loin dans le canton.

Il y a les habitués, on peut les reconnaître : leur place est balisée, leur étal bien rangé. Ce sont des paysans qui, pendant toute l'année, ont des légumes à vendre ou bien encore des fruits, de la viande ou du lait. Il y a le boucher, le couteau à la main, qui harangue la foule, montrant d'un geste large sa vitrine saignante et ses cadavres cuits. Et puis le boulanger, qui règne ici en maître. Il expose au grand jour le plus riche éventail de pains que l'on ait vu. Ils sont ronds, ils sont longs, ils sont blonds ou bronzés, ruisselant de farine ou sobres dans leur parure. Au blé ou au froment, au seigle ou à l'épeautre, ils peuvent accueillir, dans leur mie onctueuse, des noix, des céréales ou encore des raisins. La boulangère, active, fait sonner la monnaie, tandis que son mari apprécie d'un coup d'œil le succès de son pain et discute le temps avec certains clients.

Autour de ces trois là, les devantures abondent. D'autres fruits, d'autres pains, des légumes aussi ; des produits pour les mains, pour la peau, pour les reins ; des pommades, des onguents, des

huiles et des sirops ; des feuilles et des fougères, des ronces, de la bruyère... Il y en a partout !

Et pour parfaire l'ambiance de ce nid affairé, un air d'accordéon enchaîne les musettes et les danses du coin.

– Il y avait du monde, continue Luna. Mais les gens, tout autour, semblaient avoir changé. Même s'ils criaient, riaient ou se parlaient, ils étaient dans leur bulle, refermés sur eux-mêmes. Et moi je circulais, dans ce tableau étrange, et j'ai pensé alors ne pas en faire partie.

– Les gens n'ont pas changé, petite Luna, dit l'homme. Ils ne sont pas fermés, aujourd'hui plus qu'hier. C'est toi qui, maintenant, t'ouvre un peu à la vie.

– Je pensais vous trouver sur ce joli marché, poursuit Luna. Les produits biologiques respectent le vivant. Et, après ce que vous nous avez dit, je pensais en manger plus qu'avant.

– Etre dans le vivant, ce n'est pas manger bio ou respirer par le ventre, répond l'homme. Quand vous faites cela, vous vous trompez de voie. Vous cherchez à donner à l'appel intérieur de votre être essentiel des réponses factices, que vous trouvez encore à l'extérieur de vous.

– Je croyais pourtant que manger correctement était important, remarque Luna.

– Ce qui est important, c'est que la nourriture ne déclenche jamais des émeutes dans le corps. Qu'elle le nourrisse bien en le gardant serein.

– C'est donc un premier pas ? demande Luna prudente.

– Oui, mais écoute bien cela : si tu fais attention à tout ce que tu manges, ton corps, certainement, sera mieux disposé. Il sera moins encrassé et moins lourd à porter. Pourtant, le vivant est ailleurs, dans une autre dimension, tout au fond de ton être. Car, si jamais tu meurs, ton corps disparaîtra, même s'il est bien nourri ; mais le vivant en toi, sera là à jamais.

Luna reste silencieuse, essayant de comprendre ces mots qui, pour l'instant, restent bien mystérieux. Débouchant du sentier qui sépare les champs, ils arrivent à la route. Tout encore bosselée des gelées de l'hiver, elle se penche, à ses bords, sur un fossé profond. Les trois amis s'engagent de front sur l'asphalte abîmé.

Sacha dit à son tour :

– Et bien moi, j'ai voulu essayer hier de ressentir la présence des arbres. J'ai vite abandonné, car jamais je n'ai pu retrouver ce que vous m'aviez dit.

– Il faut avoir confiance, Sacha et travailler longtemps. La vie, peu à peu, se dévoile à qui sait la chercher avec obstination, sans s'arrêter jamais aux regrets et aux larmes.



– Oui, mais moi, je n'ai pas cette patience. Alors je suis allé, comme j'ai l'habitude, me défouler un peu sur le circuit de kart. J'ai fait une belle partie. Mais j'ai eu cependant des sensations bizarres quand les virages, parfois, s'enchaînaient rapidement. Et, pour la première fois, j'ai eu un peu de mal à trouver l'équilibre en quittant le volant.

L'homme ne répond rien. Il regarde leurs ombres, attachées et fidèles. Le soleil, déjà, les cloue de son zénith. Le village, tout à coup, surgit derrière les arbres. Personne ne se montre dans ses rues encaissées. Même le boulanger a fermé sa vitrine. Le bar, seul, est ouvert. Et en passant devant, ils sentent les relents des alcools qui circulent.

– Et bien, c'est ici que je vous quitte. J'ai encore du travail pour tout l'après-midi.

– Du travail dans un arbre ? fait Sacha avec un brin d'ironie dans la voix.

– Non. Cette fois, il faut que j'entretienne la forêt autour de la maison.

– Si vous voulez, nous pouvons vous aider, propose Sacha regrettant déjà son soupçon.

L'homme sourit.

– N'avez-vous rien d'autre à faire que de me suivre partout ? Profitez de vos vacances ; faites en sorte d'oublier les bancs de l'université.

– Vous savez, monsieur, dit Luna, nous venons de Paris. Nous étions partis vers la mer, qui nous attire tant. Ses plages de sable fin, le vent toujours frivole, la violence des vagues qui ponctuent sèchement la rengaine longue et lente de la houle du large, tout cela nous fait faire, à chaque été qui passe, le voyage vers les Landes. Il nous faut chaque année sentir au fond de nous le grondement sauvage que porte l'océan. Car l'indomptable flot nous aide, en quelques temps, à refaire nos forces pour plonger à nouveau dans l'enfer parisien. Avec lui, les cigales dérident notre front : en berçant de leur jazz nos sommeils paresseux, elles font s'évaporer les derniers cauchemars qui s'y perdent encore.

– Mais nous aimons par-dessus tout les forêts, continue Sacha. Et lorsque, sur la route, on nous a signalé celle où nous sommes ici, nous nous sommes arrêtés. Nous voulions profiter de l'ombre des sous-bois, de la sérénité des chênes formidables et de la profondeur que l'on ne trouve enfin que dans ce genre d'endroits où les hommes ne vont plus. Nous savions que, plus loin, l'odeur sèche des pins réveillerait en nous l'appel de l'océan.

– Notre rencontre a changé nos projets, poursuit Luna. Sans savoir trop pourquoi, nous sommes décidés, si vous êtes d'accord, à rester près d'ici et à venir vous voir, un peu, de temps en temps.

– La vie, toujours, organise son plan, dit l'homme simplement.

La fontaine, plus bas, rafraîchit l'atmosphère et nettoie les esprits de ses gerbes légères. Sacha rompt cet enchantement, et s'écrie :

– Mais Luna, s'écrie-t-il, nous allons oublier que nos parents viennent nous voir cet après-midi ! Souviens-toi : eux aussi sont en vacances et, nous sachant ici, ils ont fait ce détour pour avoir l'occasion de nous voir un moment.

– C'est vrai. Nous n'allons pas pouvoir vous aider, dit Luna consternée.

– Cela n'a pas d'importance, dit l'homme. Passez me voir demain, pendant l'après-midi. Si vous êtes d'accord pour entendre un peu plus de cette connaissance, je vous dirai ce que, vous devez, à coup sûr, ne pas laisser passer. Selon que vous aurez réussi ou manqué ce passage essentiel, vous verrez si la suite vous concerne ou pas.

– Et où pourrons-nous vous trouver ?

– Je serai sur un banc du village voisin, sous les grands peupliers de la place centrale.



## ☞ 7. La personne dans tous ses états ☞

Le jour suivant, en fin d'après-midi, Sacha et Luna montent dans leur voiture et filent à toute allure sur les routes étroites de la campagne herbeuse. Ils étouffent à grand peine une certaine impatience, retenus qu'ils étaient par l'amour prévenant de leurs parents inquiets.

– Les parents sont anxieux, c'est sans doute leur nature, se dit Sacha en lui-même. Ils s'alarment de tout : des gens que l'on rencontre ou dont on se détourne, des passions que l'on a, qui nous impliquent trop, de celles que l'on n'a plus, qui nous laissent isolés ; des résultats des cours et des notes qui tombent et qui sont, à leurs yeux, autant de points marqués dans le score de nos vies. Et ils sont partagés entre le vœu qu'ils font de nous savoir heureux, libres des exigences qu'ils ont eu à souffrir, et la crainte insensée qu'ils ont pour notre vie.

– C'était bizarre, n'est-ce pas ? demande Sacha à sa sœur.

– Oui, répond Luna pensivement. Je n'ai pas reconnu nos parents. Eux qui ont toujours su être si proches de nous, ils étaient, cette fois, à des années lumière. C'était comme s'ils venaient d'une autre dimension ou d'une autre planète.

– C'est vrai, continue Sacha. Et ce n'était même pas dans ce que nous disions que je voyais s'ouvrir cet énorme fossé. C'était plus dans l'ambiance de la conversation.

– Moi, j'avais l'impression qu'ils parlaient à des gens qui n'étaient pas ici ; et c'est à nous, pourtant, qu'ils voulaient s'adresser. Je me souvenais bien de toutes ces histoires qu'ils nous ont racontées, mais aucune d'elles, vraiment, ne me concerne plus.

– Heureusement que nous ne leur avons pas parlé des arbres ou de la lune ! Ils se seraient sûrement tourmentés un peu plus, dit Sacha en riant.

– Ils nous aiment, pourtant. Et je suis sûre qu'ils souffrent de sentir qu'entre nous un décalage se crée. Peut-être que notre ami saura nous expliquer, conclue Luna, en chassant d'un geste de la main la tristesse qui commence à la gagner.

Le paysage, dehors, est coloré à souhait. C'est la fin de l'été et les champs, tout autour, s'habillent différemment, selon que la récolte est déjà terminée ou qu'elle est à venir. Les premiers sont partout soigneusement peignés. La terre respire un peu, sachant que, très bientôt, elle aura à couvrir les graines de colza de la saison prochaine. Les seconds sont encore hérissés des couronnes des derniers tournesols ou des tiges gracieuses des épis de maïs.

Au sortir d'un virage, le premier pont de pierre annonce le village. Sacha et Luna laissent enfin leur auto et rejoignent la place centrale. Sous les grands peupliers, une rangée de bancs

fait le tour de la place et garde ses issues. Au coin de cette armée de fonte et de bois vert, ils aperçoivent leur ami.

– Bonjour, dit-il le premier.

– Bonjour, répond Luna. Nous vous avons fait attendre.

– Il n'y a pas d'attente pour qui vit dans l'instant, répond-il. Asseyez-vous près de moi. Alors, étiez-vous heureux de revoir vos parents ?

– Heu, oui, bien sûr, fait Sacha en hésitant. Mais nous les avons sentis très loin de nous.

– Comme si, tout à coup, un voile imperceptible existait entre nous, précise Luna.

– Oui, dit l'homme. Ce que je vous ai dit, ce que vous pressentez de la vie qui est là, commence à vous changer. Et vous vous décollez de cette réalité, celle de l'existence que vous meniez encore il y a peu de temps.

– Qu'est-ce que cela signifie ? demande Sacha.

– C'est justement ce dont je voulais vous parler. Ce que vous sentez là, c'est la distance que vous savez créer entre votre personne et votre être intérieur. En découvrant les arbres, le soleil et la lune, vous vous êtes tournés vers votre profondeur et vous vous éloignez de ce qui n'est pas vous.

– Mais qui sommes-nous vraiment ? demande Luna complètement perdue.

– J'y viens, répond l'homme. Ce qu'il vous faut comprendre, sentir au fond de vous, c'est que votre personne n'est pas ce que vous êtes. Même si c'est à elle, qu'à votre premier cri, votre mère a parlé, si c'est à elle encore que ce qu'on vous promet s'adresse chaque jour, vous n'êtes pas cette personne. Vous l'avez cru, sans doute, depuis le plus jeune âge, car tout ce qu'on vous propose est là pour la construire, la faire vivre et mourir. Et chaque situation façonne tous ses masques, qui sont tous les visages que vous vous composez pour suivre l'existence. Celui de jeunes enfants amusés par l'école, d'étudiants réservés, ou encore libérés, que vous êtes peut-être. Puis vous êtes un papa, ou bien une maman, un mari ou une femme. Et vous êtes persuadés que vous êtes conscients de ce qui vous arrive, que vos comportements sont les plus adaptés à ce que vous vivez. Vous entrez dans un couple, vous avez un métier. Et toutes ces étapes vous placent dans l'échelle de la société. Puis vos enfants grandissent, vous les voyez partir en vous faisant souffrir, vous êtes déjà vieux. Et la retraite arrive, on s'occupe de vous : on essaie de soigner les douleurs qui vous tordent et il vous faut payer cette pitié sociale. Puis la mort vous appelle et, quelle que soit la vie que vous avez menée, vous êtes à ce moment le plus pauvre des êtres, et le plus démuné. Car vos yeux sont absents et vous ne gardez plus, comme unique compagne, que la peur de partir.



Vous n'êtes pas cela.

A l'intérieur de vous, l'être, jamais, ne bouge. Et il est aujourd'hui ce qu'il était hier, quand, pour la première fois, vos yeux se sont ouverts.

– Je ne comprends toujours pas, dit Luna.

– N'avez-vous jamais eu la conviction étrange que vous voyez le monde aujourd'hui comme hier, quand vous étiez petits ? Et que ce regard-là, vous le portez toujours sur ce qui vous entoure ? La vie a, par la suite, bousculé bien souvent la personne de chair qui s'est construite autour. Mais à chaque matin, ce sont les mêmes yeux qui découvrent le monde, ceux qui, au premier jour, se sont tant étonnés de s'ouvrir à la vie.

– Oh oui ! s'écrie Sacha, cela m'est arrivé parfois. Je me surprends souvent à vivre des instants comme je les vivais quand j'étais plus petit. Tout est là comme avant : les mêmes ressentis, les mêmes sensations. Et je peux regarder ainsi tomber la neige comme je le faisais lorsque j'avais cinq ans.

– Sachez que ce qu'il faut aimer et travailler en vous, c'est cette conscience-là. Elle n'est pas souvenir de ce que vous étiez, elle est votre présent, aujourd'hui et demain. Elle est la seule rose qui est vivante en vous, de cette vie qui pulse, dans la terre et le vent.

– Mais qu'est-ce que cela change de se détacher de sa personne ? demande Luna encore peu convaincue.

– Tout ! Cela change tout ! dit l'homme, les yeux brillants. Regardez autour de vous. Regardez ce que sont des êtres prisonniers dans leur personne.

– Où ça ? demande Sacha, cherchant du regard quelque chose d'extraordinaire.

– Voyez pour commencer la sortie de la crèche. C'est le bâtiment vert, qui nous fait face, là-bas.

– Tiens, je reconnais le boucher du marché, dit Luna.

Etouffant dans son jean et sa grosse chemise, le boucher semble nu sans son costume de fête. Il a l'air plus petit, plus renfermé aussi. Lui qui interpellait les gens sur le marché et riait avec eux de n'importe quel mot, il traverse la rue sans rien dire à personne. Et il marche à grands pas, imposant au garçon qu'il traîne par la main de courir derrière lui. L'enfant soudain trébuche et s'étale par terre. Il se met à pleurer, se frottant les genoux et quand son père, pressé, veut reprendre sa course, il refuse tout net de le suivre à nouveau.

– Viens, mais viens donc sale gamin ! s'écrie le boucher déjà rouge de colère.

L'enfant ne bouge pas, mais l'on sent que, déjà, il se prépare au grain.

– Arrive, où tu auras affaire à moi ! hurle son père, hésitant toujours à faire demi-tour.

Habitué, sans doute, à ces éclats de voix, l'enfant demeure à terre. Alors, c'est l'explosion. Retournant en arrière, le boucher, hors de lui, prends son fils sous le bras. Paf ! La gifle, méchante, résonne.

– Tu crois que j'ai que ça à faire d'attendre tes humeurs ? J'ai du boulot, moi, et souviens-toi toujours que c'est pour te nourrir que je dois travailler, petit morveux !

Et, traversant la place, il rejoint sa voiture, ligote son gamin sur le siège à l'arrière et s'enfuit vers chez lui, torturant son moteur.

– Voilà quelqu'un qui se prend pour un boucher débordé, un père de famille responsable, et qui vit cet état comme le prisonnier qui ne peut s'échapper, dit l'homme calmement.

– Vous voulez dire qu'il ne relativise pas assez sa situation ? demande Sacha.

– Non, je veux dire que l'être n'est jamais prisonnier, car il est sans arrêt connecté à la vie. Et que c'est la personne qui se sent séquestrée, piégée et engoncée dans les maux de ce monde. Mais regardez encore : c'est l'heure où tout le monde vient faire son petit tour.

La place, en effet, commence à se remplir. Un jeune homme, essoufflé, arrive au pas de course. Noyé dans sa sueur, il arrache pourtant à son corps exténué une accélération. Et malgré sa souffrance, il semble satisfait, savourant goulûment la dernière foulée en déroulant son pied pour aller la chercher

au bout de ses orteils. En reprenant son souffle, il mesure aussitôt le rythme de son cœur. Puis il secoue un peu ses muscles échauffés et on le sent goûter leur élasticité et leur aisance ferme. Et il s'étire enfin, concentré sur son corps, comblé de le sentir si présent et si proche. Il repart en marchant, appréciant de pouvoir regarder calmement les visages qu'il croise. La fatigue, déjà, lui fait courber le dos. Il salue, en passant, l'homme assis sur son banc.

– Le voilà convaincu qu'il est vraiment vivant, dit l'homme en répondant à son geste. Il lui faut, pour cela, sentir bouger ses muscles et repousser toujours ses limites physiques. Mais chaque nouvel effort densifie un peu plus ce corps qu'il fait souffrir et l'éloigne de l'être et de sa profondeur.

Un nuage de moteurs assourdit tout à coup la petite place tranquille. Surgissant de la rue, plusieurs scooters se garent au coin de la rivière. Le casque remonté, les garçons sautent à terre et éteignent à regret leurs machines de fer. Deux filles sont avec eux. Moulées dans leurs habits, elles vérifient sur elles si tout est à sa place : les cheveux, le blouson, la poudre sur le nez. Elles s'installent à côté de celui qui leur plaît, et l'on sent les garçons mal à l'aise soudain. Ils couvrent leurs épaules de leurs bras maladroits, masquant leur émotion en blaguant les copains avec détachement. Jamais ils ne regardent les filles qu'ils étreignent, mais l'on voit que leur corps est concentré

seulement sur ce contact-là. Les cigarettes, enfin, rassemblent tout ce monde et les jeunes, d'un coup, semblant jouer une pièce, reproduisent les gestes qu'ils ont vu faire ailleurs.

– Ceux-là cherchent des masques à porter, dit l'homme. Ils sont en quête d'identité, mais regardent partout sauf à l'intérieur d'eux.

– Et celui-là ? demande Luna, se laissant prendre au jeu.

Un homme vient s'asseoir, dans l'angle en face d'eux. Il adresse vers l'homme un signe du menton. Posant ses deux baguettes, il ouvre le journal et disparaît derrière un rideau de papier. Après quelques instants, il plie son quotidien, étend ses longues jambes et, gardant les yeux clos, semble dormir un peu. Quelques minutes à peine, et le voilà assis. Il rouvre son journal, feuillette quelques pages et le ferme à nouveau. Il paraît assez jeune, bien que ses cheveux courts, qu'il porte déjà blancs, exagèrent son âge. Les rides de son front signent la réflexion qu'il doit souvent mener sur les choses et le monde.

– C'est un enseignant, répond l'homme. Tel que vous le voyez, il ne sait trop que faire, ayant déjà tout fait au cours de ces semaines qu'il n'a pas travaillées. Cela fait bien un mois qu'il redoute déjà la rentrée de septembre. Il craint de retourner dans ses classes surchauffées, persuadé cependant que, sans lui, ces enfants ne seront pas sauvés. Et que s'il ne peut pas leur apprendre à écrire, à penser ou à lire, il saura, pour le moins,

leur enseigner la vie. Il n'a plus d'illusions, depuis longtemps déjà, sur son propre métier, et cette humilité lui fait croire qu'il est sage, et qu'il a su trouver avec le temps qui passe, des principes solides pour vivre en société. Son rôle à lui est là : être un juste et mourir.

– Et lui, c'est le boulanger, dit Luna.

– Oui, regardez-le aussi.

Derrière la vitrine du magasin désert, un grand débat a lieu entre le boulanger et sa femme soumise. De leur conversation on n'entend, quelques fois, que des éclats de voix. Mais l'homme, certainement, est à son avantage. Il semble être en colère et, faisant de grands gestes, il marche vers sa femme en s'approchant tout près pour crier quelque chose, puis revient en arrière, reprendre son élan. Elle, ne bouge pas, et attend tristement la fin de la tirade. Pour se soumettre ainsi, elle doit l'aimer beaucoup. Mais cet homme, en retour, ne la voit même pas. Soudain, le voilà qui s'en va, se jetant dans la rue.

– Je sors ! crie-t-il.

– Le boulanger non plus, n'est pas content de lui, commente l'homme. Et même si son pain a le plus grand succès, si sa femme, amoureuse, l'aime de tout son cœur, il ne peut respirer dans sa vie bien rangée.

– Je sais, dit Sacha en s'esclaffant, il va aller pétrir la pharmacienne !

- Sacha, tu exagères, dit Luna sévèrement.
- Tu ne crois pas si bien dire, Sacha, fait l'homme en souriant. Le boulanger, fumant, se donne un peu de temps pour calmer son courroux. Pendant quelques minutes, il marche lentement, comme en comptant ses pas. Contournant sa maison, il débouche plus loin devant un portillon. Une femme l'attend qu'il embrasse goulûment.
- Ça alors, s'étonne Luna, c'est vraiment la pharmacienne ?
- Non, plus maintenant, répond l'homme amusé. Je ne sais pas qui c'est. Les comptes de notre ami sont trop longs à tenir !

Disant cela, il observe de loin un homme qui s'avance au milieu de la place.

- Et lui, c'est le médecin du village, dit-il. Regardez comme il va détourner son regard en passant près de nous.

Très digne et respectable dans son costume gris, ajustant sa cravate d'une main habituée, le médecin marche, mesurant son effet. Les gens le reconnaissent et le saluent d'un geste ou d'un mot avenant. Lui bouge à peine la tête et ne dit jamais rien. Il est si sûr de lui, certain de son travail et de sa connaissance. Ses livres le soutiennent, sa hiérarchie aussi, et partout, dans le monde, tous les laboratoires qui cherchent à faire croire qu'ils défendent la vie. Gonflé de majesté, le médecin se regarde avancer et plonge dans sa poche au moment où il passe devant les trois amis.

- Il essaie de soigner les gens en pensant qu'un être vivant se réduit à son corps, dit l'homme simplement.
- Comment saviez-vous qu'il n'allait pas vous regarder ? demande Sacha impressionné.
- Parce que tous ces gens-là font toujours la même chose, tant ils sont persuadés qu'ils sont ce que leur rôle leur dit d'être et de faire, répond l'homme. Celui-là, devant vous, court chez le buraliste pour jouer au loto. Il n'a jamais manqué aucun tirage encore... et n'a jamais gagné ! Et voyez la fenêtre qui s'ouvre un peu plus loin. Vous entendez d'ici la télé qui aboie, déversant dans les pièces de cette maison vide, tout ce qu'elle peut trouver en images et en mots. La dame qui vit là est seule, désormais. Et elle passe ses jours et beaucoup de ses nuits à regarder les ombres danser devant l'écran.
- Et cette jeune femme, ici, qui a les yeux si tristes ? demande Luna.
- C'est Marie, dit l'homme éclairant son regard. Un ange sur la terre. Un rien la fait pleurer, elle est tellement sensible ! Elle qui, justement, ne s'est jamais fait prendre au jeu de la personne, elle ne sait qui elle est. Et elle reste perdue dans ce monde grossier.
- Comment vas-tu aujourd'hui Marie ? demande l'homme gentiment.



– J'essaie de vivre, répond la jeune femme en s'éloignant rapidement, voyant qu'il n'est pas seul.

Sacha et Luna ne disent plus rien. Ils regardent autour le théâtre des vies. Ils le voient désormais : tous ont chaussé un masque qu'ils brandissent devant eux, et qui leur dissimule ce qu'ils sont au-dedans. Et ils se cachent ainsi, car ils se croient fragiles ou coupables de tout. De leur vie qui s'écoule, ils n'ont que des regrets ou bien des frustrations qu'ils essaient d'avalier, car jamais ils n'ont su se libérer vraiment, et être ce qu'ils sont, au fond d'eux, simplement.

Le glouglou du cours d'eau les berce de leur chant et les grands peupliers murmurent dans leurs feuilles les odes de la brise. Deux pigeons, l'œil sévère, s'approchent en sautillant. Ils attendent les miettes qu'ils ont pris l'habitude de recevoir des hommes, oubliant qu'hier encore, leurs ailes étaient farouches et les portaient au loin au-dessus des forêts.

– Comprenez-vous maintenant ce qu'est la personne ? Et si vous ne cessez de vous identifier à ce qu'elle vous propose, voilà ce que vous deviendrez, dit l'homme en désignant du regard un autre banc plus loin.

Le béret noir vissé sur leur crâne pelé, enroulés tout autour de leur canne solide, deux vieillards sont assis. Le mégot à la bouche, l'échine tremblotante, ils ont le regard vide. On les

croirait paisibles, mais leurs lèvres, jamais, ne cessent de bouger. On dirait qu'ils récitent et répètent toujours la fable de leur vie. Leur oeil, parfois, s'allume, quand le marchand de glaces s'en vient de leur côté ou qu'une jeune fille vient balancer ses hanches à côté de leur banc.

– Et ceux-là sont les mêmes, poursuit l'homme en montrant deux anciens à la mèche huilée.

Assis un peu plus loin, ils portent le costume et le soulier vernis. La vie, certainement, les a moins malmenés et les a préservés des travaux difficiles. Ils se penchent, attentifs, sur les derniers problèmes des mots croisés du Monde. L'un d'eux lève la tête, se sentant observé. Et l'on peut voir alors, perdu parmi les rides qui déforment son front, ses deux yeux désertés.

– Mais bien sûr que tout le monde devient vieux, ce n'est pas nouveau ! s'exclame Luna.

– Le corps peut être vieux, mais le regard, jamais, ne doit perdre la vie. Ce n'est pas la vieillesse que ces gens-là incarnent, c'est la décrépitude et la sénilité. Ce sont des mortsvivants. Et tous ceux qui, autour, s'attachent à leur personne, leur ressemblent déjà. Quel que soit leur parcours, qu'il soit brillant ou terne, public ou bien discret, ils arriveront là.

– Vous êtes bien pessimiste, dit Sacha impressionné.

– Pas du tout, enchaîne l'homme. Je suis le plus fervent défenseur de la vie. Car je sais que tous ceux que nous venons de voir ont d'abord été là.

Et il montre du doigt une jolie poussette qui s'arrête près d'eux. Le bébé, tout petit, ouvre tout grand ses yeux. Et dans ce regard clair qui s'étonne de tout, on ne peut voir personne. Il n'y a que la vie qu'aucun déguisement, aucune conviction ne tamise jamais.

– Tous les gens de la place dont je vous parle ici, et tous ceux de la terre ont cet enfant en eux. Qu'ils soient jeunes, qu'ils soient vieux, assassins ou poètes, qu'ils soient riches ou pauvres, athées ou religieux, tous ont à l'intérieur cette étincelle de vie. Et moi, je ne vois qu'elle, quand toujours je les croise. Et je sais qu'au-delà de leur croûte grossière, tous les hommes ont cela installé au fond d'eux.

– Mais il faut le leur dire, s'écrie Luna emportée.

– Je leur dit sans arrêt. Mais ils se croient toujours sur la meilleure voie. Ils ont bâti leur vie, souvent dans la douleur et pensent avoir trouvé un compromis possible pour aller jusqu'au bout sans trop souffrir encore. Ils croient que leur morale leur donne du recul, mais ils restent collés à la vitre du monde, piégés par la personne à qui ils laissent tout.

– Mais nous ne voyons là que des caricatures ! s'exclame Sacha. Je connais bien des gens, qui, par certains côtés, ont des comportements beaucoup plus nuancés.

– Les nuances n'ont pas d'importance, répond l'homme. Que les gens soient meilleurs, qu'ils soient plus solidaires, ou bien plus généreux, qu'ils essaient d'être justes, patients et équitables avec tous leurs enfants, cela ne compte pas. Ils restent engoncés au fond de leur personne. Une chose, seulement, pourra changer leur vie : la volonté farouche de briser cette glace, pour s'extirper enfin de ses reflets trompeurs.

– Tout le monde n'a pas cette opiniâtreté et cette obstination, remarque Luna.

– C'est vrai, dit l'homme. Mais sans avoir beaucoup à bouleverser en eux, il suffirait seulement que les gens abandonnent toutes les amertumes et toutes les rancœurs qu'ils ressassent toujours. Le don et le pardon : voilà ce qui leur manque pour avancer un peu. Ils peuvent également choisir de se confier au bon vouloir de Dieu. Cet abandon total est aussi un moyen de découvrir la vie. Mais ils ne tentent rien, et essaient d'exister, en attendant la mort.

– Je ne comprends pas, dit Luna. On sait tous que la mort est au bout du chemin.

– Ça dépend quelle mort vous acceptez pour vous, répond l'homme.

– Vous dites cela parce qu'on est dans un livre ? demande Sacha.

– Non, Sacha, c'est la réalité. Plus tôt vous quitterez le navire enchanté mené par la personne, plus tôt vous pourrez boire à la source de vie. Elle vous transformera. Si votre corps vieillit et que toujours, en vous, vous êtes avec la vie, on lira cet espoir tout au fond de vos yeux. Et quand vous partirez, votre corps restera, mais l'être que vous êtes sera vivant toujours.

Les paroles de l'homme s'envolent dans le vent. Et la douceur du soir, qui commence à tomber enveloppe les gens, les poussant gentiment à retourner chez eux. Le soleil, là-haut, finit de décliner et les ombres rasantes qu'il dessine sur le sol tracent d'autres présences sur la place ombragée.

– Et vous monsieur, qu'allez-vous devenir ? demande Sacha intimidé.

– Je ne sais pas Sacha, dit l'homme lentement. Ce que je sais seulement, c'est que la vie réside, là, au fond de moi, et qu'elle est toute puissante. J'essaie, chaque seconde, de ne pas l'oublier, de ne pas la laisser filer entre mes doigts. Je la cherche partout pour me plonger dedans, pour pouvoir l'incarner tous les jours dans mon corps, et constituer ainsi ce qui est, selon moi, un homme sur la terre : un être vivant.

– Et l'amour dans tout ça ? demande Luna ?

– L'amour ? reprend l'homme. Dès lors qu'il est donné par la simple personne, il n'est rien. Rien qu'un grand feu de paille, changeant et éphémère, une histoire confuse et parfois passionnelle qui perd dans ses méandres les acteurs attachés aux masques qu'ils se donnent. On la croit essentielle, profonde et décisive, mais elle n'est qu'émouvante. Lorsque dans un théâtre, deux marionnettes s'aiment et parfois se haïssent, est-ce que ceux qui, derrière, actionnent tous les fils ont ces sentiments-là ? Sachez que l'amour véritable, celui que l'être donne, n'est pas dans ces tourments. Il est bien au-delà de ces grandes envolées et de ces afflictions. Il est, dans le présent et dans l'infinité des années qui s'écoulent. Quels que soient les écarts et les divagations des personnes qu'il aime, c'est l'être qu'il regarde, c'est à lui qu'il se donne, et c'est pour lui enfin qu'il saura devenir un refuge éternel.

– Ah, fait Luna, touchée au plus profond d'elle-même.

– Ce n'est pas pour autant que l'amour personnel doit être condamné, ajoute l'homme. Car à lui seul, il ouvre l'horizon et le cœur de tous ceux qui le perçoivent en eux. Il doit changer d'objet et derrière l'image qui semble l'attirer, s'attacher plus à l'être qu'à son déguisement.

– C'est un bon début alors ? demande Luna un peu soulagée.

– Tout n'est qu'un début dans ce monde, petite Luna. La vie ouvre partout ses portes essentielles. C'est à nous, par la suite, de vouloir les franchir sans craindre de se perdre.

La place, désormais, est pratiquement vide. Les derniers de l'arène sont les deux petits vieux. La cloche de l'église déchire tout à coup le calme des ruelles : 7 heures. Derrière la fenêtre de la maison fantôme, on entend la télé annoncer sèchement les blessures du monde. Réveillés tout à coup, les deux anciens se dressent, comme si le clocher avait fouetté leur sang. Agrippant leur béquille, ils entament leur marche, manquant à chaque pas de perdre l'équilibre. Traînant leurs godillots rongés par la poussière, ils remorquent leur corps en regardant leurs pieds. Après quelques minutes de cet effort intense, ils réussissent enfin à traverser la rue qui les sépare du bar. Devant la porte ouverte, ils se quittent enfin, et l'un des deux s'engouffre dans la salle enfumée. Au milieu du brouillard des tabacs consumés, on le voit s'avachir sur le comptoir collant et empoigner déjà le verre qui l'attendait.

Repartant lentement, son compagnon parvient devant une maison désuète et usée. Fatigué, il ouvre le portail et retrouve sa femme qui, comme elle le fait depuis plus de 20 ans, prépare l'infusion qu'ils partagent le soir. L'été lui a permis de s'installer dehors, et la vaisselle est mise sur une table blanche perdue sous les lauriers. Et le vieillard s'assoit, résigné et soumis,

avalant cette eau chaude qu'il a choisi de boire pour rassurer sa femme et gagner quelques jours, voire quelques années, sur son dernier voyage. Mais l'on sent dans ses gestes que sa vie de tisanes et de thés parfumés est aussi devenue un chemin éprouvant, semé des frustrations qu'il a dû endurer pour oublier les vins qu'il avait tant aimé siroter au comptoir lorsque le soir tombait. Qui sait si son ami, qui lève encore son verre avec délectation, n'aura pas, finalement, choisi la meilleure voie en vivant son plaisir ?

– Et pourtant, reprend l'homme, rien de ces existences n'est écrit à l'avance. La vie, plus d'une fois, essaie de faire un signe pour qu'on la reconnaisse. Malgré notre mépris, ou bien notre ignorance, elle revient à la charge, espérant chaque jour que l'on va s'éveiller et sortir de l'étau qui nous tient prisonniers. L'espoir est là, partout, mais nous passons devant, sans relever la tête.

– Ok, dit Sacha. Je vois bien maintenant le piège qui se crée quand on laisse la barre à la seule personne. Je veux bien accepter qu'au-dedans de tout ça, quelque chose est vivant, d'une vie plus profonde et plus réelle aussi. Que c'est cet éclat-là qu'il faut aller chercher, pour que l'on puisse enfin incarner sur la terre ce que l'on est vraiment. Vous dites que la vie, partout, ouvre ses portes. Mais comment les trouver et comment les ouvrir ? Connaissez-vous la clé ?



– Les portes de la vie sont nombreuses en effet. Apprenez à les voir : elles sont autour de vous. Mais la clé est unique : c'est l'Instant du Présent.



## ❧ 8. L'Instant ❧

Le lendemain, Sacha et Luna repartent vers la forêt, leur pique-nique sous le bras.

– J'ai bien saisi ce qu'est la personne, dit Sacha en poursuivant une conversation qui n'a pas arrêté depuis qu'ils sont réveillés. C'est se prendre pour quelqu'un.

– Oui, dit Luna, alors que la personne n'est jamais que le véhicule de notre être.

– Pourtant, c'est elle qu'on vénère et que l'on sacralise lors des enterrements, poursuit Sacha. On en fait un exemple pour tous ceux qui vont suivre. C'est comme si, demain, je donnais une messe pour ma propre voiture qui aurait rendu l'âme.

– Tout le monde en est là. Car ce qu'on nous demande, depuis qu'on est petit, c'est d'être ce quelqu'un. Quelqu'un qui sait parler, quelqu'un qui sait aimer et qui sait travailler. L'image qu'on nous donne de ce personnage devient ce qui, pour nous, est notre identité.

– Exactement, continue Sacha. Je comprends maintenant ces décalages étranges qui me traversent parfois. Comme si, quels que soient les lieux que je fréquente, les gens que je rencontre, les amis que je vois, personne ne me parle en s'adressant vraiment à ce qui est en moi.

– Je vois, dit Luna. Et ce qu'il en résulte, dans le fond du décor, c'est une solitude, partout et chaque jour. Même si tous ces gens semblent vraiment t'aimer, si tu les satisfais par ce que tu leur donnes, tu es seul, toujours. Tu essaies cependant de rester parmi eux et de t'y sentir bien. Tu les vois s'amuser, travailler, s'engager. Tu fais tout ça comme eux. Mais rien ne te surprend ; aucun de ces tableaux ne t'implique vraiment, tu restes insatisfait. Tu te dis finalement, que tu n'es pas comme eux, car tu ne parviens pas à te sentir heureux dans la vie de ce monde.

– Et le plus fatigant, enchaîne Sacha, c'est cette lucidité qui ne renonce pas. Elle m'empêche toujours de me lâcher vraiment. Car elle n'est jamais dupe de ce qui, pour les autres, semble être exceptionnel. Une cuite, une sortie, un match de football, rien ne l'éteint jamais.

– C'est notre être intérieur qui, sans doute, fait cela, avance Luna.

Elle s'interrompt soudain, clouée par la terreur et fait signe à son frère de s'arrêter aussi. Sacha stoppe son pas sans rien voir de la scène. Tendait l'oreille, il entend tout près d'eux un sifflement bizarre, qui semble menaçant. Luna ne peut rien faire, tant elle est paniquée par ce qu'elle voit devant. Elle transpire maintenant ; des bouffées de chaleur lui viennent au visage.

– Qu'est-ce qui se passe à la fin? s'impatiente Sacha.

Passant devant sa sœur qu'il écarte du bras, il tombe nez à nez avec un gros serpent. Il est d'un jaune vif et parsemé de taches d'un marron très foncé. Ses yeux, noirs et sévères sont aussi très inquiets. Dressé sur ses anneaux dont les cercles gracieux plongent dans les broussailles, il balance la tête, vers l'avant, vers l'arrière, sifflant entre ses dents sa colère angoissée.

– Aucun risque, c'est une couleuvre, dit Sacha dans un souffle. Mais quelle allure !

Pas du tout rassurée par les mots de son frère, Luna est tout entière secouée de frissons.

– Viens, dit-elle, laissons-la tranquille.

Et, faisant demi-tour, elle reprend le sentier, essayant de calmer les tremblements de peur qui l'agitent encore.

C'est un vrai jour d'été. La chaleur est intense et l'ombre des grands arbres la retient avec peine. Elle monte aussi du sol, car la terre est gourmande et ne laisse passer aucun feu du soleil. Le couvert des sapins et des chênes immenses offre un peu de fraîcheur. Les buissons en profitent, les animaux aussi. On entend très souvent la mousse tressaillir sous la course légère des souris du quartier. Le vent est à peine là. Il ondule parfois, kidnappant au passage quelques feuilles endormies. Celles des peupliers se laissent faire souvent, et sonnent leur regret de quitter leur perchoir. Maîtresses incontestées des sous-bois de

l'été, les fougères semblent enfin stopper leur invasion. Certaines sont si hautes qu'elles se prennent pour des arbres. Elles se glissent, insidieuses, le long des troncs patients et ligotent les branches de leurs tiges guerrières. La chaleur, cependant, leur fait baisser la tête et dans les rangs serrés de leurs troupes unies, on peut voir, quelques fois, certaines défections. Brûlées par le soleil, les plus faibles en effet renoncent à leur quête, repliant vers le sol leurs feuilles cramoisies.

Sacha et Luna marchent vers la rivière en chassant de leurs mains les moucheron têtus qui viennent bourdonner au creux de leurs oreilles.

– On pourrait manger là ? propose Sacha, en montrant un rocher qui se penche, amoureux, vers la rivière tranquille.

– D'accord, dit Luna en commençant à sortir les sandwichs.

Les poissons, accueillants, fouettent l'eau de leur queue, aspergeant la surface et les araignées d'eau. Une libellule, inquiète, vient voler autour d'eux, s'assurant d'un regard qu'ils ne dérangent pas le terrain qu'elle garde. L'air est moins étouffant au-dessus du courant, car l'énergie de l'eau glisse partout dans l'air en imitant le vent. Les grillons sont bavards et répondent aux oiseaux qui saluent la fraîcheur des ondes scintillantes.

– Ils seront nos cigales cet été, dit Sacha en riant.

Luna ne répond pas, perdue dans ses pensées.

– Ce que je n'ai pas bien compris, dit-elle enfin, c'est l'Instant du Présent. Qu'a-t-il voulu dire par-là ?

– Ce doit être important en tout cas. Car, si je me souviens, c'est la seule sortie que nous ayons vraiment, répond son frère.

– Une sortie de ce monde, celui de la personne... mais pour aller vers où ? demande Luna.

– Prenons les choses dans l'ordre, propose Sacha. D'après ce qu'il a dit, "les portes sont nombreuses". On peut donc fréquemment avoir des occasions de rencontrer la vie. Mais " la clé est unique", et si l'on ne sait pas comment l'utiliser, tout file entre nos doigts. Qu'est-ce donc que cet Instant du Présent ?

– Pour moi, c'est le moment, le point du temps précis où quelque chose se passe, dit Luna.

– Cela signifierait que, pour saisir la vie, il faudrait tout le temps avoir pleine conscience de ce point dont tu parles ? Mais c'est impossible ! s'écrie Sacha.

– Ne désespérons pas, dit Luna entêtée. Cherchons, dans nos vies par exemple, si nous nous souvenons d'instantanés particuliers. Tiens ! J'en ai déjà un : celui de tout à l'heure, quand j'ai vu le serpent. Le temps s'est arrêté et j'ai vécu cela comme une éternité.

– Tu as raison. Je me souviens aussi d'un moment comme cela. C'était dans l'accident que j'ai eu l'an dernier. Je revois la

voiture arriver face à moi, avant la percussioin. Je n'entendais plus rien : ni le bruit du moteur, ni les cris des copains. La route, sur les côtés, ne bougeait même plus. Tout était immobile. Et le plus étonnant, c'est que je me voyais, assis dans la voiture. J'étais un spectateur, au-dessus de mon corps et, en témoin discret, je regardais la scène. Et c'est cet instant-là qui me reste en mémoire quand je repense encore à cette tragédie. Il a pris toute la place de ce qui s'est passé, avant et puis après.

– Peut-être est-ce cela, saisir le plein Instant : se décrocher du temps, suggère Luna.

– Dans ce cas, je sais bien que j'en ai vécu d'autres ! s'exclame Sacha. Et que c'est sûrement ces instants que je cherche dans tout ce que je fais. Dans le sport, par exemple : tous ces entraînements, ces efforts répétés, ces heures à travailler dans la poussière des salles. Et cela pour sentir, à un moment béni, la fluidité totale. Soudain, tu n'es plus séparé du geste que tu fais. Il est inscrit en toi, de toute éternité et il donne à ton corps le rythme qu'il lui faut pour qu'il se sente libre. J'ai dans le souvenir plusieurs de ces instants où tout s'est arrêté. Et pour moi, c'est certain, les plus grands des sportifs sont ceux qui ont appris à reproduire en eux ce moment fabuleux. Que ce soit pour saisir un rythme dans le corps ou bien pour affronter sans arrêt le danger, il faut que ces gens-là sachent précisément maîtriser les instants.



– Tu as sans doute raison Sacha. Je comprends maintenant les projets les plus fous qui occupent ton temps. Ces courses en montagne, dans le froid et le vent, ces sauts en parachute, ces manèges endiablés. Je devine aujourd'hui ce que tu peux chercher. Mais je crois que l'on peut trouver cela ailleurs : dans la musique, par exemple. On ne sait pas pourquoi, mais certains musiciens nous font vibrer le cœur. Ils ont une pulsation, un son particulier qui nous prennent le corps et nous mettent à genoux. Et dans ce moment-là, il n'existe plus rien. Que l'union de notre âme avec cette magie qui coule dans leur voix.

– Je peux imaginer que bien d'autres domaines sont aussi l'occasion de vivre ces instants, continue Sacha. Il suffit, je suppose, de savoir concentrer toute son attention sur un point très précis.

– Cela me fait penser à ce que j'avais vu, un jour, à la télé, se souvient Luna. Un maître hindou disait que c'était l'intervalle de temps entre l'inspiration et puis l'expiration qui rapprochait le plus de ce moment présent.

– D'accord, mais souviens-toi de ce que l'homme nous a dit l'autre jour. Il était sous l'orage et il ressentait tout à l'intérieur de lui, seconde après seconde, dit Sacha.

– Et alors ?

– Alors, cela veut dire, que lui ne réduit pas toute son attention à un objet précis, mais qu'il l'ouvre, au contraire à tout ce qui l'entoure.

– Je ne comprends pas où tu veux en venir, dit Luna perdue.

– Je crois que, nous aussi, nous devrions tenter de plonger tout entiers dans la nature autour. On verrait si l'on peut attraper cet Instant et ce qu'il en résulte, propose Sacha.

– Si tu veux, dit Luna. Comment procédons-nous ?

– Je ne sais pas. On pourrait, par exemple, garder les yeux fermés et écouter partout ce qu'il y a ici.

Les jumeaux s'installent, adossés au rocher. Le tumulte de l'eau les emplit aussitôt. Ils se noient dans le flot et surnagent à grand peine, tentant de distinguer, derrière ce vacarme, la vie qui est autour.

Le vent s'est réveillé ; mais il s'ennuie là-haut, car aucun des nuages qu'il a pris l'habitude de pousser devant lui n'est encore apparu. Son haleine brûlante descend se rafraîchir au cours de la rivière. Elle emmène avec elle l'odeur fruitée des mûres que le soleil d'été finit de faire noircir. Dans le ciel, bleu azur, les oiseaux cabriolent, insoucians et heureux. Ils s'écartent pourtant quand l'ombre du faucon les cache du soleil, et laissent le rapace à sa ronde patiente sur les cimes des arbres. Seuls deux éperviers continuent à danser leurs virées dans le

vent. En frégates du ciel, ils pourfendent les airs avec une harmonie dont leur corps gracieux resplendit tout entier.

Un pigeon, élégant, vient terminer son vol tout près des deux jeunes gens.

– Alors, qu'est-ce que tu as ? demande Sacha à sa sœur.

– Attends un peu veux-tu ? Laisse-moi essayer dans le vent.

Et, se mettant debout, Luna fait face au vent qui l'enlace aussitôt, trop heureux de trouver une partenaire de choix à ses jeux solitaires.

– Dis-moi d'abord ce que tu ressens, dit Luna finalement.

– Hé bien, je réussis d'abord à écouter autour. Je me plonge dans l'eau, je distingue le vent, le soleil, les oiseaux, le bruissement des feuilles, le refrain des grillons. Et, petit à petit, l'horizon s'élargit. J'en entends un peu plus, et de plus en plus loin. Et c'est moi, après ça, qui semble m'étaler, comme si l'intérieur de mon corps attentif grandissait du dedans.

– Et l'Instant, où est-il dans tout ça ?

– J'ai l'impression qu'il n'est pas loin. Qu'il suffirait que mon corps s'ouvre un peu, pour que toute la forêt pénètre à l'intérieur, envahisse mon cœur et arrête le temps.

– Et... ? demande Luna impatiente.

– Et alors, patatras ! C'est le début du film. Je ne sais pas comment mon attention s'égaré, mais c'est un défilé dans ma petite tête ! Des idées, des projets, des mémoires... tout cela se

succède dans le plus beau désordre. Je me surprends aussi à rêver éveillé ! Et je n'entends plus rien, et mon corps se referme. Je redeviens petit, bien loin de la nature.

– Pour moi, c'est la même chose, dit Luna. Je ne peux réussir à me débarrasser de toutes ces pensées. J'imagine des scènes et je les crois réelles : la rancœur ou l'amour de ceux que je côtoie fabriquent des histoires où je me perds souvent. Et le temps, qui avait ralenti un moment, reprend sa course folle.

– Tu sais ce que je crois ? dit Sacha comme s'il venait soudain de comprendre quelque chose. C'est que ces pensées-là sont tout ce qui nourrit, encourage et soutient notre propre personne. J'ai vu de ces idées, hier soir chez les gens. Il y a les désirs, les charmes et les plaisirs qui nous lient à ce monde. C'est tout ce dont l'absence peut créer un grand vide. Le sexe, la nourriture, le tabac et l'alcool, d'autres drogues encore ou d'autres émotions. Et ces événements sont capables à eux seuls de tout bouleverser à l'intérieur de nous.

– Et tu oublies les peurs, continue Luna. La crainte du futur, de l'avenir ouvert, qui fait que, sans arrêt, tant de projets se pressent dans la tête des gens. Et les troubles d'hier, les effrois du passé, que l'on pensait avoir à jamais effacés. Ils surgissent soudain et prennent à la gorge, et, en quelques secondes, ils sont maîtres déjà de toute la personne. Ils la tirent, ils la poussent, ils la malmènent enfin et lui font faire souvent des

choses qu'elle regrette. Et l'on sait, après ça, que leur ombre, toujours, plane au-dessus de nous. Tout cela nous extirpe de notre intérieur et nous traîne dehors, dans des batailles vaines et des combats futiles.

– Et il suffit d'une fois, que l'un de ces fantômes passe devant mes yeux, et le temps, de nouveau, me prend dans ses filets, précise Sacha.

– C'est bien ce que dit l'homme, se souvient Luna. Ces idées, ces pensées, font que les gens autour vieillissent dans leur cœur autant que dans leur corps. Elles passent sans arrêt et elles leur font croire que le temps passe aussi.

– Comment arrêter cela ? demande Sacha consterné.

– Il faut trouver l'Instant, insiste Luna. J'ai senti, moi aussi, à un moment donné, que mon corps tout entier était pris par le vent. Que, petit à petit, ce qui me séparait de la nature autour était comme balayé. Je pouvais m'étirer sur l'eau de la rivière et je sentais aussi qu'elle pénétrait en moi. Et puis, j'ai pris conscience de ce qui se passait, et tout s'est envolé. Et comme on sort d'un rêve, je me suis retrouvée dans cette réalité.

– Mais tu as bien senti que, dès que tu t'ouvrais un peu sur la nature, dès que tu parvenais à te couler en elle, le temps n'existait plus ? demande Sacha.

– Oui, je crois. Mais c'était si fugace que j'ai peur, maintenant, d'avoir rêvé cela, s'inquiète Luna.

– Oh, tu sais, dans tout ça, on se demande vraiment quand on rêve et quand on est éveillé ! dit Sacha en riant. Bon, résumons-nous. Peut-être que l'Instant est dans ces moments-là. Il nous faudrait alors, pour pouvoir le sentir, ouvrir tout notre corps à ce qui nous entoure.

– Ce qui est étonnant, c'est que, pour tous les gens, l'instant est éphémère. Mais l'Instant du Présent semble entr'ouvrir la porte d'une éternité, puisque le temps s'efface dès lors qu'on s'en approche.

– Oui, dit Sacha pensif. Il nous reste à comprendre comment s'ouvrir au Tout. Voilà une question que nous pourrions poser, demain, à notre ami.

Et, secouant la tête, Sacha étire son corps, emplissant ses poumons de l'univers entier.

– Ah, ça fait du bien ! soupire-t-il ! Arrêtons un peu de tordre notre esprit et laissons-nous aller. Regarde, le soleil est déjà bas dans le ciel. Si nous nous dépêchons, nous le verrons se coucher dans le champ.

– Tu as raison, dit Luna en s'ébrouant à son tour. Laissons donc tout cela. Nous aurons nos réponses quand la vie le voudra !

Et le frère et la sœur rassemblent leurs affaires et marchent d'un bon pas vers la sortie du bois. Dévouée et fidèle, la rivière, toujours, chante sa sérénade. Ses musiciens s'attachent à garder

le tempo. Les ondes agitées donnent le premier temps, relayées aussitôt par les variations des remous inspirés. Rompant cette harmonie, les rochers isolés dans le lit du courant créent une diversion en détournant les flots. Léchées par les accords de tous ces virtuoses, les rives du torrent participent aussi en relançant les eaux dans leur rythme empressé. Elles gardent parfois l'onde au détour d'un talus pour entendre près d'elles le clapotis têtu des vagues fatiguées. Et cet orchestre-là enchante la forêt, tant sa musique est douce et délicieuse aussi. Elle ondule partout le long de son courant, et la magie de l'eau, dans une longue étreinte, embrasse dans son flot tout ce qui fait la vie.

Longeant les berges fraîches le plus longtemps possible, Sacha et Luna finissent cependant par quitter la rivière, laissant derrière leurs pas un bruissement humide chatouiller leurs oreilles. Coupant par les chemins que la forêt leur ouvre, ils parviennent enfin à rejoindre le champ.

Le soleil, déjà, prépare sa plongée. Sa caresse est plus douce et la chaleur de l'air doit autant à la terre qui rend au ciel serein l'ardeur de la journée, qu'à l'éclat finissant de son aura dorée. Celle-ci, cependant, repeint le champ entier et le jaune orangé qu'elle étale partout enflamme l'horizon. Et toutes les couleurs en sont comme incendiées. La terre se dissout dans une rivière d'or, la prairie tout entière disparaît dans le feu. La forêt, elle

aussi, se pare de ces reflets qui embrasent les cimes et rougeoient fortement dans la douceur du soir.

Lentement, quittant comme à regret cette partie du monde, le soleil s'enfonce au fond de l'horizon. On dirait qu'il pénètre au cœur même de la terre et que celle-ci enfin, l'ayant tant espéré durant cette journée, peut lui ouvrir ses bras et le garder pour elle. Et les ombres s'étirent, longues et dégingandées, sous le toucher subtil de l'astre incandescent. Et l'onction de ses traits bénit une dernière fois cette image magnifique : la forêt et le champ, la prairie, le village ... le soleil laisse cela s'assoupir lentement dans les lacets de brume que, de l'autre côté, le premier crépuscule a déjà commencé à tisser calmement.

Deux nuages soudain surgissent près de lui. Et pendant un moment, on ne sait ce qu'ils veulent : obscurcir son coucher ou bien l'accompagner. Déployant leur voile, ils choisissent ensemble de rester en arrière de la flamme divine. Et comme deux soldats qui escortent leur roi, ils suivent au plus près l'étincelle du jour, protégeant de leurs corps sa sortie de la scène. Le soleil, d'un rayon, adoube ces gardiens en fixant leurs contours dans un liseré rouge dont le tracé précis ravive leur présence. Tout à coup, il disparaît. Et déjà son absence se fait partout sentir. Les oiseaux, la forêt, tout le monde savait qu'il lui faudrait partir. Mais comme chaque soir, chacun gardait en lui un espoir insensé, celui que, cette fois, il ne plongerait pas.



Qu'il demeurerait là, à jamais dans le ciel, et qu'il empêcherait la nuit et ses fantômes de prendre possession de la terre des hommes.

Pourtant, il est parti. Et la vie semble partout passer en demi-teinte. Quelque chose s'éteint en chaque être vivant, comme une vibration qui disparaît soudain. Le ciel, cependant, est encore le théâtre d'un dessin magnifique. Celui que le soleil, lançant ses derniers feux, esquisse dans les voiles de ses navires fidèles. Les nuées cotonneuses allument leurs contours, soufflant au-dessus d'eux des traînées rouge vif qui enflamment les cieux. Elles se tordent, elles se tirent, déployant largement le tulle de leurs robes. Et cette mousseline, transparente et rosée, est le dernier présent du soleil qui s'en va. Etendards de la vie, ces nuages flamboyants laisseront leur clarté s'éteindre doucement, à mesure que la nuit avalera la terre dans sa pénombre grise.

Sacha et Luna se détachent lentement du spectacle du ciel.

– Que la vie est belle, et comme elle me remplit dans ces moments-là ! s'exclame Luna émue.

Et, détournant leurs pas, ils plongent à leur tour dans les ombres nocturnes, laissant au-dessus d'eux les dernières lueurs s'estomper dans le vent.



## 9. Le 7<sup>ème</sup> jour

Le matin du septième jour, le vent n'est plus le même. Le frôlement discret qu'il savait esquisser au détour des sentiers n'est plus à son menu. On se demande même si l'on n'a pas rêvé les caresses gentilles qu'il soufflait sur les cimes et les étreintes tendres qu'il savait murmurer à l'oreille des feuilles. Il était si tranquille, si sûr de son sang froid, qu'on pensait, à le voir, qu'il était à lui seul le premier des gardiens de la sérénité du ciel et de la terre.

Ce jour-là, cependant, il ne reste de lui que la chaleur intense de l'été finissant. Mais alors qu'elle savait se couler dans le jour et moduler son ton pour rester agréable, maintenant, elle est sourde et presque menaçante. Et le vent, quant à lui, n'est plus ce compagnon dont on pouvait goûter le toucher affectueux. Il a l'air irascible et de mauvaise humeur. Et il lance souvent dans les airs effrayés son courroux impatient. Les rafales qu'il crée enlèvent la poussière dans les rues du village et font baisser la tête des plus vieux marronniers. Elles s'arrêtent d'un coup, ayant l'air, soudain, de regretter déjà leur rage tapageuse. Et puis elles se reprennent et relancent aussitôt leur élan indigné. Cherchant tous les moyens pour se faire remarquer, elles s'amuse parfois à élever du sol de petites tornades qui soulèvent les feuilles et giflent effrontément les chaises du

café. Deux ou trois sont par terre et les nappes en papier que le cendrier seul fait tenir sur les tables commencent à céder à ces appels têtus. On entend, ça et là, des volets isolés claquer sur les façades. Et les quelques passants qui marchent dans la rue sont tour à tour battus, puis lâchés par le vent.

Dans le ciel, là-haut, c'est une vraie pagaille. Depuis longtemps déjà, le soleil n'est plus le maître de céans. Le décor est en gris, mais de gros nuages noirs glissent sur ce manteau. Fouettés par les rafales, ils avancent très vite. Ils se cognent souvent, se poussent et se mélangent, échangeant leurs contours, leurs couleurs et leurs formes en attisant ainsi la hargne que l'on sent tressaillir en leur sein. Et c'est une vraie course entre tous ces poulains qui s'efforcent chacun de passer devant l'autre. Le ciel est en retard : il avance partout à grandes enjambées, vers on ne sait quel but.

Au camping, près de l'eau, tout le monde s'étonne de ces grandes risées. Les habitués du site cherchent dans leur mémoire quelque chose de semblable. Les plus anciens d'entre eux ne se souviennent pas avoir jamais senti le ciel aussi sévère. Car c'est une région qui connaît rarement de tels soubresauts et qu'ils aiment surtout parce qu'elle est sans surprise. Dans le temps, dans les gens, jamais rien ne détonne, tout est bien arrangé. Aucun événement, aucune actualité n'ont jamais perturbé ce doux ronronnement. Ni le ciel, ni les

hommes n'ont enfin projeté d'y faire quelque chose qui la ferait connaître.

Les campeurs avertis ont déjà fait le tour de leur installation : raffermir les piquets, retendre les lacets et creuser des rigoles... Ils ne savent encore quel sera l'ennemi, mais ils sont déjà prêts.

Sacha et Luna se sont réveillés tard et, en ouvrant leur tente, ils découvrent, ahuris, toute cette agitation. Sentant les coups de vent faire trembler les pans de leur petite tente, ils vérifient aussi que tout reste solide. Chacun dans leurs pensées, ils vont à leurs affaires, essayant de garder le plus longtemps possible le calme du sommeil sur leur corps engourdi. Vers midi, ils déjeunent, en regardant jouer les boulistes du camp qui, comme chaque jour, arpentent la poussière derrière leurs billes de fer. Aucun des deux ne parlent et pourtant, l'un et l'autre ont les mêmes pensées. Elles les portent vers l'homme et son enseignement ; vers les gens qu'ils observent avec curiosité, cherchant dans les regards, les manies, les penchants, l'étincelle de vie qu'ils savent être présente. Et eux qui, hier encore, ne pouvaient pas rester un moment sans rien faire, se surprennent aujourd'hui à aimer ces instants passés à regarder ce qu'il y a autour.

Les rafales ont encore pris de l'intensité et les joueurs de boules doivent fermer les yeux et se boucher le nez quand l'une d'elles, soudain, se rue sur le chemin en balayant la terre. Les échos du

village sont tout près des campeurs et tous les animaux des fermes alentours semblent s'être installés derrière les caravanes. Enervés par le vent, ils s'appellent entre eux, se demandant sans doute ce qui va arriver. La rivière, quant à elle, coule ses tourbillons en amont des rafales et l'on n'entend plus rien de son murmure pressé.

Sortant de sa torpeur, Luna dit à son frère :

– Ecoute Sacha, il nous faut des réponses à toutes ces questions. Tout ce que nous avons appris ces derniers jours nous ouvre un univers qui nous était caché et nous éveille enfin du monde de papier dans lequel nous étions.

Sacha hoche la tête sans rien dire.

– Je me sens aujourd'hui comme au milieu d'un gué, poursuit Luna. Je ne peux retourner où j'étais hier encore, car je ne sais plus voir, ni même ressentir ce que je pouvais faire, les gens que je voyais, les projets que j'avais. Ce que je veux surtout, c'est avancer encore, mais je ne sais comment poursuivre le chemin.

– Tu as raison, répond Sacha. Moi aussi je pressens qu'il faut aller plus loin dans la compréhension et dans la connaissance de cette vie qui s'ouvre.

– Dans ce cas, retournons voir l'homme, propose Luna.

– Mais comment allons-nous faire pour le retrouver ? Nous ne savons même pas où se trouve sa maison ! s'exclame son frère.

– Demandons au village. Tout le monde, là-bas, le connaît sûrement.

En deux ou trois mouvements, la vaisselle est rangée, la tente est bien fermée et le frère et la sœur sont déjà sur la route. Traversant le village, ils ne trouvent personne. C'est l'heure de la sieste et le temps, incertain, a dû décourager les personnes âgées que l'on voit, très souvent, assises sur le banc auprès de la fontaine. Le boulanger lui-même n'a pas rouvert ses portes.

– Il y a bien le bar, mais je n'ai pas le courage de plonger dans la fumée, dit Luna en grimaçant.

– Allons voir dans le petit hameau qui borde la forêt, propose Sacha. Ce sera une occasion de faire connaissance avec les fermiers du coin.

Quelques minutes plus tard, ils s'engagent dans la ruelle étroite qui sépare et unit les quelques bâtiments dont Sacha a parlé. Il règne dans ces lieux une tranquillité étonnante et épaisse. On n'entend pas de bruit, rien de particulier ne trouble le décor. Pourtant, quelque chose est dans l'air, à peine formulé : une animosité, une menace peut-être, comme si les maisons elles-mêmes s'en voulaient d'être là, côte à côte. Et le vent, qui s'engouffre sans frein dans le petit hameau, siffle le long des murs l'impatience qu'il a de voir s'ouvrir les portes.

La première bâtisse est d'un style moderne. Elle est là depuis peu : la blancheur du crépi, la jeunesse des arbres et des haies

tout autour détonnent dans le gris des pierres centenaires des autres bâtiments, encadrés chacun d'eux de tilleuls vénérables. Les volets sont fermés et tout semble montrer que les propriétaires sont partis en vacances.

– Allons voir plus loin, dit Sacha.

A peine approchent-ils du portail suivant qu'une meute de chiens déchire leurs oreilles de ses cris insistants. En se penchant un peu, ils découvrent un chenil et une douzaine de chiens qui sautent sur les grilles. La maison, pas très haute, s'adosse à une étable et s'ouvre, par derrière, sur une grande cour. Les poules y sont les reines. Elles picorent au sol des graines invisibles, cherchant d'un œil sévère la suite du repas. Leur bec s'abat soudain vers les graviers du sol, se redresse d'un coup, fait un tour d'horizon, et plonge de nouveau. Surveillant attentif, le coq, préoccupé, traverse lentement les rangs de son harem. Lui ne picore pas. Le regard lointain, il semble fomenter quelque projet secret. Il se jette soudain sur la poule qui passe pour la réprimander de son comportement. Ce qu'il aime avant tout, c'est que toutes ces dames cessent de jacasser et mangent calmement en attendant, soumises, sa prochaine visite. Au fond de la basse-cour, de gentils prisonniers font pointer leurs museaux derrière leurs barreaux. Quelques fois, on peut voir des moustaches à travers le grillage, et dans l'obscurité des cachots alignés, on devine



soudain deux petits yeux malins s'inquiéter de leur sort. Les lapins sont nombreux dans ces clapiers de bois, qui sont aussi pour eux l'antichambre du four où la fermière, sans doute, fera griller leur peau. Un peu plus loin, on aperçoit un peu les rangs bien alignés d'un petit potager. Les tomates sont rouges et les haricots verts sont riches et généreux. La maison, au-devant, est aussi bien soignée. Quelques nains de jardin cherchent leur Blanche Neige au milieu d'un gazon régulier et touffu. Sur la porte d'entrée, un énorme écriteau accueille le visiteur : "Défense de fumer".

– Hé bien, voilà quelqu'un de rigoureux, dans la tenue de son jardin, comme dans celle de sa maison, s'étonne Luna.

– Je sonne, dit Sacha.

Quelques instants seulement après le tintement, la porte s'ouvre en grand.

– Voilà nos jeunes amis ! s'exclame un petit homme noueux au cheveu grisonnant.

Sacha et Luna se regardent étonnés.

– Vous nous connaissez ? ne peut s'empêcher de demander Sacha.

– Bien sûr, dit le fermier en s'approchant, je vous ai vus souvent aller vers la forêt au cours de la semaine.

– Nous sommes en vacances et nous sommes installés au camping, plus bas, à la sortie du village, précise Luna en regardant la porte s'ouvrir de nouveau.

Une femme apparaît, portant au creux des bras un bébé souriant. Une petite fille, la tête ébouriffée, se cache dans ses jambes.

– T'entends ça Fanny, nos deux jeunes promeneurs sont en vacances par chez nous ! dit l'homme en se retournant vers sa femme.

Celle-ci ne répond pas. D'un geste imperceptible, elle hoche la tête et esquisse peut-être un sourire poli.

– Entrez donc, dit l'homme en ouvrant le portail.

– Oh non, dit Sacha. C'est très gentil à vous, mais nous venons seulement pour une information.

– Nous avons rencontré au cours de nos ballades dans la forêt, là-bas, un homme un peu bizarre. Nous lui avons parlé et, aujourd'hui encore, nous espérons le voir, mais nous ne savons pas où trouver sa maison.

– Je vois bien en effet l'homme dont vous parlez. C'est l'homme de la forêt, hein Fanny ? demande-t-il à sa femme qui les a rejoints au portail.

– Sûrement, oui, dit-elle doucement en regardant ses pieds.

Voulant la mettre à l'aise, Luna cherche son regard. Mais elle reste en retrait et se tourne souvent du côté de son homme,

comme si son accord était indispensable pour regarder ailleurs. Et cette soumission qui commence à voûter ses épaules fragiles la rend un peu plus frêle, silhouette timide aux côtés de son homme qui campe fermement dans sa virilité.

Celui-ci est jovial. Il parle d'une voix forte et avec un débit que l'on a peine à suivre. Les muscles dessinés, le visage hâlé par le soleil des champs, il est sûr de son fait. Sûr de son métier qui nourrit sa famille et l'attache à la terre. Sûr de son foyer dont il est le gardien, le guide et le leader. Sûr de sa compagne, dont il sait qu'il pourra, quand bon lui semblera, disposer à son goût. Il scande tous ses mots, persuadé que chacun est une vérité, en trouvant dans le ton assuré de sa voix de quoi lever la tête et planter son regard dans celui de Sacha.

– Hé bien, je le connais un peu, oui ; il habite la forêt qui voisine le champ que vous voyez là-bas. Mais allez voir mon frère, ce terrain est à lui et il croise souvent l'homme dont vous parlez. Il vous expliquera comment aller chez lui.

– Où pouvons-nous trouver votre frère ? demande Sacha patiemment.

– Dans la maison d'à côté, un peu plus loin. Il est encore à table, juste devant chez lui.

– Mais nous allons sans doute le déranger, s'inquiète Luna. Peut-être pourriez-vous nous accompagner pour nous présenter?

– Ça, sûrement pas, jolie demoiselle. C'est juste la chose que je ne peux pas faire.

– Ah bon ? s'étonne Luna, n'osant trop demander pourquoi.

– Je ne lui ai pas adressé la parole depuis dix ans, articule l'homme en redressant le menton.

– Votre frère, qui habite juste à côté de vous ? Vous ne lui parlez plus depuis dix ans ! Mais c'est impossible ! s'exclame Luna.

– C'est possible, puisque je le dis. Pas un mot, rien. Et, pas plus tard que la semaine dernière, je l'ai cogné, là, dans la rue. Il insultait mes chiens.

– Mais enfin, c'est votre frère ! répète Luna incrédule. On ne peut, toute sa vie, ignorer sa famille.

– Tous m'ont tourné le dos depuis la mort du père. Lui savait qui j'étais et il me préférait. Mais quand il est parti, Pierre a gardé la mère qu'il a su attendrir et lui faire changer les parts de l'héritage. Et il m'a accusé de n'avoir jamais su vraiment m'occuper d'elle. C'est quelque chose, ça, non ?

Sacha et Luna restent sans voix.

– Et quand, il y a deux ans, on a fait le divorce et que ma chère Fanny est arrivée ici, ils m'ont encore traité de tous les noms d'oiseaux.

Luna regarde Fanny, qui baisse encore les yeux. On dirait qu'elle se plaît dans cette dépendance, obtenant en échange de

sa liberté, la protection brutale de cet homme qu'elle sert. A moins que son chemin soit de savoir trouver dans cette humilité la porte de l'amour et celle de la vie.

– Et pendant ces années, avez-vous vu votre mère ? demande Sacha.

– La vieille, elle non plus, ne me regarde plus. Elle ne connaît même pas mes deux deniers enfants, dit-il en caressant la tête bouclée du bébé hilare.

Et cet homme rugueux, à la haine tenace et chevillée au corps, éclaire son visage pour embrasser son fils.

– Mais allez donc les voir. Ils ne vous mangeront pas et seront très contents de vous rendre service.

Remerciant cet homme, Sacha et Luna continuent sur la route et tombent, un peu plus loin, sur une grande pelouse ombragée d'un seul arbre. Dans l'ombre généreuse de son épais feuillage, une table est dressée. Cinq personnes sont là, bien calées dans leur chaise, la fourchette à la main. L'odeur du barbecue flotte encore dans les airs. Elle disparaît dans celle, beaucoup plus entêtante, du vin que l'un des hommes verse dans tous les verres. On ne voit plus la table, tant les mets sont nombreux. La viande, encore fumante, côtoie dans un grand plat des frites ruisselantes. La salade est plus loin, dans un saladier rond, noyée sous des gésiers et des croûtons luisants. Et de l'autre

côté, la panière de pain, le beurre et le pâté complètent ce banquet.

Reposant sa bouteille, le plus vieux des deux hommes attrape une cigarette qu'il allume prestement et se lève pour aller au-devant des jumeaux.

– Bonjour les enfants ! lance-t-il cordialement. Que nous vaut votre visite ?

– Celui-là est le frère, pense pour lui Sacha en rendant le salut.

– Nous cherchons la maison de l'homme de la forêt, dit Luna. Et votre frère nous dit que vous la connaissez.

– Vous avez parlé à mon frère ? demande l'homme en se renfrognant.

– Nous venons de le voir, il est très sympathique, dit Sacha, essayant maladroitement de tâter un terrain qu'il sait miné.

– Mon frère n'est pas sympathique, c'est un con ! Cela fait dix ans qu'il nous a abandonnés, me laissant seul en charge de cette pauvre vieille, dit l'homme en montrant sa mère du menton.

Assise en bout de table, la mère croque à pleines dents dans sa tranche de viande et réussit encore à mettre entre ses joues pourtant toutes gonflées une poignée de frites.

– Mais venez vous asseoir pour manger quelque chose, enchaîne l'homme prévenant.

– C'est très aimable à vous monsieur, mais nous avons déjà mangé, dit Luna. Si vous pouviez seulement nous indiquer la route, ce serait suffisant.

Le jeune homme, à la table, qui peut être le gendre ou le fils de l'homme, la regarde fixement. Et Luna reconnaît, dans ses yeux impavides, la lueur du désir qui s'allume soudain. Et comme à chaque fois, ce contact est pénible et la fait suffoquer et frémir de dégoût. Les deux dernières femmes ont cessé de manger. La plus jeune est mignonne et elle sourit vers eux, mais ses yeux malicieux se perdent dans le noir d'un maquillage trop lourd. L'autre est sans doute sa mère. Le visage impassible, elle attend calmement que le repas reprenne. Elle s'anime soudain en agitant la main vers un vélo qui passe.

– Bonjour Marie ! lance-t-elle à la jeune femme qui passe devant eux sans leur faire aucun signe.

– Pauvre petite, dit l'homme entre ses dents. Si jeune et si seule déjà.

Sacha et Luna se tournent vers la route, et leur regard rencontre les grands yeux silencieux qui se posent sur eux. Et cet échange simple dépose dans leurs cœurs une petite joie, un moment de bien être qui arrête le temps.

– Pour votre affaire, c'est très simple, reprend l'homme. Vous voyez la forêt qui débute là-bas tout au bout de mon champ ?

La maison est dedans. Il vous suffira juste de suivre le chemin pendant quelques secondes et vous serez dessus.

– Vous êtes sûr ? s'étonne Sacha. Nous sommes passés par-là de très nombreuses fois et nous n'avons jamais rien vu de ce côté.

– Hé bien, cette fois-ci, vous regarderez mieux et vous ne verrez qu'elle ! dit l'homme en souriant. Bonne promenade !

Il retourne à sa place et sa première bouchée sonne un nouveau départ pour toutes les mâchoires.

Les jumeaux s'en retournent et refont à l'envers la traversée du bourg. L'autre frère est rentré. Les chiens, à leur passage, se remettent aux abois. Reprenant la jetée qu'ils connaissent déjà, ils traversent le champ et longent le chemin qui borde la forêt. Un peu en contrebas, après un grand virage, ils regardent autour.

– Je ne vois rien, dit Sacha sceptique.

– Mais si, regarde, s'écrie Luna qui s'est avancée un peu plus. Je la vois, juste là !

En remontant un peu à l'intérieur du bois, Sacha peut voir aussi le toit de la maison. Il avance lentement en observant les lieux. La maison est petite et ne compte que trois pièces ; elle est en bon état. On peut voir sur le toit une plaque bizarre orientée vers le ciel.



– Que peut-il bien faire avec ce machin ? demande Luna intriguée.

– Rien de très original, répond Sacha. C'est un panneau solaire. Il ne doit pas avoir l'électricité.

– Bien raisonné mon jeune ami ! dit une voix qui les fait sursauter.

Se retournant ensemble, les jumeaux trouvent l'homme qui les regarde en souriant.

– Vous voilà revenus ? demande-t-il gentiment.

– Evidemment, dit Sacha. Nous ne pouvions que revenir. Vous en avez trop dit pour que nous retrouvions nos marques dans nos vies, et pas assez encore pour nous en donner d'autres.

– Toute la journée d'hier, nous avons essayé de rechercher l'Instant, cet Instant du Présent dont vous avez parlé, continue Luna.

– Nous avons pu saisir certaines choses parfois, mais elles sont si fugaces que nous nous demandons si nous ne rêvons pas. Il faut nous en dire plus, poursuit Sacha.

– Venez à l'intérieur. Le temps est à l'orage et ce vent insistant n'est pas très habituel dans cette région-ci.

En se calmant un peu, les jumeaux prennent soudain conscience de la houle qui fait tanguer les arbres. On l'entend de très loin préparer ses remous. C'est d'abord un bruit sourd, comme un bourdonnement qui se lève derrière le toit de la

forêt. Il court dessus les cimes, en se raclant la gorge et en enflant la voix. Et il devient plus fort, plus profond et plus large, enserrant dans son cours tout ce qui peut nourrir son ronflement sauvage. Et il lance partout ses chevaux redoutables dont le galop résonne dans le plafond du bois, martelant tous les arbres de ses sabots de vent. Ils passent sur les têtes et plongent dans les cœurs réveiller le torrent qu'ils savent y dormir. Ils appuient sur les arbres en pesant sur leurs branches et font sonner leurs bois dans des luttes fictives. Puis ils s'en vont au loin terminer leurs foulées dans d'autres chevauchées. En regardant cela, on devine le vent déjà très agressif. Mais au niveau du sol, les trois amis n'en sont qu'à peine concernés, enlacés seulement par la caresse chaude d'une brise essoufflée.

Entrant dans la maison, Sacha et Luna découvrent avec curiosité un intérieur modeste, dont la simplicité met tout de suite à l'aise. Une grande cheminée ouvre un âtre profond dans un coin de la pièce.

– Je vais faire un feu, dit l'homme. Je sens que, d'ici peu, le temps aura changé. Mais asseyez-vous donc et parlez-moi un peu de vos expériences.

– C'est simple, dit Sacha. Nous avons l'impression d'avoir pu entrevoir l'Instant dans la nature. En nous plongeant dedans, en écoutant derrière tous les bruits qui l'habitent, nous avons ressenti que le temps s'arrêtait.

– Mais cette perception n'était pas plutôt là, qu'elle n'était plus déjà qu'un lointain souvenir, et que nous sombrions dans un flot de pensées toutes plus saugrenues les unes que les autres, complète Luna.

– Ce qu'il nous faut savoir, c'est comment mettre fin à tout ce défilé et comment nous laisser pénétrer par la vie, pour parvenir enfin à en saisir la clé, cet Instant du Présent, termine Sacha.

– Tout ce que vous me dites n'est déjà pas si mal, dit l'homme. Si, dans un premier temps, vous pouvez percevoir un grand moment de calme, une bulle tranquille derrière la nature, vous êtes sur la bonne voie. Et toutes les idées qui vous emportent ensuite et construisent pour vous les rêves les plus fous sont celles du mental.

– Qu'est-ce que le mental ? demande Luna.

Un grand coup de klaxon répond à sa question.

– Qui donc fait ce tapage ? Je n'attendais personne, dit l'homme en ouvrant la porte.

Une petite voiture se hisse lentement sur la piste abîmée. De hoquet en cahot, elle fait les derniers mètres qui la séparent encore du pas de la maison. Le moteur s'arrête et un grand jeune homme blond surgit par la portière.

– C'est mon fils et sa petite famille, dit l'homme en souriant.

La seconde portière s'ouvre aussi maintenant et une jeune femme jaillit de l'ouverture.

– De l'air, des arbres ! Que c'est bon la nature ! s'écrie-t-elle en étirant son joli corps dans le vent. Allez, viens mon poussin, nous sommes arrivés. Viens dire bonjour à la forêt, dit-elle en replongeant dans la voiture.

Elle en ressort avec une petite fille d'à peine un an ou deux.

– Et tu vois ce grand arbre, là, qui nous sourit ? Hé bien c'est ton grand-père ! ajoute-t-elle en s'approchant.

L'homme ouvre grand ses bras et la mère et la fille disparaissent dedans. C'est une étreinte longue, dont chacun est conscient, et même la petite écoute ce moment.

– Bonjour Jade, dit l'homme en embrassant la jeune femme virevoltante. Bonjour Lila, ajoute-t-il en caressant la joue rose et fraîche de la petite fille.

Le jeune homme, à son tour, s'approche de son père, qu'il domine d'une tête, et le serre tendrement tout contre sa poitrine.

– Bonjour Papa, dit-il enfin. Nous voilà de retour en France.

– Bonjour Paul, je suis très heureux de tous vous retrouver, répond l'homme en les noyant dans son beau regard vert. Je vous présente Sacha et Luna, le frère et la sœur, poursuit-il en se retournant.

– Enchanté, dit Paul en serrant la main des jumeaux.

- Salut ! lance Jade en faisant résonner sur la joue de chacun un baiser retentissant.
- Nous allons vous laisser, dit Luna poliment.
- Non, non, vous pouvez rester. Nous n'avons pas fini notre conversation. Laissez-moi quelques temps pour aider ces enfants à décharger leurs malles, et je serai à vous ! répond l'homme. Vous pouvez même nous accompagner si vous le voulez.

La voiture est pleine à craquer. Les affaires sont partout : dans des sacs, dans des poches, dans des grandes valises coincées au fond du coffre, ou bien jetées en vrac dans les espaces libres. A eux quatre, tout cela est vite transporté dans la pièce du fond de la petite maison. Deux lits superposés, un tapis sur le sol et un meuble de bois sont tout le mobilier de la chambre exigüe. La petite Lila les aide de son mieux en suivant l'un ou l'autre de son pas hésitant.

- Tiens, Sacha, puisque tu es là, peux-tu m'aider à défaire ces valises ? demande Jade, pendant que les autres repartent vers la voiture.

Sacha ouvre au hasard l'une des deux valises et commence à sortir les affaires qu'il y trouve. Ce sont les vêtements de toute la famille. Il les prend un par un, et Jade les pose ensuite dans la commode en bois. Elle distribue les piles dans le plus grand hasard, cherchant plus à caser le maximum de choses qu'à les

ranger vraiment. Son allure est sereine et très décontractée. Aucune brusquerie, ni même d'impatience dans son comportement, malgré les heures de route qu'elle a dû sûrement avoir fait pour venir.

Un peu désespéré de se retrouver là, au milieu des habits et des sous-vêtements, Sacha ne trouvant rien à dire, la regarde du coin de l'œil. Tous ces gestes sont souples et son corps élancé recrée une harmonie à chacun de ses pas. Ses jambes longues et fines ont l'air d'avoir connu l'entraînement du sport. Le dessin de ses cuisses, que laisse apercevoir le jeu des plis légers de sa petite jupe en est le souvenir. Un joli débardeur dénude ses épaules et laisse deviner la cambrure de ses reins. Elle a la peau bronzée et le teint de quelqu'un qui cherche le soleil. On peut imaginer que l'astre la caresse avec ravissement. A croiser son regard, on la croirait très jeune. On dirait que ses yeux ne s'arrêtent jamais de poser des questions. Ils sont marrons ou verts, selon que la lumière décide de venir se baigner dans leurs eaux, ou bien laisse l'éclat de leurs propres reflets éclairer son visage. Elle n'est pas maquillée et l'on peut deviner qu'elle n'est pas attachée aux poudres et aux peintures. L'esquisse délicate du nez et de la bouche se trouve contrastée par le pli décidé d'une fossette fine en dessous du menton. Et à la voir ainsi, faire le tour de la chambre d'un pas leste et agile, en dérangeant parfois d'un geste naturel ses cheveux coupés courts, on ne sait

s'il faut croire qu'elle est douce et fragile, ou bien forte et rebelle ; si la féminité de sa grâce féline est un don qu'elle fait en toute simplicité ou bien plutôt un piège dont il faut se méfier.

– Il y en a une deuxième, là, dit-elle à Sacha.

Celui-ci en effet, les yeux fixés sur elle, reste les bras ballants devant la première malle complètement vidée.

– Ah oui, excusez-moi, dit-il en rougissant.

Et il plonge à nouveau dans les piles d'habits. Sentant que, peu à peu, le trouble l'envahit et que les frôlements silencieux de Jade le mettent mal à l'aise, il demande soudain.

– Alors comme, ça, vous rentrez de vacances ?

– Tu peux me tutoyer, tu sais. J'ai horreur des chichis des conventions sociales. Pas toi ?

– Heu, si si, bien sûr, fait Sacha un peu décontenancé.

Le silence retombe et Sacha, cette fois, commence à transpirer et ne sait plus comment masquer le désarroi qui le serre à la gorge.

– Nous ne rentrons pas de vacances, nous venons des Antilles où nous avons vécu pendant près d'une année, dit Jade au bout d'un moment. Paul a eu une mission qui l'a conduit là-bas. Avec Lila, nous avons décidé de partir avec lui, pour tenter l'aventure d'habiter dans une île.

– Ça alors ! s'exclame Sacha, aussi heureux de pouvoir cacher son trouble dans la conversation que surpris par ce que Jade lui dit. Et qu'est-ce que vous avez fait pendant tout ce temps ?

– Je suis peintre, répond-elle et la mer m'a toujours inspirée. Cette fois, cependant, c'était particulier. Jamais je n'ai connu la nature si vivante. Elle est très forte, là-bas, et elle nous inonde des pieds jusqu'à la tête. Ses énergies, surtout, sont comme décuplées et elles brassent les êtres en leur donnant sans cesse leurs forces et leurs parfums.

– Ce n'était pas trop pesant de vivre dans une île ? demande Sacha.

– Pas du tout. Ce qui est fabuleux, c'est que l'eau est partout. Elle encercle la terre dans ses bras lumineux et se glisse, discrète, dans l'air que l'on respire, dans les fruits que l'on mange, dans les mots que l'on dit. Son énergie sensuelle engloutit toute chose et nous plonge toujours au cœur de l'océan.

Disant cela, elle se tourne d'un bloc et fait face à Sacha, jetant son beau regard tout au fond de son âme, comme si elle voulait mesurer quelque chose.

– Je n'ai pris le pinceau que depuis peu de temps, et peindre n'est pour moi qu'un moyen détourné de poursuivre plus loin ma recherche intérieure, poursuit-elle.



Comprenant qu'avec elle le badinage n'a pas lieu d'être, Sacha, se souvenant des paroles de l'homme, demande lentement.

– Tu veux dire que tu cherches à connaître l'être que tu es vraiment ?

– Oui. Mais ce n'est pas facile. Avant cela, j'avais compris, déjà, ce que je n'étais pas. Dans ce que je faisais, je ne savais jamais me retrouver vraiment.

– Je n'en suis même pas là, dit Sacha. Comment as-tu fait ?

– J'ai travaillé quatre ans dans la mairie d'une ville, à quelques pas d'ici. Après avoir passé de trop longues années à écrire des rapports, des mémoires et des thèses pour l'université, je voulais être utile. J'ai toujours eu en moi quelque chose de fort qui fait que j'aime la vie. Proposer des idées, vouloir qu'autour de moi les choses bougent toujours, ça me fait avancer. Je pensais qu'une ville, c'était l'endroit rêvé pour être près des gens et mener des projets qui les aident à mieux vivre.

– Et alors ? demande Sacha.

– J'ai vite déchanté. Tu vois, dans ce genre de manège, les gens ont deux solutions : se construire un abri et rester bien tranquille à l'écart de l'action, ou chercher le pouvoir et le garder ensuite par n'importe quel moyen. Tous ont ainsi appris certaines stratégies qu'ils ressortent toujours pour défendre surtout leurs propres intérêts. Et le bonheur des gens, cela fait bien longtemps qu'ils l'ont tous oublié.

– Tu n'as pas dû te trouver très à l'aise là dedans, remarque Sacha.

– Evidemment. Moi, je voulais créer. Faire de cette ville un endroit agréable, où les gens seraient fiers d'habiter et de vivre. Parce qu'ils y trouveraient quelques fois des moments qui leur fassent oublier leur propre solitude. Des moments qui auraient laissé des souvenirs, dont on aurait parlé pendant longtemps encore. Pour cela, il fallait casser les petits fiefs, oser faire du nouveau et vouloir à tout prix faire changer la vie, plutôt que s'immerger dans les indicateurs d'une gestion stérile.

– Qu'est-ce que tu as fait alors ?

– J'étouffais là dedans. J'avais beau m'accrocher au regard des gens, plaisanter avec eux, garder mon naturel, les aimer chaque fois que je les rencontrais, je m'épuisais toujours à penser que tout ça, tout ce que je faisais en papiers et en mots, ne servirait à rien. Dans une réunion ou bien au téléphone, je donnais toujours tout : mes idées, mon avis, mon réconfort parfois. Mais rien ne transpirait de ce petit bureau où ils m'avaient placée. Et dehors, dans la rue, il y avait les gens qui attendaient toujours, et je n'y pouvais rien.

– Tu es partie c'est ça ? demande Sacha.

– J'ai tout laissé d'un coup. Un soir comme tant d'autres où ma tête explosait et où mon cœur saignait de ne pouvoir jamais s'exprimer pleinement.

- Et tu t'es mise à la peinture comme ça ?
- Un peu, oui. Entre temps, j'avais rencontré Paul. Je discutais beaucoup avec son père, en qui j'ai reconnu quelqu'un de ma famille. Il m'a fait découvrir la nature et les arbres. Il m'a surtout parlé de la vie qui est là, en nous et en tous lieux. Et j'ai compris alors que ce qui me poussait, c'était cette vie-là. Qu'elle seule était réelle, car elle était la trame de tout le reste autour.
- Nous avons beaucoup discuté de cela avec lui, dit Sacha.
- Plus rien, à ce moment, n'a eu de l'importance que chercher cette vie à l'intérieur de moi. Nous avons eu Lila, car nous voulions ensemble pouvoir donner la chance à une petite âme de découvrir la terre qui nous semble si belle. Je dessinais souvent, pour chasser loin de moi les idées dont jamais je ne pouvais parler. Et le père de Paul m'a proposé un jour d'essayer la peinture. Depuis, mon pinceau court et glisse, d'esquisses en tableaux, sans s'arrêter jamais.

Jade ne dit plus rien. Les valises sont vides et, dans le jour filtré par la fenêtre étroite, elle fait face à Sacha. Etonné que, déjà, elle ait tout dit sur elle, et sentant de nouveau dans le fond du silence l'attraction de son corps, il reste devant elle, sans faire un mouvement.

- Et si je dois encore m'engager quelque part, ce sera seulement pour dessiner la vie ; retrouver les couleurs que je

commence à peine à percevoir en elle et jeter sur la toile, sans avoir à penser, tout ce qu'elle veut m'apprendre et que je veux aimer.

La porte de la pièce s'entrouvre doucement et Paul passe la tête.

– Tu as tout retrouvé ? demande-t-il.

– Oui, oui, l'essentiel est là, répond Jade.

– Je pars dans la forêt pour chercher quelques bûches. Le ciel est en colère aujourd'hui : la pluie est déjà là et mon père redoute une grosse tempête avant la fin du jour.

\*\*\*\*

Sacha et Jade sortent de la maison et, en levant la tête, constatent que le ciel est de plus en plus noir. On ne voit même plus la trace des nuages perdus dans les remous de son obscurité. Il est à peine quatre heures de l'après-midi, et pourtant, la pénombre enveloppe déjà les formes et les objets. Le vent et ses rafales parviennent désormais à percer la futaie et giflent violemment les buissons des sous-bois. Il pénètre partout, renverse les fougères et soulève le sol en lançant dans les airs les aiguilles de pin, les mousses et les lichens. Quelques gouttes de pluie, grosses et encore chaudes, commencent à tomber. Elles sont les éclaireurs du déluge à venir et prennent tout leur temps pour repérer les lieux, éclatant, ça et là, en ordre dispersé. Leur impact docile, sur les feuilles et le sol,

commence la mesure du morceau que la pluie va sans doute jouer.

Portant Lila à son cou, l'homme, suivi de Luna, revient de la voiture.

– Mettons-nous à l'abri, dit-il. Nous avons mérité de tous nous reposer et de boire quelque chose.

Et pendant que Lila commence, dans ses bras, à partir dans ses rêves, Jade sert à chacun un verre de limonade.

– Elle est dans cette cuisine à l'aise comme chez elle, et comme partout ailleurs, pense Sacha, qui ne peut, désormais, affranchir son regard du dessin sibyllin de son corps délicat. Il sursaute quand l'homme recommence à parler.

– Le mental est tout ce qui occupe l'esprit des gens. Les idées, les projets, les scènes du passé ; toutes les émotions à partir desquelles ils fabriquent et inventent les plus longues histoires. Si l'on pouvait un jour entendre ces pensées, le vacarme en serait des plus assourdissant. Elles se collent une à une par-dessus la conscience, et construisent un masque hermétique et rigide, qui éloigne les êtres de tous leurs ressentis et les empêche ainsi de percevoir la vie.

– Mais comment arrêter cela ? demande Luna.

– Vous devez, tout d'abord, en avoir conscience. Vous reculer un peu à l'intérieur de vous et regarder passer toutes ces rêveries. Que ce soient des projets ou bien des analyses, que les

idées soient noires ou qu'elles soient positives, elles cimentent la porte de vos ressentis. Vous devez percevoir que, du matin au soir, elles sont dans votre tête et ont le monopole de toute votre attention. Elles occultent ainsi toutes vos perceptions, car, vous leur donnez tout et il ne reste en vous plus rien de disponible pour ressentir un peu que la vie est partout derrière ces images.

– Notre mère est ainsi, dit Sacha, que la conversation fait respirer un peu. Toujours elle ressasse ce qu'elle va faire demain, comment elle va manger ou ce que l'on devient.

– Cette agitation du mental est pesante, et très lourde à porter, intervient Jade. Et, en fin de journée, tous les gens, fatigués, plongent dans le sommeil avec reconnaissance, se libérant enfin de l'emprise étouffante de toutes ces idées.

– N'y-a-t-il que le sommeil pour pouvoir être libre ? demande Luna.

– Pas tout à fait encore, répond l'homme. Car, à travers les rêves, le mental, toujours, occupe tes pensées. Mais le sommeil, c'est vrai, est un état propice à la libération. Tout le monde, toujours, en a un grand besoin. Car l'être, quand il s'endort, replonge dans le Soi en s'intériorisant automatiquement, et laisse de côté sa conscience extérieure tout entière soumise aux contes du mental.

– Qu'est-ce que le Soi ? s'étonne Sacha. C'est un drôle de mot.

– Le Soi est ce que l'on trouve en tout, et dans toutes choses, dit l'homme lentement. C'est ce qui fait que tout ce qui est sur la terre est matérialisé, animé et vivant. Sans lui, plus rien n'existe : ni la matière, ni le subtil, puisqu'il est tout à lui tout seul.

– Et nous sommes le Soi, nous ne sommes que cela, dit Jade l'œil brillant. Avec lui nous bougeons, nous parlons, nous vivons, nous savons dire "Je". Mais le monde nous pousse à nous en éloigner, à regarder ailleurs et à croire, au contraire, que nous sommes "quelqu'un".

– Et cette certitude est une servitude, dont l'ego, intraitable, persuade la personne, poursuit l'homme. Il lui donne toujours la conviction intime qu'elle est particulière, avec des qualités qui la distingue de tous : un prénom, une famille, un passé, un métier, des traits de caractère, un visage différent. Nous avons vu ensemble, l'autre jour, au village, comment les gens collaient à ces identités et comment ils étaient asservis à ces rôles qu'ils s'obstinent à jouer.

– Même notre prénom est un masque ? demande Sacha inquiet.

– Bien sûr, répond l'homme. Tu n'es pas le Sacha que tu prétends connaître, puisque ce que tu sais de toi et de ton cœur n'est que l'identité personnelle et sociale qu'a construit peu à peu l'ego de ta personne.

– Ce que tu es vraiment, il faut le découvrir et tu le trouveras en marchant vers le Soi, à l'intérieur de toi, précise Jade. Et dans cette démarche il te faudra dompter les désirs et les peurs de ton corps si fragile, tout en le préservant et sans le rejeter : il est ton seul moyen de vivre dans ce monde et d'assumer au mieux les devoirs et les tâches que tu devras mener.

– Et le sommeil peut nous aider à nous approcher du Soi ? demande Luna.

– Oui, dit l'homme. Dans le sommeil profond, vous êtes dans le Soi et vous pouvez toucher ce qui est, pour nous tous, notre état naturel.

– Mais comment pouvons-nous le savoir puisque nous sommes endormis ! s'exclame Sacha.

– C'est votre mental qui dort, ainsi que votre corps. Pour en être conscients et vous sentir vraiment immergés dans le Soi, vous devez rechercher une lucidité différente de celle que vous utilisez quand vous êtes éveillés.

– Vous êtes en train de dire que l'on peut être éveillé pendant notre sommeil ? lance Sacha sans trop y croire.

– Exactement. Il vous faut accéder à la conscience de l'être, en deçà du mental et des remous du corps. Vous pouvez essayer, au réveil, quand vous sentez toujours votre corps endormi et qu'aucune pensée ne vient encore troubler la paix de votre esprit. Lorsque plus rien ne vient passer devant vos yeux, vous



savez qui vous êtes, que vous êtes en vie. Vous êtes, tout simplement.

– Et à quoi cela nous avance ? demande Luna un peu perdue.

– Cela vous permet de vous libérer du mental, répond l'homme. Car, malgré vos efforts, vous ne pourrez jamais l'affronter en direct, en terrain découvert. Décider d'arrêter les pensées qui vous hantent est quasi impossible. Car cette décision est encore une pensée. Pour vaincre le mental, il faut le contourner : apprendre à lâcher prise, laisser la volonté et essayer, toujours, d'être au plus près du Soi.

– Qu'est-ce que cela veut dire ?

– Etre au plus près du Soi, c'est retourner à la source des pensées à l'intérieur de vous. En effet, les pensées elles aussi sont vivantes : elles émergent du Soi, qui est leur origine. Si vous n'y croyez pas et si vous faites en sorte de ne leur accorder jamais aucun crédit, elles ne sont pas néfastes. Elles ne font que passer, ne vous concernent pas et n'ont jamais sur vous aucune conséquence. En recherchant le Soi, vous pourrez, chaque jour, garder votre esprit libre et vous tourner alors vers ce qui est la vie. Dans cette perspective, il faut vous exercer à n'avoir à l'esprit que le Soi, et lui seul.

Disant cela, l'homme se lève de sa chaise.

– Je vous laisse un moment. J'entends le vent qui pousse les arbres un peu plus fort. Je vais voir si Paul a besoin d'aide.

Et, soulevant Lila, il dépose l'enfant sur un petit sofa près de la cheminée. L'enfant se roule en boule, se tourne vers le mur et reprend gentiment le cours de son sommeil.

Jade laisse l'homme sortir et poursuit la conversation en s'adressant à Sacha :

– Chercher ce que tu es vraiment est une longue quête. Pour garder la vie seule qui pulse au fond de toi, il faut tout nettoyer : les quelques assurances que tu as su tirer des remous du destin ; ce que tu sais de toi : l'image que tu as, de ce que tu sais faire, les idées sur le monde et sur la société qui étaient jusque là les valeurs et les choix qui éclairaient tes pas. Et c'est un long travail que de vouloir toujours dissiper cette brume que l'ego a tendue au plus profond de nous. Car c'est elle, déjà, qui voile le regard de l'enfant qui arrive et transforme à jamais ce qu'il peut voir du monde. Avant même que sa mère ne lui donne son nom, il ne sait pas dire "Je" et n'imagine pas qu'il puisse avoir un jour sa propre identité, séparé de la source qui jaillit de son cœur et inonde partout son petit corps fragile. Mais sa mère l'appelle à regarder dehors, en ne parlant jamais qu'à sa seule personne. Et ce petit bonhomme va comprendre qu'il doit, pour vivre dans ce monde, s'identifier à elle et à ce corps bizarre qu'il sent autour de lui.

Et lui qui, jusqu'alors, était uniquement un éclat de la vie immergé dans le Tout, il va tourner les yeux vers tout ce qui

l'entoure et donner à sa mère ce qu'elle attend de lui, en acceptant enfin de croire que sa personne le contient tout entier. Et il perd à jamais la faculté de voir, sans plus d'intermédiaire, avec les yeux du Soi. En oubliant le lien qui l'unit à sa source, il se soumet ainsi à l'écran que l'ego plaque sur sa conscience. Et ce filtre invisible façonne et colorie la trame de la vie, pour lui donner à voir ce qu'il perçoit du monde, des gens et des objets. Et pourtant, ce chemin, est celui que doit suivre chaque être qui arrive, pour apprendre, à son tour, à vivre sur la terre, installé dans son corps, mais conscient de la vie dont il est l'héritier et le représentant.

– Mais alors, tout ce que nous voyons est d'emblée déformé par cet écran subtil, dit Luna. Et nous ne percevons que le reflet d'un monde dont l'essence première est pour nous inconnue ?

– C'est cela, dit Jade.

– Mais comment pouvons-nous traverser cet écran s'il est à ce point collé à la conscience ? demande Sacha. Jamais nous ne pourrons prendre assez de recul pour avoir une idée de l'emprise qu'il a sur notre perception.

– La conscience, il est vrai, est prise dans un piège, répond Jade. Puisque tout ce qu'elle voit, y compris elle-même, est toujours travesti par l'écran de l'ego. Il faut la contourner. C'est ce que je travaille, en marchant vers le Soi à l'intérieur de moi. Pour aller au-delà du moment où l'écran impose sa vision et

retrouver enfin le regard épuré que le Soi porte en lui. Et je suppose alors que je pourrais sans doute utiliser mes yeux et regarder dehors, sans être influencée par l'écran de l'ego, libérée cette fois de l'idée saugrenue qui m'a fait dire un jour : "Je suis cette personne". Je ne suis que le Soi et c'est ainsi seulement que je veux regarder le monde qui m'entoure, dépouillé des images et des couleurs trompeuses que l'ego, ingénieux, y projette sans cesse. Pour l'instant cependant, je suis toujours bernée, mais j'essaie, chaque jour, d'y voir un peu plus clair en gardant dans mon cœur l'intention d'avancer.

Le silence se fait. Depuis longtemps déjà, la petite Lila a refermé les yeux sur leur conversation. Une douce chaleur commence à diffuser de l'âtre ravivé. Les claquements du bois témoignent de la joie qu'il a de s'immoler dans les flammes joyeuses. Après quelques instants où elles font des mines de timidité, léchant du bout des lèvres les brindilles séchées qui s'offrent de leur mieux, celles-ci, maintenant, s'élancent du foyer en grandes envolées. On dirait qu'elles s'appuient les unes sur les autres pour aller tout là-haut, vers l'air qui les appelle dans le conduit obscur de la grande cheminée. Que peut-il leur conter pour qu'elles soient si pressées de laisser derrière elles l'offrande généreuse des bûches qui se donnent aux caresses mortelles de leur souffle brûlant ? Il chante sûrement le parfum des étoiles, la douceur du soleil et les élans discrets que le vent,

attentif, pourrait leur faire connaître. Alors, oubliant tout de suite l'ultime sacrifice que les rondins de bois font pour elles en silence, elles s'échappent, ingrates, pour aller se jeter dans les bras langoureux de leur doux prétendant. Et elles sont déjà loin quand leurs amants meurtris expulsent de leur cœur une plainte triste et résignée aussi. Ils savent qu'au-dehors, il n'est d'autre avenir que les remous blessants des rafales cruelles et que l'effluve fine et les fumées légères de celles qu'ils voulaient protéger de leur mieux ne résisteront pas aux tourbillons furieux qui secouent la forêt.

– Ce qui est fabuleux, dit Jade en regardant la danse agitée des flammes éprises de liberté, c'est qu'il n'y a rien de nouveau à découvrir. Tout est là, à l'intérieur de moi. Et la conscience ultime dans laquelle je cherche à me plonger toujours n'est rien d'autre que celle qui me fait ressentir que j'existe aujourd'hui. C'est le même regard, c'est la même attention qui se posent sur le monde. Ce qui change, seulement, quand on devient vivant, c'est qu'ils sont de nouveau en relation directe avec la source vive à l'intérieur de nous. Cette source de vie, c'est le Soi, qui transcende les formes et les événements que l'ego imagine pour construire le monde dans lequel nos personnes se complaisent à vivre.

– Je crois que je comprends, dit Luna. Mais où se trouve l'Instant dans tout cela ?

– C'est dans l'Instant seulement que l'on est affranchi des images de l'ego, répond Jade. Regardez Lila, poursuit-elle en désignant sa fille. Elle est encore en âge de ne pas se soumettre aux rêves du mental. Elle ne pense jamais à ce qu'elle a fait hier et ne sait pas prévoir ce qu'elle fera demain. Elle est surtout sensible à ce que, dans l'Instant, son être lui demande. Et j'essaie chaque jour de conserver cela en m'adressant toujours à l'être qu'elle incarne. Je sais bien, cependant, que tout ce qui va suivre l'éloignera souvent de cette relation. Toute l'éducation, le regard que les autres poseront sur elle, et le poids, implacable, des injonctions nombreuses de notre société : elle doit vivre cela pour prendre la mesure des masques que ce monde lui propose de mettre. Elle devra, peu à peu, savoir s'en détacher et comprendre à son tour ce qu'elle est, au fond d'elle, pour vivre pleinement le bonheur de la vie que le Soi, chaque jour, cherche à lui faire connaître.

Disant cela, elle se lève d'un bond, s'arme du tisonnier et se bat un moment pour rassembler le feu. Des gerbes d'étincelles jaillissent du foyer, comme si les rondins, éplorés de la perte de leurs dames blanches, lançaient dans le brasier leurs larmes et leur sang. Puis, passant derrière Sacha, elle fouille le placard pour chercher le goûter de sa fille endormie. Sentant derrière son dos chacun des mouvements que fait la jeune femme,

Sacha se surprend tout à coup à redresser la tête pour frôler plus souvent son bras ou bien ses reins.

– Tu es fou, se dit-il, elle ne te voit même pas.

– Hé, Sacha, entend-il au même moment. Tiens-moi ce petit pot pendant que j'attrape les gâteaux.

Sacha se précipite, plongeant vers cette main qu'elle tend, en aveugle, en arrière de son dos.

– Et cet Instant, poursuit Luna toute à sa réflexion, comment y accède-t-on ?

– Le seul moyen de l'approcher, répond Jade en sortant la tête du placard, est de donner, toujours, tout ce que vous avez et tout ce que vous êtes à la vie qui attend. Se donner tout entier pour que fondent enfin les limites fictives qui vous font croire toujours que vous êtes séparés de ce qui vous entoure.

– Qu'est-ce que cela veut dire : "se donner tout entier" ? demande Luna.

– C'est le don intégral, absolu et complet de tout ce qui, en toi, fait que tu es vivante, répond Jade. Le don de ta personne, de l'être que tu es : à chaque instant qui passe, il te faut tout lâcher. Et tu vivras alors dans l'Instant du Présent, dont les rives sont vierges de la ronde insensée des pensées et des mots.

– Ce n'est pas facile de se lâcher ainsi dans la vie que l'on mène, remarque Luna.

– Tu as raison, répond Jade, en posant sur la table le paquet de gâteaux. Et ce n'est pas aux gens que tu peux te donner ainsi entièrement. Avec eux, au contraire, tu dois être attentive, vigilante et centrée. Car les individus ne sont jamais fiables. Quels que soient leur amour et leur bonne volonté, ils sont dans leur personne et subissent toujours l'esclavage affectif de tous leurs sentiments et de leurs émotions. Mais si tu réussis à être transparente, à faire que leurs pensées te traversent en douceur, tu pourras, sans danger, te donner à la vie que tu peux voir en eux.

Il existe un endroit où tu peux, en confiance, te donner corps et âme : il est dans la nature, généreuse et consciente, dans laquelle les hommes n'ont vu jusqu'à présent qu'un matériau de plus pour construire leurs toits, faire tourner leurs moteurs et nourrir leurs enfants.

– De quoi la nature est-elle consciente ? demande Sacha.

– Elle est intelligente et sait ce qu'est la vie, puisqu'elle la porte en elle. Et elle sait aussi que les hommes sont là, avec elle, sur la terre. Qu'ils la pillent et la brûlent sans comprendre jamais ce qu'elle est réellement, répond Jade en reprenant sa place. Et pourtant, elle se donne, toujours et en tous lieux, à tous ceux qui l'approchent. Et quand vous vous plongez dans ses bras accueillants, vous ressentez en vous la force bienveillante de sa douce présence. Et vous pouvez alors vous



donner sans compter, sans crainte d'aucune sorte. Si vous êtes conscients de ce que vous touchez, le jour ou bien la nuit, elle vous protégera et sera une alliée attentive et fidèle.

– Et que fait-on lorsque l'on est dans l'Instant ? continue Luna.

– C'est un moment béni où vous avez conscience d'être enfin libérés de toutes vos pensées, répond Jade. Et dans le grand silence et l'immobilité où vous vous retrouvez, vous êtes à la porte de la rencontre ultime, sans impatience aucune, comme l'arbre se dresse, debout, dans la forêt.

– Qu'y-a-t-il derrière la porte ? demande Sacha.

– Rien d'autre que toi-même, répond Jade. Ce que tu es vraiment. L'étincelle divine qui éclaire tes yeux et anime ton âme.

– Tout cela, c'est le Soi ? intervient Luna.

– Bien sûr, répond Jade. D'autres encore l'appellent Dieu.

– Mais alors, je suis Dieu ! s'exclame Sacha. Nous sommes tous, ici, des enfants de la vie, des éclats du divin égarés sur la terre.

– Hé oui, dit Jade. Mais ce n'est pas sur la terre que nous sommes perdus, c'est dans la perception que nous avons du monde. Et grâce au Soi seulement, qui fait le lien en nous avec tout ce qui vit, nous savons qui nous sommes. Et c'est aussi pour ça que nous sommes semblables, solidaires entre nous quelles que soient les histoires que nous avons à vivre.

– Incroyable ! s'écrie Luna. Et comment cette porte s'ouvre-t-elle ?

– Il faut beaucoup de temps et de travail aussi, répond Jade. Surtout, il faut tambouriner du plus fort que l'on peut, en s'agrippant toujours à l'idée que l'on a de ce qu'il y a derrière. Quels que soient les obstacles, il faut y revenir et frapper de nouveau à la faire trembler, en conservant toujours les yeux sur ce qu'elle cache : Dieu, le Soi ou toi-même, peu importe les mots. J'imagine qu'ils sont devenus inutiles quand elle cède à la fin et que tout disparaît dans l'union qui se fait entre le Soi et nous.

A ces mots, Lila ouvre les yeux et étire en bâillant son petit corps gracile. Elle demeure un moment perdue entre deux mondes, les yeux encore absents, puis s'assied tout à fait en avisant soudain le goûter sur la table.

– Bonjour, petite fleur des champs ! dit Jade en souriant à sa fille. Tu as fait une belle sieste, tu sais.

A peine libérée des limbes du sommeil, Lila, visiblement, ne souhaite pas parler. Elle montre du doigt les gâteaux devant elle.

– Tu as faim mon poussin ? Prends tout ce qu'il te faut, dit Jade en s'agenouillant près de sa fille avec les gâteaux et le petit pot.

La porte, brusquement, s'ouvre en grand dans la pièce, et Paul, échevelé, entre pour les rejoindre.

– Quel temps ! La tempête se lève et je crains pour les arbres, dit-il en secouant ses cheveux pleins de feuilles.

– Il ne pleut pas encore ? demande Sacha.

– Non, quelques gouttes se perdent, çà et là dans le bois, mais le gros de l'averse n'est pas encore sur nous.

– As-tu croisé ton père ? demande Jade. Il voulait te rejoindre et t'apporter son aide.

– Oui, il arrive derrière moi. Il voulait ramasser un peu de petit bois.

– Viens te reposer, dit Jade, tu en as assez fait. Nous rentrerons le bois ensemble un peu plus tard.

– Mais je ne voudrais pas troubler la discussion, répond Paul. Je devine déjà ce que tu leur exposes.

– Nous en redemandons ! s'écrie Sacha. C'est une connaissance vraiment extraordinaire.

– Ah oui ? dit Paul avec un peu d'ironie dans la voix. Et cela te convient dans les moindres détails ?

– Heu, qu'est-ce que tu veux dire ? bredouille Sacha pris au dépourvu.

– Tu ne t'inquiètes pas de savoir si vraiment, ces idées séduisantes sont toutes compatibles avec la société ? demande Paul en s'asseyant. Car enfin, nous sommes des millions à vivre

sur la terre et nous devons savoir adapter nos attentes aux besoins de tous ceux qui y vivent avec nous. Ne trouves-tu pas un peu facile de les oublier tous et de te concentrer uniquement sur toi ?

– C'est peut-être un peu égoïste en effet, murmure Sacha complètement désarçonné.

– Te revoilà encore à vouloir vérifier que tout est bien compris ! fait Jade en regardant Paul d'un œil amusé. Quel puritain tu fais !

– Ce sont, de toutes façons, des questions qu'ils auront, un jour à se poser, répond Paul en haussant les épaules.

– Je ne suis pas d'accord, dit Luna sans hésitation. Je ne vois pas comment je pourrais apporter un soutien efficace à tous ceux qui m'entourent, ou même concevoir de vivre à côté d'eux, sans avoir une idée de qui je suis vraiment. Tout ce que je ferais serait sans consistance, car rien de très solide ne pourrait le porter. Si, au contraire, je prends le temps qu'il faut pour me connaître mieux, je serai, pour les autres, une aide formidable, car ma seule présence réveillera en eux ce qu'ils sont, eux aussi. En marchant vers le Soi, je saurai reconnaître en tous ceux qui me croisent la vie que j'ai en moi ; et je pourrai ainsi d'autant plus les aider que je ressentirai que nous sommes unis.

– Admettons, dit Paul visiblement impressionné par l'enthousiasme de Luna. Mais ne trouves-tu pas qu'en essayant ainsi de ne plus ressentir chacun des sentiments qui, aujourd'hui encore, te font vibrer le cœur, tu deviens insensible ? Certaines émotions sont quand même agréables et ce sont elles, souvent, qui donnent un intérêt à toute l'existence. Luna reste sans voix, empêtrée à son tour dans les doutes qu'elles sent monter soudain en elle. C'est Jade qui répond.

– Toutes les émotions, douloureuses ou joyeuses, ne sont que des réponses aux besoins et aux manques que vit notre personne pendant son existence. Elle essaie d'éviter celles qui lui déplaisent et s'efforce de vivre celles qui sont, pour elle, le reflet du bonheur. Mais quel que soit l'objet de tous ces sentiments, le bonheur, jamais, ne dure très longtemps. Et la course reprend pour retrouver encore de bonnes circonstances pour se sentir heureux.

Après un moment de répit, elle poursuit :

– Lorsque la porte s'ouvre et que, en un éclair, tu comprends qui tu es, que tu ressens couler la vie partout en toi, tu n'as plus de besoin. Tu vois les émotions passer devant tes yeux, mais l'être que tu es n'en est pas bouleversé car il sait qu'elles ne sont que des pièges dangereux pour sa tranquillité. En découvrant la vie, tu deviens plus sensible, et tu sais deviner ce que les

autres, autour, ressentent dans leurs cœurs, car tu en es plus proche, et plus distante aussi.

– Admettons encore, dit Paul, qui continue son petit jeu. Ce qu'il semble pourtant difficile à comprendre, c'est la remise en cause de l'humanité et de ses découvertes à laquelle conduit tout cet enseignement. Depuis des millénaires, l'homme avance toujours, de progrès en progrès, pour que la vie sur terre soit encore plus facile, plus confortable aussi. Il essaie que chacun puisse avoir les moyens de tirer son parti du temps qu'il passe ici. Il apporte son aide aux pays miséreux et les chercheurs, toujours, assurent que demain, ils trouveront encore de quoi améliorer la vie du genre humain.

– Le but de l'existence n'est pas de consacrer le temps que nous avons à vivre sur la terre à promettre toujours que nos enfants, demain, pourront bénéficier de progrès formidables, répond Jade en s'animant soudain. Il est de vivre heureux, à chaque instant qui passe, à travers un bonheur qui, jamais, ne s'arrête. L'homme cherche à combattre l'ignorance partout, mais c'est surtout en lui qu'elle existe d'abord. Si tous les hommes, un jour, réussissaient à voir la vie qui est en eux, ils seraient contents dans toutes leurs attentes. Ils n'auraient plus besoin de créer des idoles, d'améliorer toujours le confort de leurs vies ou de chercher dans l'autre le reflet de leurs peurs. Ils seraient pacifiés, apaisés dans leurs cœurs et ce sont d'autres

quêtes, d'autres progrès aussi qui s'ouvriraient à eux. Et les guerres, les tueries, n'auraient plus raison d'être, car chacun pourrait voir, dans celui qu'il rencontre, ce qu'il est en lui-même.

La porte s'ouvre encore pour laisser entrer l'homme. Profitant de l'aubaine, un grand souffle de vent vient courir dans la pièce, cherchant visiblement à déranger les choses. Mais, dans cet espace clos, il n'a plus son élan, et malgré la vitesse et l'impétuosité de sa première passe, il s'épuise très vite et s'éteint sur le sol. Il n'y a que les flammes qui s'animent un peu, excitées de savoir que celui qu'elles cherchaient dans leur fugue audacieuse vient à passer près d'elles. Lila tourne la tête et Jade, que ses explications avaient fait se lever et s'emporter un peu, s'arrête de parler et s'assoit lentement, comme si ses esprits, lui revenaient soudain.

– Continue Jade, dit l'homme en s'asseyant un peu en retrait, près de la cheminée. Ne t'occupe pas de moi.

Après un moment, Jade reprend calmement :

– Et surtout, ils auront avec eux une joie intérieure qui brillera souvent dans le fond de leurs yeux. Chaque jour, quelque chose de nouveau les fera avancer dans ce qu'ils ont compris de la vie et du Soi. Et ce qu'ils connaîtront dévoilera enfin les réponses ultimes à la question première qui, toujours les obsède : "Qui sommes-nous réellement, et que faisons-nous sur la terre ?".

Voilà, assurément, ce qu'il leur faut chercher plutôt que d'essayer de conquérir des mondes perdus dans l'univers. Car c'est en connaissant la source originelle de ce qui vit en eux que les hommes pourront résoudre en un instant le moindre des problèmes qu'ils se posent aujourd'hui.

Jade se tait tout à fait. Elle qui, tout à l'heure, se lançait corps et âme dans ses explications, murmure doucement les derniers de ses mots. Quelque chose, au fond d'elle, a su désamorcer la vigueur et la fougue qu'elle avait engagées dans la conversation. On la voit maintenant, tranquille et plus sereine, et regrettant déjà ses grandes envolées. Et c'est la pièce entière qui semble désormais gagner en profondeur. On dirait que le temps coule plus lentement et qu'une vibration, silencieuse et paisible, égrène les instants, qui s'affichent chacun les uns après les autres, dans leur similitude et leur indépendance. Le silence est vivant et chacun, dans son coin, le goûte simplement, comprenant qu'il unit autant que les paroles et qu'il est, lui aussi, porteur d'enseignement.

En regardant le feu, l'homme dit lentement :

– Cette quête intérieure n'est pas une croisade, qu'il vous faudra mener, envers et contre tous, en cherchant à convaincre tous ceux que vous voyez. C'est une méditation, recueillie et confiante, qui vous fera plonger, toujours un peu plus loin à l'intérieur de vous. Et les compréhensions qui guideront vos pas



seront des mouvements discrets et silencieux que vous accueillerez dans la paix de votre âme. Il n'y a rien à dire, ni rien à démontrer : il vous faut seulement vivre et mettre à l'épreuve ce qui vous est donné. Car la clé de l'Instant s'obtient uniquement quand vous êtes arrivés, à l'intérieur de vous, à l'immobilité, absolue et totale. En ce point seulement, vous êtes dans l'Instant, en communion parfaite avec la vie en vous.

Personne n'a bougé. Chacun reçoit pour lui les paroles de l'homme. Il n'y a que Lila, un gâteau à la main, qui s'approche du feu et vient chercher les bras de son curieux grand-père.

– Jamais vous ne pourrez approcher de ce point, si vous êtes toujours esclaves de vos peurs ou bien de vos désirs. Chacun est un boulet qui blesse vos chevilles et vous garde attachés, prisonniers de ce monde, refusant chaque fois d'essayer de chercher un horizon nouveau. C'est ainsi que nous tiennent toutes les sociétés qui, pour se reproduire, érigent des totems et des sens interdits, inventent des plaisirs qu'elles distribuent partout pour calmer les esprits. Si vous vous libérez de ces épouvantails, tout peut vous arriver.

Les flammes du foyer crépitent d'impatience, sentant que les rondins que, pendant tout ce temps, elles avaient méprisés, viennent à disparaître, empêchant leur élan vers le rêve futile qu'elles se font du dehors. L'homme saisit une bûche et la pose dans le feu. Surpris par ce volume qui l'étouffe d'abord, celui-ci

se replie, avant de l'emporter dans la danse fervente des flammes qu'il attise.

– Bien, dit-il. Pour revenir à des choses plus terre à terre, je crois que Sacha et Luna devront rester ici cette nuit.

– Pourquoi cela ? demande Luna. C'est très gentil à vous, mais nous n'avons pas prévu de rester.

– Il ne s'agit pas de courtoisie, Luna. Je pense qu'il serait malvenu de rentrer, à pied ou en voiture, jusqu'à votre camping. Le vent est si violent qu'il peut tout arracher : les poteaux, les panneaux, ou le toit des maisons qui, en dehors du bois, ne sont pas protégées.

– Mais nous n'avons rien avec nous pour dormir, dit encore Luna qui commence à céder.

– Ne vous inquiétez pas, nous nous arrangerons, dit l'homme. En attendant, nous devons finir de rentrer le bois. On ne sait si le temps, par la suite, nous laissera le faire.

– Je viens t'aider, propose Jade.

– Moi aussi, s'écrie Sacha en bondissant sur ses pieds.

– Très bien, dit Paul. Je reste avec Luna pour préparer le repas.

\*\*\*\*

Pendant que les trois autres sortent dans la tempête, Paul et Luna ouvrent tous les placards pour décider ensemble ce qu'ils vont préparer.

– Hé bien, dit Paul, mon père n'a pas changé. Les légumes et les pâtes sont tout ce qu'il avale.

– C'est très bien, dit Luna. Avec un temps comme ça, tout le monde aimera pouvoir se réchauffer en buvant une soupe. Avec un plat de pâtes pour les plus affamés, nous aurons tous de quoi calmer notre appétit.

– C'est d'accord, dit Paul en sortant les légumes.

Dépliant un journal, Luna s'installe à table et commence à peler les premières carottes. Paul s'arme à son tour d'un couteau aiguisé et s'assoit auprès d'elle. Pendant quelques minutes, on n'entend que le bruit des lames qui s'activent, et l'écho régulier d'une pendule perdue quelque part dans la pièce. La petite Lila, elle-même est silencieuse, fascinée par le feu qui esquisse pour elle ses plus belles figures.

– Dis-moi, Paul, fait Luna tout à coup, comme si elle se lançait à parler d'une chose qu'elle craignait d'aborder. Ton père est quelqu'un d'assez spécial. Nous ne le connaissons que depuis peu, mais il est devenu, en quelques jours à peine, l'intérêt principal de nos vacances ici.

– Cela ne m'étonne pas, dit Paul sans lever les yeux de son travail.

– Peux-tu me raconter ce que tu sais de lui ? demande Luna timidement.

– C'est un chercheur de lumière, répond Paul en attrapant une courgette.

– Un chercheur de lumière ? répète Luna. Qu'est-ce que cela veut dire ?

– C'est la remarque que je lui ai faite, alors que je n'avais pas trois ans et que je parlais à peine, dit Paul en posant son couteau.

– Ça alors ! s'exclame Luna.

– Hé oui. La vie fait toujours un signe à qui sait la chercher. Je ne sais pas grand chose du passé de mon père : il ne m'en a jamais beaucoup parlé. J'ai compris cependant que, dès son plus jeune âge, il n'a pas accepté les règles et les morales qu'on lui a présentées. Tout cela sonnait faux et n'avait, à ses yeux, qu'un intérêt restreint. Il n'y a que l'école, quand il était petit, qu'il prenait au sérieux, tant on lui avait dit que tout son avenir dépendait du savoir. Mais il était perdu dans ces classes sévères, où les enfants autour ne lui ressemblaient pas et où les professeurs n'aimaient pas ses questions toujours intransigeantes et un peu farfelues.

– Il était fils unique ? demande Luna.

– Non, il a aussi une sœur, plus âgée d'une année. Elle n'avait pas en elle tous ces questionnements et a suivi la voie qu'on lui

a proposée, trouvant dans les études, les livres et le travail, des raisons d'avancer.

– Ils étaient tous les deux très différents alors ?

– Oui. Mais ils se retrouvaient, dans toutes les angoisses et les nombreuses peurs qui tourmentaient leurs corps et que leurs deux parents entretenaient sans cesse. Je me souviens encore d'une histoire que mon père m'a souvent racontée. Il revoyait son père refermer chaque soir, à plusieurs tours de clé, toutes les ouvertures de leur petite maison. Il l'entendait parfois se relever encore pour aller vérifier qu'une porte, quelque part, était bien verrouillée. Et lui, petit bonhomme effrayé par la nuit, il ne se sentait bien et respirait enfin que lorsqu'il s'enfonçait sous sa couette douillette, ses deux volets fermés et la veilleuse, toujours, allumée près de lui.

– Et que s'est-il passé ensuite ?

– A 13 ans, il se sentait si nul, si timide toujours au milieu de tous ceux qui, tout autour de lui, semblaient tant à leur aise, qu'il a fait le pari de changer tout cela. A partir de ce jour, il s'est joué de tout, utilisant toujours le moindre événement pour comprendre quelque chose.

– Mais comprendre quoi ? demande Luna.

– Avancer pour lui-même, tester ses réactions, ses troubles, ses émotions. Et la vie, peu à peu, est devenue pour lui un jeu grandeur nature. Toutes les situations étaient des occasions de

faire des expériences. Et quand il estimait que les événements ne lui suffisaient pas, il les créait lui-même.

– Quel culot, et quelle lucidité, déjà, à cet âge ! s'exclame Luna. Comment faisait-il cela ?

– Une chose, par exemple, l'avait longtemps marqué. Comme il était allé un peu au catéchisme, on lui avait parlé de la colère de Dieu qui s'abattait toujours sur ceux qui ont péché. Pour savoir si, vraiment, Dieu était attentif aux gestes si futiles qu'on lui avait décrits, il s'est mis à voler et à mentir aux gens. Ce n'était rien de grave ; juste assez cependant pour qu'il fasse la preuve que, malgré ses "péchés", le ciel ne lui était pas tombé sur la tête.

Luna se tait, songeuse. Les légumes sont encore tout entiers sur la table et attendent, patients, que les deux jeunes gens viennent les lacérer et les jeter dans l'eau. Lila ne bouge pas ; assise sur sa chaise, elle se bat pour l'instant avec les dernières miettes du paquet de gâteaux.

– Toute son éducation, les lois et la morale de notre société l'avaient pris dans le piège qui soumet et retient tous les gens de ce monde : celui de la culpabilité. Conscient que cette épée, dont la lame, vigilante, s'abattait sans arrêt, n'était que le gardien d'une prison dorée, il entreprit aussi de s'en émanciper. Il a passé longtemps à travailler cela, créant les situations dont

il avait besoin, pour aller extirper la dernière des ombres au fond de ses pensées.

– C'était facile, continue Paul, car, pour lui, rien n'avait d'importance. Ni les gens qu'il voyait, ni ce qu'on lui disait, ne résonnait assez pour l'arrêter vraiment et le rendre sérieux. Alors il s'amusait, il inventait des scènes, pensant qu'autour de lui, tout le monde faisait ça. Il s'amusait des gens, s'en servant de son mieux pour construire ses histoires et se mettre à l'épreuve.

– Comment était-il avec eux ? demande Luna en reprenant son couteau.

– Il n'aimait pas les hommes, qu'il trouvait agressifs, grossiers et encombrants. Il avait peur toujours de leur brutalité. Il voyait et sentait qu'il était différent de tous ces êtres lourds qui l'ennuyaient souvent. Il était, au contraire, attiré par les femmes, dont il se sentait proche. Il a cherché longtemps à se rapprocher d'elles. Pour les aimer, bien sûr, mais pour toucher surtout ce qu'il ressentait d'elles, cette sensibilité qu'il retrouvait enfin ailleurs que dans son cœur.

Luna ne dit plus rien, laissant Paul continuer à dérouler pour lui les images éparses qu'il avait rassemblées à propos de son père.

– Jamais il ne perdait son objectif de vue : apprendre sur lui-même, voilà ce qu'il voulait. Et quand il parvenait, dans les

bras d'une femme, à penser à autre chose ou à imaginer qu'il serait mieux ailleurs, il s'en allait toujours.

– Mais à moi aussi, cela m'arrive très souvent avec les hommes ! s'écrie Luna. C'est même une question qui me gêne toujours, car je ne comprends pas pourquoi, dans ces moments de mon intimité, je peux si facilement prendre tant de recul.

– Tu lui en parleras, dit Paul amusé du sursaut de Luna. Lui, en tous cas, partait sans s'attarder, un peu plus loin encore, vers quelque chose d'autre qui le contenterait.

– Il a toujours été comme ça ?

– Non, même si, toute sa vie, je l'ai vu s'appliquer à inventer ainsi des situations nombreuses dans lesquelles il avait toujours à travailler. Mais deux événements sont venus apporter un sens à tout cela. Quand il avait 20 ans, il attendait un jour le bus à un arrêt. Réfléchissant encore aux gens qui l'entouraient, il a compris soudain qu'il ne les aimait pas. Il les trouvait stupides, ridicules et sans vie. Désespéré de voir qu'il n'avait pas d'issue, il s'est dit en lui-même : "Mon dieu, si tu existes, fais quelque chose pour moi. Je ne peux pas passer ma vie de cette façon, à haïr tous ces gens". Et dès le lendemain, quelque chose s'est passé qui lui a fait comprendre qu'il devait les aimer. Il a senti alors une force subtile inonder tout son corps, lui donner sa confiance et le pousser devant, vers la vie et les gens.

– Et la deuxième chose ? demande Luna.



– Après s'être extirpé des années de lycée, mon père a poursuivi à l'université. Il a fait connaissance avec deux professeurs qui ont su le toucher. C'était la première fois qu'il rencontrait ainsi des gens qui faisaient preuve de quelque profondeur. Personne autour de lui n'avait jamais trouvé un tel écho en lui. Devinant que, peut-être, ce qu'il cherchait partout passait par ce chemin, il s'est mis à l'écoute de cette profondeur. Chez les autres, en lui-même, et dans tous les endroits où ses pas le menaient. Et il a débuté une quête intérieure, qui, depuis est restée le vrai but de sa vie.

Lila, soudain, s'agite, indiquant de son doigt un coin de la cheminée.

– Qu'y-a-t-il, petit coquelicot ? demande Paul en s'approchant. L'enfant ne répond pas, fixant intensément un trou dans le lambris. C'est alors qu'un museau menu et allongé surgit de l'ouverture. Il hésite un instant et renifle au dehors à petits coups furtifs. Rassuré du silence qui emplit la cuisine, il s'avance un peu plus et dévoile les yeux d'une petite souris. Habitée, semble-t-il, à sortir de chez elle au milieu de la pièce, elle fait quelques pas sur les carreaux chauffés par le feu du foyer. Avisant, face à elle, le dessous de la porte, elle glisse encore un peu dans cette direction. Mais on la sent inquiète de se trouver soudain si loin de son terrier, égarée dans les pieds de chaises de géants. Les yeux émerveillés, la petite Lila étend

la main vers elle. Aussitôt, la souris se retourne d'un bond, s'élançe sur le sol et plonge dans son trou à l'abri des regards.

– Tu as trouvé une copine, petite fée ! dit Paul en embrassant sa fille.

Laissant Lila faire le gué devant le domicile de sa nouvelle amie, Il revient à la table et reprend son couteau.

– C'est un grand solitaire, j'imagine, reprend Luna pensivement.

– Oui. Mais il ne faut pas croire qu'il voulait à tout prix quitter la société. Il ne la jugeait pas. Il voyait seulement qu'elle générât en lui des peurs et des désirs qui l'empêchaient de vivre ce qu'il était vraiment. Et devant les souffrances et les désillusions d'un monde qui, longtemps, lui a tordu les tripes, il a pris le parti d'aller se retirer dans le fond de son cœur où, quels que soient le vent et la tempête autour, il trouve le bonheur et la sérénité.

– Et que fait-il aujourd'hui ? demande Luna en reprenant la conversation.

– Il ne vous l'a pas dit ? s'étonne Paul. Il soigne les souffrances des gens qu'il a enfin réussi à aimer. Il a compris comment saisir en tous les êtres cette sensibilité qu'il voyait dans les femmes, et qu'il sait désormais être la qualité qui l'a tant fait souffrir. Il s'efforce aujourd'hui de la développer, car elle est devenue le moyen par lequel il peut aider les gens.

– Ah bon, il a une manière particulière de soigner ? demande Luna intriguée.

– C'est un thérapeute du Vivant, répond Paul.

– Un thérapeute du Vivant, mais qu'est-ce que cela veut d... ?

Luna n'a pas le temps de terminer sa phrase, car la porte, tout à coup, s'ouvre sur la tempête. Le grondement des feuilles entre dans la cuisine, écartant les cloisons et gonflant l'atmosphère, au point que l'on dirait que l'univers entier s'est posé dans la pièce. Jade entre la première, les cheveux en bataille, inondés par la pluie que l'on entend claquer sur les tuiles du toit. Et, dans la lumière blanche qui s'échappe au-dehors par la porte entr'ouverte, on peut voir le rideau de l'averse qui tombe, comme si, tout en haut, le ciel avait crevé la plus ancienne peine qu'il gardait en secret. Jade entre en reculant, finissant de parler à Sacha qui la suit.

– Tu sais Sacha, je suis vraiment heureuse de te connaître. Je te ressens vraiment très bien. Ces rencontres sont rares, il faut en profiter.

Luna regarde Paul qui allume le feu sous la soupe enfin prête. Il n'a rien entendu. Mais Jade, quant à elle, ne cherche pas vraiment à se cacher de lui. Et quand elle se retourne pour passer dans la pièce, Luna peut constater qu'elle a le regard clair et que son attitude est des plus naturelles. Elle enlève ses bottes et retire son pull que la pluie a trempé et qui colle à sa

peau, soulignant sobrement les dunes de son corps. Sacha la suit de près, masquant son émotion en secouant la tête pour faire sauter les gouttes qui s'y accrochent encore. Lui aussi a les traces, partout sur ses habits, de l'explosion soudaine de l'émotion du ciel. L'homme se glisse à son tour derrière les jeunes gens et referme la porte, renvoyant la tempête loin derrière la cloison.

– Ce n'est pas possible qu'il n'ait rien entendu, se dit Luna en regardant l'homme essorer son chapeau et accrocher ensuite ce qui reste de lui au mur de la cuisine. Elle croise son regard pour voir ce qu'il en est, mais elle n'y retrouve que l'immobilité et la sérénité qui le caractérisent.

– Hé bien, nous avons le bois qu'il nous faut pour le week-end, si jamais la tempête décide de rester avec nous quelques temps, dit l'homme en s'approchant des fourneaux pour regarder les casseroles.

– En tous cas, le vent est maintenant complètement déchaîné, dit Jade enthousiaste. Ecoutez le raffut qu'il fait !

Tout le monde tend l'oreille. Comme s'il comprenait que l'on parle de lui, le vent se rue soudain sur la petite maison, appuyant sa colère sur les cloisons de bois, dans une poussée longue, rageuse et entêtée. Mais la maison résiste, sans effort apparent, annulant l'impulsion des rafales puissantes de sa présence calme, assurée et tranquille. Constatant que l'attaque

de front est absurde, le vent s'éloigne un peu, cherchant ce qui pourrait effrayer les esprits de ces humains fragiles qui, malgré ses efforts, ne le redoutent pas. C'est alors qu'une plainte profonde et déchirante s'élève dans la nuit, au fond de la forêt. C'est un gémissement, et puis un long sanglot, celui d'une souffrance qui sait déjà l'issue des blessures qu'elle porte. Et dans un craquement que l'on entend à peine derrière les rafales, quelque chose s'abat, lourdement, sur le sol. Et la terre, partout, frémit d'imaginer qu'elle est en train de perdre un fils, qu'on lui arrache, en ouvrant ses entrailles pour lui faucher la vie.

– Qu'est-ce que c'était ? demande Luna inquiète.

– C'est un arbre qui tombe, répond l'homme en fronçant les sourcils. Avec toute la pluie dont les orages d'été ont imbibé le sol, les racines des arbres ne sont pas assurées et n'ont plus, dans la terre, de prises assez solides pour résister au vent.

– Et si l'un d'entre eux tombait sur la maison ? s'inquiète encore Luna.

– Il n'y a aucun risque, dit l'homme calmement. Je vous ai déjà dit que, si vous habitez la forêt en conscience, en ayant à l'esprit qu'elle est intelligente, elle vous protégera et ne fera jamais de choses contre vous.

Luna ne répond pas, essayant de trouver dans le charivari qu'elle entend au dehors la présence sereine par laquelle les

arbres avaient su l'assurer de leur tranquillité et de leur bienveillance avant que les rafales ne s'acharnent sur eux.

– Allons-nous pouvoir manger ? Que nous avez-vous préparé pour emplir ce petit ventre ? demande Jade en enlevant sa fille dans ses bras.

– Une grande soupe pour vous réchauffer et puis un plat de pâtes, dit Paul en enlaçant Lila et Jade et en les embrassant toutes deux. Nous pouvons passer à table, si vous le désirez.

– Avant cela, tu vas changer de vêtements, Sacha, dit l'homme. Tu trembles sans arrêt car tu es tout mouillé. Regarde dans l'armoire dans la salle à manger et prend ce qu'il te plaît.

Sacha change de pièce et Luna l'accompagne, pour lui dire en deux mots ce qu'elle sait désormais de l'homme et de sa vie.

– Ecoute, dit-elle une fois qu'ils sont un peu à l'écart. J'ai quelque chose d'important à te dire.

– Non, toi, écoute d'abord, dit Sacha brusquement. Je ne sais plus du tout comment me comporter avec cette fille. Depuis que son regard est entré dans le mien, j'ai l'impression qu'elle cherche à m'attirer vers elle.

– Tu parles de Jade ? demande Luna étonnée.

– Evidemment, je parle de Jade. Tu n'as pas entendu comment elle me parlait quand nous sommes rentrés ? Sans s'inquiéter d'ailleurs si Paul ou même l'homme entendait ses paroles. Dans

tout ce qu'elle a fait depuis son arrivée, elle s'est organisée pour que je l'accompagne.

– Ecoute Sacha, je crois que tu confonds. Jade est si naturelle qu'elle dit simplement les choses qu'elle ressent. Et si elle apprécie d'être en ta compagnie, cela ne veut pas dire pour autant qu'elle te drague.

– Pourtant, c'est ce qu'elle fait. Le moindre de ses gestes déclenche un ouragan à l'intérieur de moi. Je suis si attiré par son corps provoquant que les frissons m'étouffent quand je sens qu'il approche. Et ce n'est pas de froid que je tressaille ainsi, c'est du besoin ardent, de l'envie fantastique que j'ai de la toucher.

– Ça suffit petit frère ! fait Luna sévèrement. Modère tes ardeurs ! N'oublie pas que nous sommes ici leurs invités, qu'ils nous ouvrent leurs bras sans vraiment nous connaître et que tu ne peux pas mettre la zizanie au sein de cette famille, parce que tu imagines que Jade en pince pour toi !

– Tu me parles de raison, et moi, j'ai dans le cœur et dans le corps entier un cheval emballé, un courant impétueux qui m'a pris dans son piège et dont je ne sais pas comment me libérer, répond Sacha tristement.

– Vous venez les jumeaux ? lance Paul en passant la tête par la porte.

– Nous arrivons, répond Luna prestement. Habille-toi et essaie, s'il te plaît, de bien te comporter, dit-elle à son frère.

Sacha prend au hasard un pull dans le placard, attrape un pantalon et s'habille lentement, en demandant au ciel de lui venir en aide. Il rejoint tout le monde en essayant en vain de calmer les sursauts de son cœur éperdu. A peine s'approche-t-il, que Jade dit à la ronde :

– Paul et Sacha, installez-vous chacun à mes côtés, qu'une femme soit là pour vous distraire un peu de vos paroles viriles ! Sacha, qui s'apprêtait à se recomposer, s'étrangle tout à coup. Luna vient à son aide, et l'installe de force sur la rangée d'en face.

– Mon frère a encore froid et il vaut mieux pour lui que les flammes du feu réchauffent un peu son dos, dit-elle d'un air décidé.

L'homme lève le sourcil et regarde Sacha, qui se tasse un peu plus sur le siège qu'on lui donne. S'il avait pu, soudain, disparaître à jamais et se soustraire ainsi à ce regard perçant, il aurait, à coup sûr, tenté cette aventure. Mais il n'est que Sacha, et non un magicien. Et il doit avaler tout ce qui le secoue pour redresser la tête, assurer son regard et tenir sa partie dans les conversations qui reprennent déjà.

Jade prépare une assiette pour la petite Lila, dont les yeux sont déjà en train de sonner l'heure du sable du marchand.



– Aller, goûte un peu cette soupe que Papa et Luna ont préparée pour toi, dit Jade en proposant une cuillère à sa fille.

Luna parle avec Paul, des stages qu'elle a faits et des années d'étude qui se sont succédées, avant qu'elle ne comprenne que ce qu'elle aimait faire, c'était surtout écrire. Attraper son stylo, regarder autour d'elle, et laisser faire les mots, qui savent inventer, sans qu'elle les commande, des danses sur le papier.

– Que vas-tu faire alors ? lui demande Paul.

– Je ne sais pas encore, répond Luna. Je veux prendre du temps, et, pour la première fois, faire ce que je ressens.

Sacha entend de loin cette conversation. N'osant pas regarder ailleurs que dans sa soupe, de peur de rencontrer le regard de Jade, il reste dans son coin. Mais il sent, tout à coup, une main qui se pose sur l'avant de son bras. Levant un peu les yeux, il remercie longtemps, l'homme qui, en silence, lui apporte son aide. Et ce contact seul est comme une bouée à laquelle il se tient pour ne pas se noyer. Il ressent peu à peu les frissons s'apaiser, les fantasmes retors arrêter leurs magies et le bruit de son cœur reprendre un rythme calme. Et, en quelques minutes, il peut se redresser et entendre sa sœur enfin distinctement. Celle-ci demande à Paul :

– Et toi, que fais-tu dans la vie ?

– Oh, rien de très précis, répond Paul évasivement. Avant que l'on s'en aille, j'étais en intérim. Cela me convenait. Je

changeais très souvent de place et de travail. C'était intéressant et je me retrouvais à découvrir toujours des choses très différentes.

– Et tu gagnais ta vie ? demande Sacha en faisant un effort démesuré pour articuler ces mots.

– Oui. Bien assez pour manger, et même voyager, dit Paul en se tournant vers lui.

Et devant ce regard si franc et si sincère, Sacha sent que ses joues s'enflamment malgré lui et que la culpabilité, cette fois, le foudroie. L'homme vient à son secours en appelant à lui le regard des trois autres :

– Paul a toujours voulu tenir sa liberté dans le creux de sa main, dit-il. Que ce soit à l'école, ou, plus tard, au travail, jamais il n'a laissé la moindre autorité empêcher que cet air, dont il a tant besoin, n'arrive à ses poumons.

Il s'arrête pour regarder son fils.

– Et puis, il a voulu vivre ses expériences, sans prendre l'héritage que je lui présentais. Il aurait pu, bien sûr, me suivre pas à pas, je l'aurais accepté comme compagnon de route. Mais il a préféré aller de son chemin, et c'est très bien ainsi, continue l'homme. Nous savons tous les deux que nous sommes unis par la vie que, chacun, nous cherchons à connaître.

Paul regarde son père et, sans que les paroles n'aient besoin d'être dites, on sent que les deux hommes sont dans le même

éclat, celui de la recherche incessante et têtue des raisons qui ont fait qu'ils se sont retrouvés à s'aimer en silence, ensemble sur la terre.

\*\*\*\*

Il faut un long moment pour que quelqu'un, soudain, sorte de la magie de ce regard intense et s'aperçoive enfin que l'on frappe à la porte. C'est Jade qui, la première, bondit hors de sa chaise et ouvre le loquet. Quelque chose ou quelqu'un émerge de la nuit et se jette dedans, comme s'il franchissait la ligne d'arrivée d'une course de fond. C'est une forme ronde, couverte d'un tissu détrempe par la pluie. On la sent haletante, d'abord rassérénée d'avoir pu échapper aux pièges des rafales, mais apeurée ensuite de voir tous ces regards qui se posent sur elle. Une main empressée réussit à sortir des replis déformés de l'étoffe fumante. L'autre tâtonne un peu et surgit à son tour, tenant une enveloppe dans ses longs doigts crispés.

– Olga ? demande Paul à la forme qui s'égoutte dans une marre de pluie.

Quelque chose s'ébroue tout en haut du tissu et la deuxième main libère d'un coup sec une longue chevelure, dont les reflets gris-blancs éclairent le visage d'une femme essoufflée.

– Paul ? dit-elle en hésitant. C'est toi Paul ? Tu es revenu ?

– C'est moi, oui, chère Olga aux mille fleurs, dit Paul d'une voix émue, en se levant de sa chaise.

– Non, ne bouge pas ! dit la femme d'une voix raffermie. C'est trop tard maintenant. Je m'en vais aujourd'hui. Je pars vivre ma vie, continue-t-elle en se tournant vers l'homme. Celle qui est écrite pour moi dans le ciel, et dont je n'ai pas su, pendant toutes ces années, reconnaître les signes qu'elle me faisait toujours. Ce matin, j'ai compris. Je suis comme je suis et je n'ai plus l'angoisse de gêner les autres en voulant les aider. Je vais voir mes enfants, qu'ils m'aiment ou me repoussent, car je sais que c'est là que ma place est vraiment.

– Olga, dit l'homme doucement, tu ne peux pas partir ce soir. Tu as vu la tempête qui souffle sur nos arbres ? Quand tu seras dehors, sortie de la forêt, ils ne seront plus là pour veiller sur ton âme.

– Tu sais bien que plus rien ne pourra m'arrêter, répond-elle rapidement. Ni même cette tempête qui saura me pousser plutôt que m'empêcher de rejoindre les rives où la vie, désormais, conduira tous mes pas.

L'homme fait un signe de tête pour dire son accord.

– Tiens, dit-elle en lui tendant l'enveloppe. J'ai écrit cela l'autre jour. Et merci pour tout. Sans toi, même après tant d'années, je n'aurais jamais pu me sortir de la nasse.

Et, recouvrant son ami de son regard de feu, elle repart déjà, ouvrant elle-même la porte devant Jade ahurie, et plongeant dans la nuit qui l'absorbe aussitôt.

L'homme ouvre la lettre et commence à la lire pour lui-même. Jade retourne s'asseoir et demande :

- Qui était-ce Paul ?
- C'était Olga, la dame aux mille fleurs, dit Paul pensivement.
- Qui ça ? s'étonne Jade.

Sortant des souvenirs qui l'assaillent soudain, Paul explique brièvement :

- J'ai connu Olga lorsque j'étais petit. Elle s'était installée à l'autre bout du bois, dans une petite maison. Elle cultivait des fleurs qu'elle vendait au marché et dont elle nous faisait des bouquets magnifiques. J'allais la voir souvent, car j'aimais me blottir dans ses robes touffues et l'entendre me lire des contes et des légendes qu'elle inventait pour moi. Elle venait aussi, certains après-midi, parler avec mon père, de choses qu'à l'époque, je ne comprenais pas, mais qui faisait souvent rouler de grosses larmes sur ses joues généreuses.
- Elle était seule vraiment ? Elle a dit cependant qu'elle avait des enfants, remarque Luna.
- Quand elle est arrivée, moi, je n'étais pas né. Elle venait de Pologne, d'où elle était partie avec ses deux garçons, en quittant son mari. Cet homme était brutal et la battait souvent. Elle

avait accepté de faire ce mariage, car, quelques mois après qu'il l'eût faite sienne, elle s'est aperçue qu'elle portait un bébé. C'était pendant la guerre, et lui était parti, suivant son régiment, vers d'autres beuveries. A la fin des combats, elle l'a retrouvé, au fin fond du pays, lui mettant dans les bras le garçon qu'elle avait commencé d'allaiter. Elle fit tant et si bien que la famille même de cet homme perdu exigea qu'il s'unisse à Olga l'entêtée. Ils eurent un autre fils, mais son mari, jamais, ne lui a pardonné, et sa haine féroce était son quotidien. Il devint si mauvais qu'Olga, n'en pouvant plus, est partie pour la France, avec ses deux enfants.

– Petit être sensible, elle élevait ses fils dans le plus grand amour, car c'est dans leur regard qu'elle retrouvait seulement le parfum de la vie, poursuit l'homme en repliant la lettre. Les garçons ont grandi et Olga s'effrayait de retrouver en eux l'homme qui la battait, et qui avait un jour mis fin à son enfance, en la prenant pour lui. Ils n'étaient pas violents, ils étaient simplement deux hommes parmi d'autres, avec leurs émotions, leurs blagues et leurs pulsions.

– Je ne les ai jamais connus, dit Paul lentement.

– Et quand ils sont partis, Olga les a laissés bâtir leur vie ailleurs, coupant tous les chemins qui menaient jusqu'à elle, et refusant toujours de leur téléphoner. Avec ses jolies fleurs, elle aimait et aidait tous les gens autour d'elle. Mais c'était d'autres

yeux qu'elle aurait voulu voir s'émerveiller des jeux des fleurs qu'elle cultivait. Chaque jour qui passait, sa culpabilité l'étouffait un peu plus. Pourtant, elle ne parvenait pas à revenir vers eux, craignant de faire face au poids de leur mépris. Rien ne pouvait la faire sourire vraiment : ni les feux du soleil, ni le chant des oiseaux, ni même les couleurs de ces fleurs étonnantes qu'elle seule savait amener jusqu'au jour. Je lui disais pourtant qu'il suffisait d'un souffle pour laver à jamais son esprit des images qu'elle y avait créées. Que l'être qu'elle était avait depuis longtemps oublié ce passé, et qu'elle devait surtout vivre dans le présent de l'amour qu'elle avait en elle pour ses fils.

– Et ce n'est qu'aujourd'hui qu'elle va les retrouver, n'est-ce pas ? demande Paul.

– Oui, répond l'homme, alors qu'elle a déjà presque 65 ans. C'est la preuve qu'il faut toujours avoir confiance et que la vie soudain, peut s'éveiller en nous, quel que soit le moment, et nous faire lâcher les prises qui nous tiennent, attachés et meurtris, à la vie de ce monde.

– Que dit-elle dans sa lettre ? demande Paul.

– Puisqu'elle s'en est allée, je peux vous la relire, dit l'homme en étalant le papier devant lui.

Et pendant que dehors, Olga court vers sa vie, traversant les bourrasques et fendant les assauts répétés de la pluie, l'homme

commence à parler, révélant à la nuit le cœur de cette femme qui s'est ouvert, soudain, à l'amour de ses fils, et à celui, enfin, de la vie véritable.

– "Je suis seule, toujours. Et dans l'obscurité qui m'entoure partout, je n'entends pas mes pas résonner sur le sol. Je ne reconnais rien et je ne vois personne. Aucun être jamais qui se détacherait de ce noir étouffant. Il y a bien des formes qui bougent et qui se croisent. Elles semblent occupées chacune à leurs affaires. Quelques-unes s'approchent et me parlent parfois. Et j'entends de très loin leurs voix qui sonnent faux. Elle me disent encore de bouger moi aussi, de suivre le troupeau et de trouver enfin quelques occupations à inscrire dans le temps.

Mais pourquoi ? Pourquoi tant s'agiter dans ce rêve qui passe, où la lumière, jamais, n'a su percer le ciel ? Quel est ce sortilège qui fait que tous ces gens acceptent sans rien dire de rester dans le noir et s'imaginent heureux et vivants dans leurs corps ?

Et j'ai peur, toujours. J'ai beau tout essayer, et me plier au jeu, organiser ma vie comme ils me le proposent, je ne peux respirer. Et je ne peux pas croire que ce théâtre-là est tout ce que les hommes ont à faire de la vie. Et je ne comprends pas qu'aucun ne se réveille en se disant soudain : "Mais où est la



lumière ? Pourquoi nous obstiner à tâtonner ainsi, alors qu'il suffirait de souffler sur les brumes pour y voir un peu mieux ?".

Je ne suis pas d'ici. J'ai peur de le comprendre. Et mes yeux sans arrêt fouillent dans la pénombre, en espérant qu'un jour, quelqu'un qui me ressemble, écartera le voile et viendra me rejoindre pour marcher avec moi. J'ai l'impression, parfois, que je le vois enfin. J'entends son rire de loin et, quand je le regarde, je sens qu'il est moins flou que les autres là-bas. Qu'il n'est pas tout à fait prisonnier des nuées et des bruits de ce monde. Je cherche dans ses yeux l'assurance profonde que l'on peut, quelque part, dépasser l'illusion de ces ombres qui bougent et allumer la vie dans tous ces yeux absents. Mais tout ce que je dis, il ne le comprend pas, et je vois qu'il s'estompe à mesure que mes mots coulent dans ses oreilles. Et je sais tout à coup qu'il ne sera jamais qu'un mirage de plus.

J'ai cru que mes enfants, eux, sauraient me comprendre. Que leurs yeux ingénus réussiraient enfin à pénétrer mon cœur et à le libérer. Quand ils sont arrivés, j'ai vu dans leur regard cette fragilité qui me ronge sans cesse et me rend étrangère à la terre des hommes. Et je les ai aimés pour ce qu'ils me donnaient, ce reflet de la vie que j'espère partout sans jamais le trouver ailleurs que dans mon cœur. Et puis, ils ont grandi. Les années, peu à peu, ont troublé la clarté et la limpidité dans les eaux de leurs yeux. Et moi je les voyais s'éloigner un peu plus, chaque

fois que leurs pas les emmenaient plus loin dans la vie de ce monde. Je ne savais que faire pour les en préserver, pour éviter qu'un jour, ils deviennent aussi ombres parmi les ombres. Car, dans ma solitude, je ne suis sûre de rien, ni même de la force qui me pousse toujours à refuser de croire ceux qui me disent folle.

Et pourtant, quelques fois, je sens bien qu'elle est là. Quand le vent me secoue et qu'il vide mon corps, qu'il emporte avec lui tout ce que j'ai en moi et qu'il me laisse nue, sans autre sentiment qu'un désert sidéral occupant mes entrailles, c'est elle qui s'avance et qui m'emplit soudain. Elle gonfle mon cœur, elle gorge mon corps. Et cette plénitude me fait venir les larmes tant la joie qu'elle me donne déborde de partout. A cet instant seulement, je sens la vie si belle et si pleine à la fois, que ce monde au-dehors n'en est qu'une copie, timide et délavée. Tout cela est rapide ; ce ne sont très souvent que des éclairs fugaces qui traversent mon cœur en laissant derrière eux l'empreinte chaleureuse d'une étreinte soudaine. Et lorsque tout s'éteint, que tout reprend sa place dans mon corps si fragile, que les doutes et l'angoisse sont à nouveau sur moi, j'ai peur d'avoir rêvé.

Ce jour-là cependant, le vent s'en est allé, emportant sa magie et, comme d'habitude, je suis restée debout, au beau milieu du champ, m'apercevant soudain que la nuit était là. Son silence

immobile a toujours su calmer mes pires désarrois. Et j'ai levé la tête, cherchant dans les étoiles le signe que, peut-être, la vie existerait, dans l'univers des mondes et son immensité. Soudain, une étrange clarté s'est allumée au loin. On aurait dit un feu que des êtres insolites, aux pouvoirs lumineux, auraient mis dans le ciel. Et tout à coup, la lune, brillante et majestueuse, a accroché son œil au-dessus de la terre. De la sentir si belle, si généreuse aussi, mes genoux ont plié. Et, les mains dans la glaise, en pleurant vers le ciel, j'ai compris que c'était sur cette belle planète que je devais chercher la lumière divine. Qu'elle était là partout, en moi et tout autour, et que mon seul travail était de révéler la lueur de ses feux, pour dissiper enfin la pénombre du monde, dans lequel, chaque jour, je suis seule toujours."

Personne, après cela, n'a envie de parler. Chacun pense à Olga, petite fée des fleurs, que la vie a menée à l'orée de la tâche par laquelle elle pourra exprimer ce qu'elle est.

– On ne peut faire changer les gens contre leur gré, dit l'homme pour lui-même. Ce n'est ni en parlant, ni en les bousculant que l'on peut déterrer les ancrés qui les gardent éloignés du courant. La porte ne peut s'ouvrir que de l'intérieur. La soupe a refroidi dans toutes les assiettes, mais personne ne songe à manger maintenant. Seule, la petite Lila a terminé son

plat et commence à céder aux lutins du sommeil. Jade attrape sa fille et se lève avec elle pour aller la coucher.

– Je t'accompagne, dit Paul en se levant à son tour.

Sacha et Luna restent seuls avec l'homme, encore émerveillés par la fougue entêtée de cette femme étonnante, et songeant quelle se bat, au bout de la jetée, contre le vent rageur.

– Comment se fait-il qu'elle ait mis autant de temps à prendre une décision qu'elle semblait pourtant vouloir de tout son cœur ? demande Luna timidement.

– Son être le voulait et la poussait toujours à s'ouvrir un peu plus. Son ego, vigilant, l'empêchait cependant de céder à l'appel qu'elle entendait en elle, répond l'homme.

– Mais comment n'a-t-elle pas compris depuis longtemps que cet ego menteur jouait avec ses peurs et créait des fantômes sans consistance aucune ? insiste Luna.

– Pour toi, tout paraît simple, car tu es déjà prête à croire que ton ego maîtrise l'illusion au point de te cacher ce que tu es vraiment, répond l'homme. Et tu peux accepter d'oublier tout à fait certaines des histoires qui t'enchaînaient avant à leur lot d'émotions, car tu as bien compris qu'elles sont des idées que ta personne invente pour pouvoir exister. Tu as aussi compris que l'être que tu es existe bien au-delà de toutes ces légendes. Il ne sait même pas qu'elles comptent tant pour toi et multiplie les signes pour que tu prennes enfin le chemin de la vie. Vous

deux, vous êtes prêts à entendre cela, même si vous vivez toujours les sentiments que crée votre personne, n'est-ce pas Sacha ?

Sacha hoche la tête. Toutes ces discussions lui ont donné de l'air et il a retrouvé un peu de son assise. L'éloignement de Jade lui procure un répit, mais il sait, cependant, qu'il ne durera pas.

– Comment allons-nous faire pour dormir tous ensemble dans cette petite maison ? demande-t-il pour changer de sujet.

Il devine déjà que la nuit sera longue et qu'il devra lutter contre son corps meurtri et son cœur agité.

– Jade et Paul dormiront avec Lila, dans la chambre du fond. Toi et ta soeur, vous serez à côté, dans la salle à manger, répond l'homme.

– Et vous ? s'étonne Sacha. Où dormirez-vous ?

– J'irai dormir dehors, au cœur de la tempête, dit l'homme simplement.

– Vous plaisantez ? demande Sacha. Vous dormirez comme ça, dans la pluie et le vent ?

– J'ai construit quelque part une petite cabane qui saura m'abriter du plus gros de la pluie, répond l'homme en souriant de l'air ahuri de Sacha.

– Mais avec tout ce bruit, vous ne dormirez pas ! s'exclame le jeune homme à bout d'arguments.

– C'est là, j'en suis certain, que je pourrai trouver le plus grand des silences, répond l'homme. Tu peux m'accompagner si tu veux.

Jade et Paul reviennent dans la pièce, enlacés tendrement. Ils s'assoient à leur place après s'être embrassés, d'un baiser amoureux sur leurs lèvres câlines.

– C'est d'accord, dit Sacha brusquement, j'irai avec vous !

– Et où donc iras-tu Sacha ? demande Jade en le noyant dans son regard.

– Il viendra avec moi, ce soir, dans la tempête, répond l'homme.

– C'est une bonne idée, dit Jade en commençant à servir les pâtes. D'après ce que j'ai vu, le spectacle sera, sans doute, impressionnant.

Les pâtes sont avalées dans le plus grand silence. On dirait que chacun commence à ressentir la fatigue peser sur son cou et ses yeux. Les rafales, au-dehors, n'ont pas rendu les armes. Elles semblent au contraire redoubler de vigueur. Elles lancent parfois des paquets d'eau de pluie sur les carreaux fragiles de la porte d'entrée. On entend, sur le toit, les gouttières qui s'affolent et s'étouffent de peur devant toutes les eaux qui se ruent sans patience sur leurs gorges gonflées.

Jade et Paul se lèvent, débarrassent les plats, rangent quelques assiettes et souhaitent bonne nuit à leurs nouveaux amis. Luna

suit leur exemple. Paul l'aide à installer deux matelas par terre, trouve des couvertures et prépare leurs lits avec application.

Sacha et l'homme finissent d'éclaircir le plateau de la table et s'apprêtent aussi pour sortir dans la nuit. L'homme enfle un ciré, dépose son chapeau sur le haut de son crâne et prend une lampe de poche.

– Tu mettras mes bottes et cette cape de pluie, dit-il à Sacha, pendant qu'il attache les lanières de ses sandales.

Avant de s'équiper, Sacha va voir sa sœur, sur la pointe des pieds.

– Bonne nuit petite sœur. A tout à l'heure.

– Bonne nuit Sacha. Ne fais pas d'imprudences. Et profite du vent pour laver ton esprit de tout ce qui le hante, répond Luna la voix ensommeillée.

Sacha fait demi-tour, se blottit sous la cape et sort derrière l'homme dans le vent déchaîné. Il leur suffit d'un pas hors des murs de la pièce pour sentir les rafales s'engouffrer dans leur corps et emplir leurs poumons de leur poussée avide. L'impact est si brutal qu'ils doivent s'accorder un instant de répit pour respirer un peu derrière ce coup de poing qui perce leur poitrine. Sacha, qui a déjà vécu, au bord de l'océan, des colères semblables du temps et de la mer, sait qu'il doit laisser faire et ne pas résister aux intentions du vent. Mieux vaut laisser son corps s'adapter peu à peu à ce qu'il lui demande, que de lutter

en vain pour conserver intactes les quelques habitudes qui le rassurent toujours. Et Sacha se rend compte que sa respiration commence à accepter les semonces du vent, et que son corps entier relâche également la tension par laquelle il avait réagi à la plongée soudaine au cœur de la tempête.

L'homme allume sa lampe et commence à marcher, éclairant le chemin d'un faisceau hésitant. La pluie semble lancer ses dernières volontés sur la terre et les arbres, qu'elle fouette et qu'elle secoue de ses gifles violentes. Elle résonne avec force en grelots déchaînés, en jetant des torrents sur les feuilles soumises, qui contiennent avec peine leur descente impatiente. Mais derrière le vent qui souffle sa rancœur sur la cime des arbres, et qui brandit sa rage en balançant les troncs pour les faire craquer, on n'entend plus les jeux des chutes de la pluie. Les deux hommes protègent leur visage de leur main, gardant les yeux baissés sur le sentier boueux. Sacha soulève un pied et pose le suivant, laissant le flux énorme le saisir tout entier, et s'appliquant surtout à suivre les talons de l'homme qui le précède. Après quelques minutes de cette marche aveugle, Sacha s'arrête net, constatant que le pas de l'homme devant lui a fini d'avancer. Quittant le fin tracé du chemin désormais transformé en ruisseau, l'homme ouvre les broussailles sur quelques mètres encore et se tourne vers Sacha.



– Regarde, crie-t-il pour se faire entendre. C'est la cabane dont je t'ai parlé.

Sacha s'avance un peu, mais, derrière le rideau de l'eau et de la nuit, il ne distingue rien. L'homme le prend par la main et le fait pénétrer dans un abri si bas, qu'il doit s'agenouiller pour pouvoir y tenir. S'installant à son tour, l'homme ferme la porte, fouille au fond de sa poche et allume la mèche d'une bougie timide qu'il pose sur un coffre. L'éclairage dansant de la flamme craintive dessine les contours de ce curieux refuge. Quatre panneaux de bois font office de murs. Le sol est recouvert d'une terre sombre et dure, mais Sacha s'aperçoit qu'il est surélevé sur un plancher tenu par des billots de bois. Le toit est transparent et laisse s'avancer les ombres menaçantes des arbres qui fléchissent sous les coups répétés des ruades du vent. Un coffre et un sac de couchage sont le seul mobilier de cette hutte austère.

– C'est là que vous allez dormir ? demande Sacha.

– Oui, je viens souvent ici. Je me sens un peu plus noyé dans la forêt, répond l'homme. Mais retournons dehors, je voudrais essayer de te faire ressentir quelque chose d'unique.

Sacha fait marche arrière et retrouve dehors le flot de la tempête. C'est un bruit monstrueux qui prend partout le corps et semble réveiller dans le fond des entrailles, le souvenir lointain de ces instincts vengeurs que l'homme a dû avoir en des temps

reculés. Si l'on cède un instant à cet appel sauvage des profondeurs de soi, la tempête, c'est sûr, peut faire devenir fou. Sacha connaît cela et laisse ces pulsions traverser son esprit et s'envoler plus loin.

– Donne-toi à ce cri que tu entends partout, glisse l'homme dans son oreille.

Et c'est vrai que la terre n'est plus qu'une seule voix, celle de l'ouragan qui appuie son élan sur la forêt fragile. On l'entend de très loin rouler sur la futaie et gonfler ses poumons pour pouvoir expirer le fond de son courroux au-dessus de leurs têtes. Cette houle inquiétante s'approche à vive allure et déchaîne soudain sur tout ce qu'elle rencontre des vagues démontées par l'écume du vent. Et tous ces grondements qui enflent et se réduisent, avancent et puis reculent, emplissent la pénombre du bruit de l'océan. Et c'est dans son flot même, au creux de ses abysses que Sacha reconnaît qu'il se trouve soudain. Habité pleinement par ses rouleaux rageurs, les sursauts de ses lames et la présence immense de sa respiration, il se laisse envoûter par cette infinité.

– Ecoute bien, entend-il encore. Derrière tout ce vacarme, au-delà des sanglots des arbres que le vent mutile de ses poings, il y a un moment où tout est silencieux, et où plus rien ne bouge. C'est le point immobile dont je vous ai parlé, qui peut ouvrir la

porte sur le Soi et la vie. Il est là, en arrière de tout ce tintamarre, mais il demeure aussi au plus profond de toi.

Sacha essaie encore d'écouter l'océan, en se laissant porter par les bruits et la pluie. Retrouvant dans son ventre le piège de folie que le vent, à nouveau, propose à son esprit, il repart dans son cœur pour l'éloigner encore. Il s'aperçoit alors qu'il est dans un endroit, à l'intérieur de lui, où tout est ralenti ; où les cris de la nuit s'amortissent d'eux-mêmes et où les mouvements sont comme retenus. Il essaie peu à peu d'élargir cet espace et de trouver dehors cette tranquillité. Sans parvenir vraiment à percer cet écran que la tempête anime, il perçoit cependant, dans le fond du décor, une présence forte, quelque chose d'épais qui serait la substance de tout ce qui, devant, s'agite et se secoue.

– Je sens une épaisseur étrange et immobile derrière tout ce chahut, crie-t-il à l'homme.

– Oui, dit l'homme. Cette épaisseur de vie est l'essence de tout ce qui a une forme sur la terre.

Sacha entend à peine la réponse de l'homme, car il sent, tout à coup, son esprit s'engourdir et son corps s'affaïsser. Cherchant son équilibre, il s'appuie contre un arbre.

– Vas te coucher maintenant, lui dit l'homme. Tu es exténué. Je te laisse la lampe. Il te suffit de suivre ce chemin, là devant, pendant quelques minutes, et tu seras rentré.

Sacha salue d'un geste cet homme qui, toujours, sait ce qui lui convient, et, allumant la lampe, il reprend le chemin vers la petite maison.

L'homme regarde un moment la lumière agitée danser sur le sentier, puis il ouvre la porte de son petit abri, qu'il coince avec une pierre pour qu'elle laisse rentrer tous les bruits de la nuit. Il souffle la bougie, s'allonge dans son duvet, et referme les yeux, cherchant dans les remous du souffle des bourrasques, les rives immobiles de la vie qu'il connaît. Alors, dans l'épaisseur immense de la forêt meurtrie, au milieu des assauts entêtés et farouches de l'océan du vent, il se laisse plonger dans le Soi qui l'attend, comme il attend tout homme depuis que son regard s'est ouvert sur ce monde.

## ❧ 10. Le baiser ❧

Le lendemain matin, le soleil réveille la petite maison. Doucement, il pénètre à travers les carreaux du salon et caresse le front de Sacha endormi. Celui-ci ouvre un œil, alerté aussitôt dans le fond de son être par le toucher subtil de l'astre du levant. Il lui faut un moment pour comprendre où il est, pour revoir en esprit ce qu'il a fait hier et pour s'apercevoir que c'est bien le soleil dont il sent la douceur effleurer son visage. Lentement, il se lève, attrape ses habits et, faisant de son mieux pour ne pas déranger Luna qui dort encore, se coule vers la porte.

Dehors, le ciel est tout en bleu et la forêt entière égoutte ses blessures. Le vent a abdiqué sa colère et sa rage, pour être de nouveau le gentil compagnon des feuilles inspirées par les chants qu'il suggère. Ses passes démontées, ses attaques perfides, et le soin qu'il mettait à faire plier les arbres pour les laisser à terre : il a tout oublié. Et, pour se racheter des crimes que, peut-être, il s'est laissé commettre, il souffle une douceur dans les airs du matin, un petit goût sucré que l'on sent dans le nez et qui nous ferait croire que l'on peut s'envoler en sautant prestement sur l'une des risées. Quelques branches cassées s'étendent sur la terre au milieu du chemin, premières des dépouilles dont la forêt, sans doute, va regretter le sort. L'eau

qui, hier encore, ruisselait en torrents, a presque disparu, laissant juste quelques flaques que l'impact des coups a creusées sur le sol.

A part ces quelques signes du combat meurtrier que la terre et le ciel ont livré l'un et l'autre, Sacha ne perçoit rien qui lui soit anormal. Soulagé d'être seul dans la tendre attention de ce matin d'été, il s'assoit sur le banc tout près de la maison pour mieux en profiter. Son esprit, cependant, le rattrape aussitôt et rappelle pour lui tous les événements qu'il a vécus la veille. Décidant d'affronter les vagues d'émotion qu'il sent encore en lui, il se résout enfin à en parler à l'homme dès qu'il sera rentré. A peine a-t-il émis cette proposition que la porte s'entrouvre et que Jade, à son tour, glisse dans le soleil. Les cheveux en épis, les habits enfilés dans des sens opposés, elle rayonne déjà, tant l'éclat de son être transcende l'apparence ébouriffée qu'elle donne. N'ayant pas vu Sacha, elle s'étire longuement, offrant son corps superbe aux rayons du soleil. Retrouvant ses esprits, elle fait quelques pas et vérifie de loin que la voiture, là-bas, n'a pas trop de dégâts.

– Elle n'a rien, dit Sacha derrière son dos.

Surprise par cette voix qui trouble le silence qu'elle croyait pour elle, Jade se tourne brusquement.

– Ah ! C'est toi Sacha ! Tu m'as fait peur. Je ne t'avais pas vu, dit-elle en se détendant. Alors, reprend-elle en s'approchant de lui, comment c'était hier soir ?

– C'était extraordinaire, répond Sacha. On aurait dit vraiment que l'on était plongé au cœur de l'océan. Tout était si violent, que je ne comprends pas par quel enchantement tout est redevenu si serein ce matin.

– Moi aussi j'adore ces moments où la nature s'emballe et où elle nous emporte au-delà d'elle-même sur une terre tranquille, dit Jade pensivement.

– J'ai ressenti cela, en effet, dit Sacha sobrement.

Etonnée que Sacha reste si en retrait, Jade lui tend la main et propose soudain :

– Viens, allons faire un tour. Nous verrons si les arbres ont su bien résister aux assauts des rafales.

Sacha attrape sa main et ce contact seul rallume au fond de lui le courant électrique qu'il avait cru laisser, hier, dans la tempête. Ne voulant pas encore se rendre à cet appel, il se lève d'un bond et passe devant Jade.

– C'est d'accord, dit-il. Suis-moi.

Quelques pas leur suffisent pour comprendre le deuil que la forêt entière affiche dans ses bras. Des arbres sont tombés, nombreux, sur le chemin. Les plus petits d'entre eux ont été arrachés d'un seul souffle de vent. Les plus grands cependant,

se sont battus longtemps, et l'on voit leurs racines, éventrées sur le sol, qui n'ont fait que glisser sur la terre imbibée. Malgré leur longue lutte, elles n'ont pu retenir le poids de leurs enfants que, depuis tant d'années, elles avaient vu grandir. Et ces troncs centenaires ont rompu le combat, se couchant sur le flanc pour attendre la mort. Certains ont emporté dans leur chute mortelle ceux qui étaient autour, attrapant quelques branches ou fracassant leur corps, en tombant droit sur eux. Et la forêt partout est un champ de bataille qui pleure ses disparus, tandis que le soleil essaie, par ses rayons, de calmer cette peine qui fait plier l'échine des arbres rescapés.

Un instant attentif à ce triste spectacle, Sacha, tout en marchant, est déjà reparti dans ses raisonnements.

– Il faut que je lui dise, se dit-il en lui-même. Je ne peux pas rester ainsi toute ma vie. Car, si rien ne se passe, je sais que son départ ne résoudra rien et que je porterai en moi tous les regrets de n'avoir pu oser lui ouvrir mon cœur.

– Et puis non ! pense-t-il encore. C'est trop bête de se laisser aller comme cela. Il suffit seulement que je tienne le coup à peine quelques heures. Après tout, dès que Luna est réveillée, nous pouvons aussi bien quitter tout ce beau monde.

– Ne dis pas de bêtises, reprend-il. Jamais tu ne pourras partir de cet endroit en emmenant tout ça coincé au fond de toi. Tu en deviendrais fou. Aller, dès que tu passes cet arbre, tu t'arrêtes et



tu lui dis tout. Zut ! C'est raté ! Bon, ce sera au prochain, là-bas, celui qui penche un peu vers nous.

Et d'arbre en arbre, les deux jeunes gens arrivent à la rivière.

– Sacha, dit Jade en retenant le jeune homme par le bras. Attends un peu, tu vas trop vite !

Réveillé dans le fil de ses égarements, Sacha, ne sachant plus très bien où il en est vraiment, se tourne brusquement et enlace la taille de la jeune femme surprise. L'attirant jusqu'à lui, il contemple un instant ce visage innocent qu'il a tant espéré avoir contre le sien, et dépose un baiser amoureux et brûlant sur ses lèvres offertes. Jade se débat un peu, mais, vaincue elle aussi par l'attirance extrême qui enflamme leurs corps, elle serre Sacha, blottissant son menton tout contre sa poitrine. Etonné et heureux de cette réaction, celui-ci ferme les yeux pour profiter enfin de ce contact plein qui vient le soulager de la peur insensée qu'il avait de le vivre. Et il sent qu'elle aussi apprécie cette étreinte, dans la force qu'elle met à serrer ses épaules et à coller ses cuisses sur l'avant de ses jambes. Alors, sentant monter en lui les élans pressés d'un désir impétueux, Sacha se penche encore vers cette bouche tendre qui semble l'inviter. Jade se laisse faire, emportée elle aussi par l'ivresse des sens dont leur passion nouvelle embrase leurs esprits. Goûtant avec délice chacune des secondes de cet enlacement, elle sent, en conscience, les vagues d'énergie qui les prennent tous deux

dans leurs danses secrètes. Après un long moment, elle dégage ses lèvres et, doucement, écarte son visage de celui de Sacha.

– Ecoute, Sacha, dit-elle gentiment. Arrêtons-nous là. Ce contact entre nous a suffi pour combler l'attraction fantastique qui existe entre nous.

– Que veux-tu dire ? s'étonne Sacha désespéré.

– Nous avons mélangé l'énergie de nos corps et tu as ressenti quel bien ça nous a fait, reprend Jade. J'avais aussi en moi ce désir exigeant. Notre premier regard nous a fait deviner que nous étions très proches, comme d'une même famille à l'intérieur de nous. Mais ce sont nos deux êtres qui se sont reconnus et qui ont eu besoin, à travers nos personnes, d'unir leurs énergies dans cette étreinte tendre. Si nous allons plus loin, nous céderons ensuite aux pièges du désir et aux plaisirs du corps.

Jade s'arrête un moment pour reprendre son souffle. Elle parle lentement, et l'on sent que ses mots partent droit de son cœur, où elle s'est installée pour exprimer cela.

– Regarde-moi Sacha, dit-elle doucement en cherchant le regard du jeune homme. Je ne te désire plus. Maintenant que nos êtres ont pu se retrouver, mon corps s'est apaisé, et je sais maintenant que nous serons toujours des amis très intimes.

– Je ne comprends pas, réussit à articuler Sacha.

– Ce n'est pas ma personne que tu dois regarder et qui doit te séduire, mais l'être que je suis, derrière ce paravent, dit Jade en lui prenant la main. C'est de lui que ton être a entendu l'appel et c'est encore lui que tu cherches à toucher en m'attirant à toi.

Elle se tait brusquement, alertée par un bruit de buissons qu'on écarte. Le chant de la rivière a vite recouvert cet écho insolite de son frémissement innocent et joyeux.

– Rien de la vie des hommes ne peut décidément venir incommoder cette sérénité, se dit Jade en laissant avec reconnaissance les gargouillis de l'eau traverser tout son corps. Elle s'avance un peu vers le petit sentier, persuadée d'avoir vu quelque chose bouger. A plusieurs mètres de là, déjà hors de portée, elle aperçoit une silhouette qu'elle connaît bien.

– Paul ! crie-t-elle.

Mais elle sait bien qu'il ne peut pas l'entendre. Il marche rapidement, les deux mains dans les poches, la tête un peu tassée, comme s'il portait un poids en travers des épaules.

– Il nous a vus, n'est-ce pas ? demande Sacha en s'approchant.

– Je crois, répond Jade. Mais ne t'inquiète pas pour lui. Il me connaît assez pour me faire confiance. Nous savons tous les deux que nous aurons chacun nos propres expériences pour comprendre la vie.

Sacha ne répond pas. Encore tout empêtré dans l'élan passionné du désir qu'il a d'elle, il essaie de comprendre. C'est vrai que

leur baiser l'a libéré du poids qui pesait sur son cœur, et qu'il a mis un terme aux frissons convulsifs qu'il ressentait en lui dès qu'il s'approchait d'elle. Pourtant, il sent bien que son corps n'est pas détaché d'elle et qu'il est, au contraire, encore plus impatient de l'avoir près de lui. Et il ne comprend pas ce qui, dans tout cela, est signe de son être ou cri de sa personne. Jade sent ses questions et lui dit gentiment :

– Tu sais Sacha, j'aurais pu, bien sûr, te laisser prendre mon corps. Je l'aurais sans doute fait il y a peu de temps. Mais je n'ai plus besoin d'aller jusqu'à ce point pour savoir que nos êtres ne seront jamais mieux rapprochés l'un de l'autre, qu'à travers cette étreinte que nous avons vécue. Je te laisse maintenant. Je dois rattraper Paul.

Et elle se détourne, s'engageant prestement dans le chemin de terre qui mène à la maison. Elle marche à vive allure, goûtant sur son visage le baiser hasardeux des lueurs du soleil, qui traverse au jugé la chape impénétrable des feuillages épais.

– Je suis sûre que Sacha peut comprendre cela, se dit-elle. Quant à moi, j'ai encore du travail pour être sûre de moi et de mon détachement.

Perdue dans ses pensées, elle sursaute soudain, en remarquant tout près, sur le bord du sentier, quelqu'un qui la regarde.

– Bonjour Jade, dit l'homme.

– Bonjour ! souffle Jade, rassurée d'entendre cette voix qu'elle connaît bien.

Elle arrête son pas et accueille en silence la présence de l'homme. C'est toujours un moment qu'elle goûte avec plaisir, tant ce toucher subtil apaise tout son être et replonge son cœur dans cette profondeur qui lui manque souvent.

– Tu as vu la forêt ? demande-t-elle en montrant autour d'eux les cadavres des arbres affaissés sur le sol.

– Oui, dit l'homme tristement. Nous aurons du travail pour bien la nettoyer. Mais nous pourrons aussi redresser certains arbres, qui se sont inclinés, et qui s'accrochent encore du bout de leurs racines à la vie de la terre.

– Paul nous a surpris, Sacha et moi. Nous nous sommes embrassés, dit Jade sobrement après un moment de silence.

Elle ajoute encore :

– Tu sais, il fallait le faire, pour briser l'attraction qui poussait nos deux corps à vouloir se toucher.

L'homme ne répond pas, laissant la brise fine emporter avec elle les remous tourmentés que Jade lui apporte et qui viennent à nouveau interrompre le cours de sa tranquillité.

– Je sais, Jade, soupire-t-il. Je connais tout cela. Où est Paul ?

– Il est parti très vite dans cette direction, répond Jade en montrant la maison.

– Laisse-moi faire, dit-il en posant une main sur l'épaule de Jade. Et rentre calmement.

Et, sans hésitation, il écarte les branches et plonge dans les fourrés. Coupant à travers bois en dehors des sentiers, il progresse lentement, en détournant du bras les élans spontanés des plus grands des sapins. Il sait où trouver Paul. Depuis qu'il est petit, il aime à se blottir au fond de la pinède qui borde la forêt. Le tapis des aiguilles, le sol un peu plus sec et le vent qui réveille l'odeur chaude et sucrée des pignes du soleil installent dans ce lieu l'ambiance qu'il préfère, celle de l'océan. Et il aime à penser que les remous des feuilles secouées par la brise sont aussi ceux des vagues qui roulent vers la plage et son sable salé.

Dans le tamis doré que dessinent les traits du soleil arrêté par la futaie des pins, l'homme reconnaît son fils, à l'écart du chemin. Assis sur les talons, la tête entre les mains, il lui tourne le dos. On dirait qu'il essaie de rentrer dans la terre, de se faire engoutir dans ses bras magnifiques, qu'il sait ouverts, toujours, aux souffrances des hommes. L'homme reste un long moment debout, derrière son fils.

– Paul, dit-il finalement.

Paul ne répond pas, et rien ne bouge en lui.

– Paul, répète l'homme, lève-toi.

Paul tressaille soudain, comme s'il s'éveillait d'un voyage secret au plus profond de lui. Lentement, il se lève, dépliant peu à peu son corps démesuré. Il tourne sur lui-même pour faire face à son père, cherchant son équilibre dans une inspiration appliquée et profonde.

– Tu sais, dit-il en assurant de son mieux son regard, je veux qu'elle soit heureuse et non qu'elle m'appartienne.

Le vent se rit déjà de ces phrases futiles et souffle sur les mots pour que rien ne subsiste.

– Tu as mal mon fils, dit l'homme doucement.

Paul relève la tête, essayant de nouveau de trouver une assise à l'intérieur de lui. Mais son regard se noie, et les deux grosses larmes qui roulent sur ses joues le libèrent enfin du rocher douloureux qui écrasait son cœur. Debout, les bras ballants, le front offert au ciel qui inonde la scène de son immensité, Paul laisse les sanglots secouer sa poitrine et vider dans le vent la peine qui l'obsède. Comme il l'a fait souvent quand il était petit, son père, doucement, l'enlace dans ses bras. Et ils restent ainsi, fondus dans le soleil, en laissant la forêt absorber leurs présences et tous leurs sentiments.

– Sens comme elle t'apaise et comme elle te remplit, murmure l'homme en berçant doucement son fils sur son épaule.

– Papa ! s'écrie Paul en s'écartant brusquement. Je suis pris dans un piège ! Mes pensées se révoltent, je ne les conduis

plus. Elles me mènent toujours vers les mêmes idées. Et je vois les images de Jade qui se donne à un autre que moi.

– Oui, dit l'homme simplement.

– J'ai beau me raisonner, me dire que, si je l'aime, je dois lui laisser faire ce qu'elle croit bon pour elle, le film recommence. J'imagine ses lèvres embrasser d'autres lèvres ; sa peau tendre et soyeuse recevoir les caresses d'une main étrangère ; je peux voir son visage, ses yeux qu'elle a fermés, et ses mains qui détaillent les contours étrangers d'une autre silhouette.

– Oui, dit l'homme.

– Et je sais que la vie ne peut se résumer à une seule rencontre. Que nombreux sont les êtres qui peuvent déclencher à l'intérieur de nous des courants d'énergie qui nous les font aimer. Et je sais qu'il vaut mieux mélanger ces élans plutôt que d'essayer de les ignorer tous. Qu'ils s'apaisent d'eux-mêmes quand ils ont pu enfin, ne serait-ce qu'une fois, confondre leur ardeur. Mais toujours, le film recommence.

– Tu sais aussi que Jade essaie de travailler à être transparente aux sentiments des hommes, dit l'homme lentement. Et qu'elle a le besoin, comme je l'ai fait moi-même, de saisir dans son corps chacune des étapes de cette relation.

– Bien sûr que je le sais. Mais je sens qu'au fond d'elle, elle n'est pas affranchie du désir qu'elle surveille. Et que tous ses discours ont autant l'objectif de me convaincre moi que de



l'assurer, elle, de ce qu'elle veut atteindre, dit Paul en secouant la tête.

– Mais elle a l'intention d'y arriver vraiment. Et cela seul suffit pour la croire sincère, quelle que soit la nature de ses égarements, répond l'homme. Crois-moi Paul, j'ai vécu cela pour toi.

– Tu l'as vécu vraiment ? Alors tu as souffert. Tu as senti ton cœur déchirer ta poitrine et saigner sur le sol. Tu as eu cette envie de partir n'importe où, de disparaître enfin, dans la pluie et la nuit.

– Ce n'est pas à la nuit que tu dois te confier. Elle ne fera jamais arrêter ces images qui hantent ton esprit. Et tu as beau te dire comment tu dois agir, c'est juste ton mental que tu raisonnes ainsi. Et comme c'est encore lui qui joue de ton chagrin et projette sans cesse le film qui t'obsède, jamais tu ne pourras te sortir de ce piège. Le mental, lui-même, ne se détruira pas.

– Que puis-je faire alors ? demande Paul résigné.

– Il n'y a qu'une solution, je te l'ai déjà dit, répond l'homme. Tu dois être toujours bien centré dans ton cœur, au point que jamais rien, dans la vie de ce monde, ne puisse te toucher.

– Mais je l'aime, tu le sais bien ! s'écrie Paul désespéré.

– C'est une raison de plus pour que tu te détaches de ce qu'elle peut faire, répond l'homme. Si tu restes centré, si tu t'emplis

toujours de la vie que tu sens partout autour de toi, tu n'auras plus de manques, d'attentes ou de besoins. Et tu ne seras plus dépendant de quelqu'un pour vivre le bonheur.

– J'y arrive parfois, et je sais désormais trouver au fond de moi l'assurance tranquille de cette plénitude, dit Paul. Mais tout cela explose quand j'imagine Jade éprise d'un autre homme !

– Jade ne s'éprend de personne. Elle fait ses expériences, répond l'homme. Tu sais bien que la vie ne se résume pas à une seule rencontre avec un être aimé. Et qu'il faut accepter que celle que tu aimes vive ses aventures, comme tu le ferais si cela t'arrivait. Si tu aimes quelqu'un, tu dois le vouloir libre et espérer, surtout, que son être évolue et progresse toujours. Ce n'est pas pour pouvoir le garder dans un coin, à l'abri des regards, pour ton seul plaisir.

– Je sais tout cela papa ! s'exclame Paul avec impatience. Mais comment effacer la douleur de mon cœur, et gommer ces images qui n'en finissent pas de tourner dans ma tête ?

– Il faut te détacher de sa personne même, répond l'homme doucement. Et ne plus regarder que l'être à l'intérieur. Et c'est à lui, seulement, que tu peux te donner, car il sera constant dans l'amour qu'il te porte.

– Tu veux dire que je dois oublier tout ce que Jade fait, le bon et le mauvais, qu'elle m'aime ou me méprise, pour ne voir au fond d'elle que ce qu'elle est vraiment ?

– Si tu restes centré sur ton être intérieur, tu ne verras aussi que le sien dans ses yeux. Tu ne sentiras plus ces souffrances nombreuses qui font saigner ton cœur, elles te traverseront. Comme les émotions liées à ta personne, tu les verras passer au devant de tes yeux, sans jamais te trouver concerné par leurs jeux. Tu seras enfin libre et heureux dans ton cœur et tu pourras aimer sans craindre de souffrir.

– Je serai devenu indifférent à tout ! dit Paul peu convaincu.

– Pas indifférent, Paul, détaché. Transparent aux tourments et aux peurs de ce monde ; affranchi des douleurs et des désillusions ; libéré, finalement, de toute possession, que ce soit pour des gens, ou bien pour des objets. Mais attaché, toujours, à l'être dans ton cœur et attentif, enfin, à la vie que tu sens derrière les personnes.

– Mais comment puis-je faire maintenant, et chaque fois encore que je serai meurtri par ce genre d'émotions ? demande Paul en se calmant un peu.

– Il te faut lâcher prise, dit l'homme. Comprendre ce qui t'arrive et savoir décider que tu vas oublier, lentement, tout cela. Si tu n'y parviens pas, toutes ces émotions laisseront à jamais leurs traces dans ton corps, en pesant, quelque part, sur les couches subtiles qui en sont la substance. Et tu seras malade, parfois même gravement, pour quelques sentiments qui t'ont touché au cœur.

– Ce lâcher-prise dont tu parles, dit Paul tristement, ce n'est pas facile.

– La nature peut t'aider, dit l'homme en encourageant son fils du regard. Elle ne te trahira jamais. Laisse-la te remplir de tout ce qu'elle te donne. Laisse-la nettoyer tout ce qui, dans ton corps, t'empêche de sourire. Fais confiance à la pluie, au soleil et au vent. Reçois la vie des arbres, et tu seras toujours apaisé dans ton cœur.

– Je veux bien essayer, dit Paul finalement.

Comme pour l'encourager, le vent forçait un peu et vient perdre son air dans les pins autour d'eux. Paul regarde le ciel, d'un bleu limpide et clair, et la vie, tout à coup, lui paraît moins cruelle.

– À écouter ces pins frissonner dans le vent, il s'en faudrait de peu pour que l'on imagine la mer un peu plus loin, dit-il en essayant de sourire.

Son père hoche la tête, et reprend lentement.

– Va voir Sacha, dit-il. Il est à la rivière. Depuis votre arrivée, il est très mal à l'aise. Et il doit maintenant se morfondre vraiment. Jade l'a repoussé après un seul baiser et il sait également que tu les a surpris.

– Tu es sûr qu'il le faut ? demande Paul en fronçant les sourcils.

– J'en suis sûr, répond son père. Tu y gagneras aussi. Et souviens-toi : si tu es dans ton cœur, pacifié et tranquille, tu vivras le bonheur de pouvoir te donner jusqu'à ton dernier souffle, sans jamais rien attendre pour toi en retour.

L'homme s'écarte doucement, puis il fait demi-tour et reprend le chemin qui mène à la maison. Paul demeure seul, dans l'odeur généreuse des aiguilles de pin. Fermant les yeux, il laisse la forêt occuper tout son être. Petit à petit, aidé par l'accolade amicale du vent, son corps rend ses angoisses et expulse de lui la tension immobile qui pétrifiait son cœur.

– Mon père a raison, se dit-il. Il faut lui pardonner, où nous serons chacun écartelés toujours.

Et il se met en marche, cherchant, dans la futaie, le plus court des chemins qui mènent à la rivière. Et tout en avançant au milieu des broussailles, il se dit en lui-même :

– Je dois lui pardonner, je dois lui pardonner...

Comme s'il voulait garder au fond de lui cette intention intacte, et ne pas se laisser la moindre des excuses pour la remettre en cause. Mais il est décidé et, en quelques minutes, il rejoint la rivière. Sacha est adossé à une grosse pierre, et regarde le flot poursuivre gentiment son voyage immobile. Paul l'aperçoit de loin, et sa résolution s'estompe d'un seul coup. Il repense au baiser qu'il a vu tout à l'heure et retrouve soudain le frisson de la haine au creux de l'estomac. Sa gorge se contracte et il n'est

plus capable de rien articuler. La rage noie ses yeux dans un écran de larmes, et la seule intention qui reste dans sa tête est d'attraper cet homme pour lui faire payer la douleur lancinante qui déchire son cœur. Mais Paul entend alors, derrière son émotion, le bruit de la rivière qui coule dans le vent. Sans qu'il y prenne garde, ce courant bienfaiteur circule dans son corps et lui donne assez d'air pour qu'il retrouve un peu de sa lucidité.

– Mais qu'est-ce qui me prend ? se dit-il en s'essuyant les yeux d'un revers de la main. Me voilà de nouveau la proie de cet ego qui m'aveugle toujours. Allons, un petit effort. Si j'arrive à le voir comme l'être qu'il est, derrière sa personne, j'ai gagné la partie.

A peine a-t-il un peu réussi à détendre la prise du mental qu'il sent que, dans son cœur, tout se ferme à nouveau.

– Tu ne vas pas céder ! Tu l'as vu, ce matin, il a embrassé Jade, entend-il dans sa tête.

Et des scènes d'amour venues de nulle part obscurcissent ses yeux. Cette fois cependant, il reconnaît de loin les fables que l'ego s'entête à lui conter. Et même s'il ne peut vraiment s'en détacher, Paul sent que cette haine le rend très malheureux ; et il comprend aussi que, dans l'instant d'avant, quand il était ouvert au pardon de Sacha, un grand soulagement avait empli son cœur. Alors, pour mettre un terme à tous ces sortilèges, il crie vers la rivière :

– Sacha !

Sacha sursaute au loin, se retourne vers lui et, l'ayant reconnu, s'approche lentement, ému et résigné. Paul va à sa rencontre et les deux jeunes gens s'arrêtent face à face.

– On dirait deux cow-boys qui s'apprêtent à tirer. Mais le duel n'aura pas lieu, se dit Paul dans un éclair de lucidité.

Il regarde Sacha et peut lire dans ses yeux la honte et le regret qui hantent son esprit. Il a les traits tirés et ses joues sont encore humides des sanglots qui secouent sa poitrine. Quand il le voit ainsi, Paul oublie sa rancœur et se prépare déjà à lui ouvrir les bras. Et il sent le bonheur de cette décision lui redonner la vie.

– C'est moi qui ai tout fait, Paul. Dès le premier regard que j'ai lu dans ses yeux, elle a ouvert en moi un abîme de feu qui m'a tourné la tête, dit Sacha tristement.

En revoyant passer Jade devant ses yeux, Paul serre encore les poings.

– Il fallait à tout prix que je l'ai contre moi ! Peux-tu comprendre cela ? reprend Sacha en levant les yeux vers lui.

– Oui, dit Paul sobrement, surpris lui-même par le calme de sa voix.

Et, peu à peu, il desserre les doigts de ses deux poings crispés.

– Ouvre ta main ; ouvre-la pour que s'ouvre ton cœur, se dit-il en lui-même.

– Je l'ai juste embrassée, Paul. Elle n'a rien voulu d'autre. Je suis désolé, dit Sacha finalement.

Et il reste debout, les bras le long du corps, offrant son désespoir au bon vouloir de Paul.

– Tu la désires encore, n'est-ce pas ? s'entend demander Paul, regrettant aussitôt d'avoir encore cédé à son mental perfide. Et il baisse les yeux devant ceux de Sacha qui implorent la fin de ces explications.

– Oui, mon corps est encore plein du désir que j'ai d'elle, même si elle m'a dit que c'était nos deux êtres qui s'attiraient ainsi, dit Sacha dans un souffle.

La jalousie, soudain, se jette encore sur Paul.

– Tu l'as cherché, pense-t-il en secouant la tête pour se débarrasser de ses mauvaises pensées.

– Excuse-moi, dit-il en tendant la main à Sacha. Ça ne me regarde pas. Mais tu es courageux de me l'avouer ainsi. Je connais plein de gens qui se seraient vantés de ne rien ressentir, tant ils auraient été soumis et asservis à leur ego menteur.

– Je ne vois pas pourquoi je cacherais cela, maintenant que tu sais ce que nous avons fait, dit Sacha d'un air étonné.

Et la sincérité par laquelle Sacha remet entre ses mains son esprit et son cœur, balaie enfin chez Paul les dernières réticences. Effaçant d'un seul trait les images et les scènes qui faisaient de Sacha son plus grand adversaire, il ne voit plus en



lui qu'un jeune homme perdu dans l'écheveau confus de tous ses sentiments.

– Donne ton dernier souffle, et tu sera heureux, se souvient-il. Ecoute, Sacha, dit-il à haute voix, ne faisons pas un drame de cette aventure. Je sais, au fond de moi, que Jade a eu raison. Quand, dans la vie, deux êtres se reconnaissent ainsi, la seule solution pour briser la tension qui habite leurs corps est de se rapprocher comme vous l'avez fait.

– C'est ce qu'elle m'a dit, murmure Sacha.

– Pour elle, cela suffit, continue Paul. Car vous avez ainsi calmé vos énergies, qui se sont replacées, ensuite, normalement à l'intérieur de vous. Et il ne restera, désormais, entre vous, que cette profondeur qui unit à jamais deux êtres que le ciel a fait du même moule.

– J'ai ressenti cela, dit Sacha doucement. Comme si, d'un seul coup, nous pouvions nous toucher au plus profond de nous. Mais ensuite, continue-t-il en rougissant, pour moi, ce n'était pas fini.

Paul se raidit un peu, mais répond calmement.

– Rien de ce que vos corps auraient pu faire ensuite ne vous aurait permis de vous rapprocher plus dans cette dimension. Quelle que soit la douceur de vos enlacements et les plaisirs intenses que vous auriez pu vivre, vos êtres, à l'intérieur, n'auraient jamais été concernés par cela.

– Tu veux dire que, dès ce moment, c'est ma personne seule qui a pris le dessus, et que mon être était, lui, déjà satisfait de ce premier contact ? demande Sacha incrédule.

– Exact, répond Paul en parvenant enfin à se détacher tout à fait de ce qu'il s'entend dire. Et l'envie que tu as de poursuivre plus loin, c'est ce que ton mental impose à ton esprit, en te soufflant toujours l'attente du plaisir.

– Ça alors ! s'exclame Sacha qui commence, lui aussi, à prendre du recul sur les événements. Je n'avais jamais vu les choses comme cela.

– Et c'est ce que Jade essaie de bien comprendre, poursuit Paul. Pour savoir où commence l'ego et ses clichés, et où se termine l'être, dans toute relation.

Sacha ne répond pas. Il comprend tout à coup que chaque situation de sa vie, désormais, sera une expérience dont il devra tirer tous les enseignements pour savoir s'approcher de son être intérieur.

– Et toi, Paul ? que cherches-tu à comprendre ? demande-t-il enfin.

– Je cherche, moi aussi, à comprendre la vie qui me fera connaître la paix intérieure, dit Paul en le regardant dans les yeux.

– Merci pour ce que tu fais aujourd'hui, dit Sacha en soutenant son regard.

- Merci à toi aussi, de m'avoir fait goûter le bonheur ineffable de savoir pardonner, dit Paul, en serrant sa main dans la sienne. Et la rivière, là-bas, sautille d'allégresse pour saluer, debout, l'amitié retrouvée de ses jeunes amis.
- Rentrons, dit Paul. Les autres doivent nous attendre.



Reprenant le chemin, ils traversent à nouveau le cimetière des arbres. Une grande tristesse règne dans le sous-bois. Les troncs écartelés, les souches éventrées, les racines arrachées dessinent devant eux des ombres désolantes. Les blessures béantes qui meurtrissent l'écorce des soldats abattus rappellent les assauts que le vent, implacable, a lancé sur leurs corps. Et l'on sent l'impuissance de ces guerriers paisibles qui n'ont pu se défendre, car le sol, sous leurs pieds, leur était enlevé. Et c'est vrai que le plan de la pluie et du vent était très ingénieux. Car les arbres, jamais, n'auraient imaginé que c'est la terre même, dont ils tirent leur force et leur vitalité, qui trahirait leur camp, en cédant sous leur poids. Et elle pleure cette terre, d'une longue plainte silencieuse et triste. Elle pleure le regret de n'avoir su prévoir le rôle diabolique qu'on lui ferait jouer ; elle pleure le départ de nombre de ses fils, qu'elle avait préparés aux sommets les plus hauts, et qu'elle avait nourris de sa présence humble depuis que leurs bourgeons, pour la première

fois, avaient défié le ciel. Et la forêt entière compte ses cicatrices et panse ses blessures.

Et pourtant, malgré le cri du cœur de la terre meurtrie, et même si certains de ses gardiens fidèles sont encore à souffrir, sentant que, peu à peu, la vie quitte leur corps par leurs plaies douloureuses, il y a, quelque part, une note d'espoir. Peut-être qu'elle vient des efforts du soleil, qui fait tout ce qu'il peut pour traverser l'écran du feuillage pudique et donner le sourire à la mélancolie des branches qu'il effleure. Peut-être est-ce le cri que certains des pigeons, s'autorisent à lancer dans les buissons amers pour appeler la vie. Et tous les rescapés de la forêt blessée écoutent dans leur cœur cet appel essentiel qui réveille au fond d'eux une exigence intime qui leur dit de survivre. C'est alors qu'un oiseau entonne le premier le chant du renouveau. D'abord timidement, puis de plus en plus fort, il chante le bonheur de s'éveiller encore sur la terre qu'il aime ; il chante le retour du toucher délicieux de la brise et du vent ; et il chante la vie qui rayonne toujours, quels que soient les tourments et les événements qui entravent parfois son dessein insondable. Et, petit à petit, toutes les ritournelles reprennent dans les airs. Et tous les animaux, oubliant le silence et les couleurs du deuil, repartent de plus belle dans leurs ballets joyeux, faisant rire la terre pour la convaincre enfin que le

passé n'est pas un temps qui lui convient, et que c'est le présent qu'elle doit célébrer.

Lorsque Sacha et Paul arrivent à la maison, plus rien ne transparaît des soupirs nostalgiques des arbres et des oiseaux, et la forêt, confiante, a retrouvé son calme et sa sérénité. Il est presque 10 heures et les deux jeunes gens sentent leur estomac se rappeler à eux. Entrant dans la cuisine, ils sont heureux de voir que la table est dressée pour satisfaire leur faim. Du pain, des céréales, des fruits et des gâteaux... : c'est un vrai déjeuner qui s'offre à leur regard. Jade et Luna terminent d'installer les derniers aliments et se relaient chacune pour surveiller Lila qui est déjà plongée dans un bol plein de lait.

Dès qu'elle voit les garçons, Jade s'approche de Paul et, dans un long regard, ouvre pour lui son cœur. Paul y retrouve l'être qu'il a toujours aimé et qu'il avait senti, lors d'un jour de décembre, si proche de son cœur. Il s'approche un peu plus, et prend dans ses deux mains le visage de Jade, cherchant derrière l'éclat de ces yeux si sauvages la force de l'aimer pour ce qu'elle est vraiment. Puis, lentement, presque timidement, il entoure ses épaules et l'attire doucement au creux de sa poitrine. Et ils restent tous deux, attachés l'un à l'autre, conscients des profondeurs qui rassemblent leurs cœurs dans l'amour qu'ils se portent.

Sacha reste derrière, sur le pas de la porte, heureux de retrouver ses amis amoureux, et rassuré aussi de sentir l'amitié qu'il a pour tous les deux apaiser son esprit. Luna, qui n'avait pas revu son frère depuis la veille, est un peu étonnée de cette gravité. Mais Sacha la rassure d'un clin d'œil, soulagé et léger de pouvoir désormais laisser vivre au grand jour les élans de son cœur. Et comme pour ajouter à cette ardeur nouvelle qui lui donne des ailes, il ressent dans son dos la présence de l'homme. Celui-ci, sans mot dire, reste à les regarder, et l'on sent que, déjà, la paix est revenue dans chacun des esprits.

– Bonjour à tous, dit-il. Je vois que la tempête a éclairci le ciel et nettoyé les cœurs ! Je vois aussi que certains petits ventres ont déjà bien mangé, reprend-il en entrant pour embrasser Lila.

– Luna et moi, nous avons préparé quelque chose de simple pour que nous puissions tous calmer notre faim pour un bon moment, dit Jade en se dégageant des bras de Paul.

– C'est une bonne idée, dit l'homme. Hé bien, servez-vous et installez-vous où vous voulez.

Montrant l'exemple, il se sert un peu de céréales et sort de la maison pour s'asseoir au soleil. Et, tandis que Jade et Paul s'attablent à côté de Lila, Luna prend quelques fruits et deux parts de gâteaux, et entraîne son frère derrière la maison, sur une grosse pierre qui leur offre son siège.

– Qu'est-ce qui se passe ici? demande-t-elle dès qu'ils se retrouvent seuls. Je sens que tu as encore fait des tiennes !

– Ne t'inquiète pas, tout s'est arrangé, dit Sacha joyeusement.

– Mais qu'est-ce qui s'est arrangé ? s'impatiente Luna, en attrapant Sacha pour le forcer à la regarder dans les yeux.

Il suffit d'un instant pour qu'elle devine tout.

– Non. Ne me dis pas que tu... Que Jade et toi vous... Vous l'avez fait ! bredouille-t-elle.

– Ce que tu peux être terre à terre quand tu t'y mets ! répond Sacha en riant. Et même si c'était le cas, si j'avais fait l'amour avec Jade, dit-il en articulant bien ses mots pour faire rougir sa sœur, que crois-tu qu'il m'arriverait ? Le ciel me tomberait sur la tête, c'est ça ?

– Non, bien sûr, répond Luna. Mais, quoi que tu aies fait, je te rappelle que Paul est avec Jade, qu'ils ont une petite fille et que, depuis deux jours, ils nous accueillent chez eux.

– Voilà que tu brandis la morale maintenant ! J'ai l'impression d'entendre notre mère ! plaisante Sacha.

Et son rire résonne dans l'air de la clairière, se mêlant aux ébats des oiseaux étonnés qui accueillent ce cri avec ravissement et repartent aussitôt dans leurs odes espiègles. Et Sacha est heureux ; heureux de se sentir affranchi de la honte et des chaînes brûlantes qui l'avaient capturé ; heureux de respirer enfin à pleins poumons et de goûter en lui le pouvoir

fantastique d'une allégresse immense ; et heureux de savoir que sa vie, désormais, aura toujours un sens : celui qui le fera savourer un par un les élans du destin.

– Bon, ça suffit maintenant. Dis-moi ce qui s'est passé, dit Luna, à moitié rassurée par l'enthousiasme de son frère.

– J'ai embrassé Jade et Paul nous a surpris, dit Sacha brusquement.

– Mais c'est une catastrophe ! s'écrie Luna.

– Tout est rentré dans l'ordre, poursuit Sacha calmement. J'ai parlé avec Paul et il m'a pardonné. Il m'a aussi donné la plus belle leçon que j'ai jamais reçue.

– Ah oui, laquelle ? demande Luna sceptique.

– Une leçon d'amour, petite sœur, répond Sacha les yeux brillants. Le véritable amour. Celui qui nous rend libre et non qui asservit ; celui qui est heureux de donner sans retour ; celui qui touche l'être et non pas la personne.

– Et ce que j'ai compris, c'est qu'on a du travail, tu sais, continue Sacha. Le mental et l'ego ont vraiment envahi tout ce que nous croyons, tout ce que nous faisons, tout ce que nous voyons. Jusqu'à l'intimité, que l'on croit préservée, mais qui n'est, finalement, qu'un mensonge de plus sur notre liberté.

Sacha reste pensif, étonné de s'entendre parler de cette façon, mais conscient que ces mots ont un écho certain dans son être et son cœur.



– Viens, dit-il finalement. Allons les rejoindre. Paul m'a dit qu'ils partiraient en fin d'après-midi. Profitons des dernières heures qu'ils vont passer ici.

Les jumeaux refont le tour de la maison et retrouvent les autres qui terminent leur repas. L'homme a rejoint Lila qu'il amuse un moment avec une bougie. S'approchant d'eux, Jade lui dit :

– A notre retour, Lila a fait une grosse angine. Nous étions à Paris, chez la mère de Paul, et nous avons tenté de faire tomber la fièvre. S'asseyant à ses pieds, Paul a posé ses mains à plat sur ses chevilles. Nous nous sommes relayés, ainsi, toute la nuit et, au petit matin, elle allait beaucoup mieux.

– Vous avez très bien fait, dit l'homme. Dans cette position, vous avez pu créer un circuit d'énergie entre Lila et vous, permettant à son corps de se régénérer, en s'appuyant sur vous. Il arrive souvent qu'en voyageant ainsi, on devienne malade, car, d'un pays à l'autre, la répartition des énergies dans le corps se modifie. Ces réajustements fragilisent le terrain qui peut être attaqué beaucoup plus facilement. Toutes les infections s'attrapent de cette façon : sur un terrain fragile et déséquilibré.

– Lila a eu cette fièvre à deux ou trois reprises, là-bas ; et à chaque fois, cela lui faisait mal quand elle faisait pipi, continue Jade. Et pendant le séjour, elle a souvent eu des difficultés pour respirer. On aurait dit, parfois, qu'elle refaisait de l'asthme.

– Je vais la regarder, répond l'homme en prenant Lila dans ses bras.

Dans la salle à manger, il allonge Lila sur l'un des matelas et s'installe à ses pieds, assis sur ses genoux.

– Reste tranquille, petite fille, dit-il doucement à Lila. Tu te souviens, n'est-ce pas, comment je te soignais quand tu étais petite ?

Sacha et Luna s'approchent, intrigués, et s'assoient près de Jade dans le grand canapé.

– C'est ce que je voulais te dire hier soir, chuchote Luna à l'oreille de son frère. Paul m'a dit que son père soignait les gens. C'est son métier, si on peut dire.

Sacha hoche la tête et observe l'homme attentivement. Celui-ci ferme les yeux et semble se concentrer. Après quelques minutes, et sans ouvrir les yeux, il dit à Jade :

– Je comprends que Lila ait souvent des problèmes respiratoires. Sa présence est partie au-dessus de sa tête. Toutes ses énergies suivent ce mouvement et sont donc aspirées vers le haut de son corps. Cela donne toujours une respiration difficile à mener surtout quand, de surcroît, la petite est gênée par une agitation ou bien une émotion. Et j'ai pu constater que son rein gauche, aussi, est en difficulté.

– Je vois, dit Jade.

– Et comme, chez l'être humain, les courants d'énergie conduisent les fonctions, ce départ de présence rend bien plus difficile toutes les circulations des liquides du corps en direction du bas, poursuit l'homme toujours concentré.

– Laissez-moi proposer à l'Être intérieur de faire ce travail. Je vais lui demander de remettre à sa place la présence de Lila et toutes ses énergies, sans oublier son rein, qu'il faut aussi soigner. Et, d'ici cinq minutes, tout sera réparé.

L'homme se concentre encore. Il semble relâché et très calme en dedans. Après quelques secondes, il ouvre enfin les yeux et sourit à Lila.

– Et voilà, petit bout. Reste encore allongée pendant quelques minutes, et tout sera fini !

Luna regarde Jade. Rien de ce qui se passe ne semble l'étonner. Elle-même ne comprend pas, mais elle sait au fond d'elle qu'elle n'est pas surprise par ce qu'elle vient de voir. Comme si, tout à coup, elle redécouvrait quelque chose d'ancien qu'elle aurait oublié depuis de longues années. Sacha, lui, n'en croit pas ses oreilles.

– Mais comment pouvez-vous dire tout cela ? s'écrie-t-il abasourdi.

– Je travaille sur les courants de vie qui circulent en elle, répond l'homme en caressant la jambe de Lila. C'est de ces énergies que dépend le bon fonctionnement du corps. Chaque

perturbation de ces courants subtils provoque immédiatement des désordres nombreux au sein du corps physique. Tout cela paraît très simple, mais la vie est ainsi : c'est la simplicité qui conduit ses courants et qui guide son souffle.

– Est-ce ces énergies que l'on appelle "aura" ? demande Luna.

– Pas tout à fait, répond l'homme. Comme je vous l'ai dit, nous sommes composés de dizaines de couches subtiles et délicates, ou bien un peu plus denses. Ces dernières sont instables et portent la matière. Celle-ci scintille et brille grâce à des ondes fines qui la traversent partout. L'aura, ce sont les énergies, dont rayonne le corps, teintées et transformées par les éclats ardents de ce qu'est la personne impliquée dans ce monde. Les mouvements subtils que je peux observer sont bien au-delà. Je les trouve très loin à l'intérieur de nous, entre la source pure qui impulse la vie et ces couches plus denses. Et les plus délicats sont si indépendants de ce qu'est la personne, qu'ils restent indifférents et souvent ignorants des actions qu'elle mène dans la vie de ce monde.

– Par quoi ces énergies sont-elles perturbées ? demande encore Sacha, en faisant un effort pour comprendre ce qu'il entend.

– Par toutes les émotions que reçoivent les gens, dans leur vie psychologique ou bien relationnelle. Mais aussi, bien sûr, par

les blessures physiques qui agressent le corps sur le plan matériel.

– Et qu'en est-il des maladies ? continue Sacha.

– Elles sont toutes le fait de troubles émotionnels, liés à des terrains plus ou moins déficients et plus ou moins fragiles, en fonction d'un passé qui les a abîmés ou bien sauvegardés : la peur, l'angoisse et l'anxiété sont les pires ennemis de la santé des hommes.

– Toutes les maladies ont la même origine alors ?

– Oui, à quelques nuances près. Chacun, dans son parcours de vie, s'impose ses souffrances et toutes ses maladies, en choisissant lui-même par quelles perturbations il va se torturer.

– Vous voulez dire que chacun imagine lui-même les problèmes qu'il vit ? demande Sacha étonné.

– C'est cela, répond l'homme patiemment. En décidant de croire à la réalité de tel événement ou de tel sentiment qui, à des degrés divers, ont chacun un impact sur l'organisation de ses courants de vie. Et plus ces énergies sont désorganisées, plus les systèmes du corps sont en déséquilibre, et plus les maladies ont la partie facile.

– Mais comment pouvez-vous voir tout cela sans examen clinique ? demande Sacha. Vous avez seulement gardé les yeux fermés, sans bouger ni parler.

– Je me suis aperçu, au cours de mes séances, que je voyais un peu à l'intérieur des corps des patients allongés, répond l'homme. En travaillant cela, j'ai pu développer une vision subtile qui me permet de voir tous les courants de vie, ainsi que les volumes énergétiques des différents organes du corps.

– Est-ce que tout le monde peut faire cela ? intervient Luna.

– Bien sûr, répond l'homme. Et en particulier les êtres sensibles. Tout cela peut s'apprendre, il faut le travailler.

– Que faites-vous alors des radios, des scanners, et de ces examens que tous les médecins conseillent à leurs patients ? demande Sacha.

– Ils ne me servent que très rarement, répond l'homme. Malgré tous ses progrès, l'homme est ignorant de ce qu'est la vie. S'il est un peu conscient, il reste persuadé qu'il en est séparé. Il la cherche au dehors et n'a jamais pensé qu'il pouvait regarder à l'intérieur de lui pour s'en approcher mieux. Depuis la nuit des temps, il croit inconsciemment que Dieu l'a oublié et qu'il doit, de lui-même, réinventer la vie. Il a donc essayé de créer des machines qui puissent compenser cette incapacité dont il s'est convaincu. Mais tous les instruments qu'il a pu mettre au point sont très peu performants et ne perçoivent en outre qu'une seule dimension de la vie qu'ils auscultent : la dimension anatomique. Ils ne distinguent rien de cette vie subtile qui compose surtout les êtres que nous sommes.

– Pourtant, la médecine entière dépend de leurs avis !  
s'exclame Luna.

– C'est vrai, répond l'homme. Ce qui vous en dit long sur l'efficacité de tous les traitements et sur les certitudes qui font les fondements de tous ces diagnostics !

Tout en parlant, il referme les yeux et "regarde" à nouveau la petite Lila.

– Tout a repris sa place, dit-il au bout de quelques secondes. Elle pourra désormais respirer normalement. Elle retrouvera ses forces et sa vitalité, et mangera enfin avec bon appétit. Et toutes ses défenses seront de nouveau en bon état.

A peine l'homme a-t-il terminé de parler que Sacha, impatient de poursuivre la conversation, demande :

– Est-ce que vous soignez comme ça les grosses pathologies, comme les maladies dégénératives, les dépressions, l'épilepsie ou bien les infections ?

– Bien sûr, répond l'homme. Toutes les maladies ont pour origine des perturbations subtiles. Chacune de nos émotions a un impact sur un volume énergétique particulier. En regardant l'état de ces volumes et de ces couches subtiles, on peut lire, comme dans un livre ouvert, la cause des souffrances et de la maladie.

– Et le cancer ? demande Luna.

– Le cancer, lui aussi, dans la plupart des cas, a souvent la même cause : une émotion soudaine, dont l'irruption brutale surprend l'individu, au point qu'il ne sait pas comment la maîtriser. Elle est si importante et si profonde en lui, qu'il ne peut en parler, et qu'il porte son poids sans jamais la confier. Toutes nos émotions correspondent chacune à un organe unique. L'impact émotionnel va alors l'isoler de l'organisme entier. Et il évoluera de manière autonome, sans aucune harmonie avec le reste du corps.

C'est ainsi que j'ai vu progresser des cancers qui, à leur origine, n'étaient que des problèmes qui semblaient anodins. Jamais la médecine ne les a étudiés, car elle est incapable de les déceler à l'intérieur du corps, ni même de comprendre quelles sont leurs conséquences dans le déroulement de cette maladie. Et ce qu'elle entreprend, systématiquement, sans connaître vraiment l'influence réelle des attaques qu'elle lance, ne fait que renforcer tous ces départs de feu. La vie est désolée de cette incompétence et des malheurs qu'elle crée, en refusant toujours de remettre en question les raisons de son art. Heureusement pour nous, elle est bien au-delà de toutes ces défaites.

– Comment faites-vous pour soigner cela ? demande Sacha.

– Le regard intérieur permet de détecter une perturbation bien avant que la moindre vision médicale n'en ait perçu la trace, répond l'homme. Ma seule intervention consiste à dégager le



chemin de la vie, ce qui efface l'impact qui a touché l'organe. Mais quand la situation est déjà bien avancée, il faut d'abord stopper la progression du mal, et ensuite seulement, proposer aux tissus qui se sont égarés de reprendre leur place, leur rôle et leur fonction. Mais lorsque l'organisme subit des agressions venues de toutes parts, c'est bien plus difficile.

La petite Lila commence à s'agiter.

– Je ne t'ai pas oubliée, petite fleur, dit l'homme en l'aidant à se lever. Tu peux retourner à tes occupations.

Paul, qui s'était approché, réceptionne Lila qui relance déjà sa course vers la forêt.

– Doucement, petit cœur, il ne faut quand même pas trop te secouer après une telle séance, dit-il en la soulevant de terre.

Grimpe sur mes épaules, tu vas m'aider à faire la vaisselle.

Sacha et Luna, encore éberlués des paroles de l'homme, se lèvent à leur tour.

– Attends, dit Sacha. Nous venons t'aider.

Et l'on entend déjà le tintement léger des verres sur les couverts, l'impact des assiettes contre l'évier mousseux et la chute limpide de l'eau qui s'écoule, portant dans son élan les rires de Lila et les conversations, qui reprennent déjà. Restés seuls, l'homme et Jade respectent le silence qu'ils ont gardé pour eux. Au bout de quelques minutes, Jade demande :

– Peux-tu me regarder moi aussi ?

– Bien sûr. Tu as sans doute été, toi aussi, bousculée par cette expédition. Allonge-toi devant moi, dit l'homme en reprenant sa place au pied du matelas et en fermant les yeux.

Après quelques secondes de concentration, il dit à Jade :

– Globalement, je vois que ta présence a été perturbée par quelques émotions ou des événements liés à ton voyage. Je peux voir les séquelles d'une foulure ancienne sur ta cheville droite. Elles ont dû entraîner quelques douleurs lombaires dont tu as dû souffrir. Et je constate enfin un impact récent au niveau de ton cœur. Mais tout, dans l'ensemble, est bien régulé.

– Je vois avec plaisir que, pendant cette année, tu as su travailler en te visualisant et te soigner ainsi, comme je t'ai montré, poursuit-il.

– C'est vrai, répond Jade. Ce n'était pas facile au début, mais, progressivement, j'ai pu discerner à l'intérieur de moi les grands volumes subtils et leur organisation.

L'homme ne répond pas, semblant se concentrer sur quelque chose encore.

– Que fais-tu maintenant ? lui demande Jade.

– Attends un peu veux-tu ? Laisse-moi vérifier quelque chose. C'est bien ça, je ne me trompe pas : je vois une présence à côté de la tienne à l'intérieur de toi. Hé bien, chère petite Jade, je crois bien que tu vas me faire grand-père une seconde fois ! dit l'homme en ouvrant les yeux.

- Que... que veux-tu dire ? bredouille Jade.
- C'est pourtant simple, mon enfant : tu es enceinte, dit-il.

Jade ne réagit pas.

- Tu es sûr ? réussit-elle à articuler.
- Pratiquement, oui, répond l'homme. Il faudra vérifier avec les moyens habituels. Mais je vois clairement que le bas de ton ventre est tout illuminé, et que ton corps entier, au niveau du bassin, se prépare déjà au travail qui l'att...
- Paul ! Viens vite Paul : je suis enceinte !

On entend, à côté, un grand bruit de vaisselle et, en quelques instants, Paul est penché sur elle. Bouleversé lui aussi, il ne sait pas quoi dire. Il regarde son père, et puis Jade à nouveau, ne sachant qui des deux lui joue un mauvais tour.

- J'attends un enfant, mon amour, dit Jade avec émotion. Un autre petit être nous a ouvert les bras.

Paul comprend à son tour et deux perles de joie glissent sur son visage, pour venir se poser sur le ventre de Jade. Et l'on sent qu'il contient une envie fantastique de sauter dans les airs et de chanter partout son merci à la vie. Doucement, timidement, il dépose un baiser sur les lèvres de Jade. C'est un échange long, profond et amoureux, par lequel l'un et l'autre partagent la conscience d'être à nouveau parents. Luna, qui porte Lila dans ses bras, s'est approchée aussi.

– Tu vas avoir une petite sœur, ou bien un petit frère, lui dit-elle à l'oreille.

Et Lila saute à terre pour aller se glisser dans les bras enlacés de ses parents émus. Seul Sacha reste en retrait, éprouvant de la gêne en revoyant encore le désir qu'il avait pour la jeune maman qui portait en son sein le soupir d'un enfant.

L'homme se lève en s'étirant, et gagne la fenêtre pour respirer un peu, laissant les jeunes gens profiter de leur joie. Luna s'approche de lui et dit :

– C'est vraiment extraordinaire de pouvoir découvrir cela quasi instantanément, comme vous le faites !

– Pour moi, la vision est très claire, répond l'homme simplement. L'intérieur de son ventre a allumé ses feux. Si, le soir, quand tu rentres chez toi, tu vois de la lumière, c'est que quelqu'un est là !

– Si vous pouvez connaître la conception si tôt, vous pouvez sans doute suivre toute la grossesse ? demande encore Luna.

– Bien sûr. Beaucoup de femmes enceintes viennent me consulter pour cela.

– Comment cela se passe-t-il ?

– La naissance d'un être est loin d'être un hasard, comme pensent les hommes, répond l'homme. Si l'œuf est constitué, c'est qu'une petite âme a choisi ses parents pour venir séjourner un peu sur notre terre.

- Pourquoi décide-t-elle de venir ? demande Luna.
- Elle doit s'incarner sur la terre pour faire ses expériences et continuer ainsi à suivre le chemin de son évolution, dit l'homme.
- Et c'est elle qui décide du moment où elle naît ? demande Luna. Pourtant, dans bien des cas, les parents ont voulu concevoir leur enfant.
- Mais c'est la petite âme qui vient souffler l'idée à l'esprit des parents, répond l'homme.
- Et cela se passe toujours comme cela ?
- Oui, dans la plupart des cas. Après le quatrième mois, cette petite présence va occuper pleinement son corps, poursuit l'homme.
- Que fait-elle, si elle ne peut pas vivre jusque là ?
- Lors de cette arrivée sur la terre, tout est toujours possible, répond l'homme. Si elle part avant l'heure, avant d'apercevoir la lumière du soleil, c'est qu'elle n'avait besoin que d'un stage éphémère. Il arrive parfois qu'elle ne soit même pas là et qu'elle n'habite pas le fœtus qui se forme.
- Que se passe-t-il, alors, pour une interruption volontaire de grossesse ? demande Luna.
- C'est souvent, là aussi, la petite âme elle-même qui décide cela, et propose l'idée à l'un de ses parents, plutôt à sa maman, dit l'homme.

– Si elles savaient cela, de très nombreuses femmes seraient libres du poids que cette décision a mis sur leurs épaules, dit Luna songeuse.

– Sans aucun doute, répond l'homme.

– Que se passe-t-il après le quatrième mois ? demande Luna après quelques instants.

– Le corps, véhicule de l'être, se construit peu à peu, en suivant un parcours à l'intérieur du ventre. En tournant sur lui-même, il va faire le tour du ventre de la mère, comme le fait la terre autour de son soleil.

– Quel est votre rôle dans tout ça ?

– Je vérifie seulement que le bébé poursuit son chemin sans encombre, répond l'homme. Que tous les mouvements qui lui sont proposés ont lieu facilement. Le regard intérieur sait toujours détecter les problèmes éventuels. Je les corrige ensuite, afin que le bébé continue calmement son voyage de vie. Les ennuis que connaissent souvent les bébés sont dus à l'ignorance de ceux qui les entourent. Parents et médecins, aucun ne les connaît pour ce qu'ils sont vraiment.

Luna réfléchit un instant et demande :

– Qu'est-ce qui peut perturber le bébé, lorsqu'il est bien au chaud dans un ventre accueillant ?

– Toute l'agitation que subit sa maman a des effets sur lui. Qu'ils soient émotionnels, psychiques ou bien physiques, ces

impacts, nombreux, le frappent de plein fouet. Et je ne parle pas des conséquences graves des nombreuses fumées ou des médicaments que les mamans avalent !

Après un moment, il reprend :

- Plus profondément, c'est parce que sa maman n'a pas de relation véritable avec lui que le petit bébé se trouve désarmé.
- Mais toutes les mamans aiment leur bébé et leur parlent souvent ! s'exclame Luna. Certains accompagnements de grossesse essaient de travailler dans ce sens.
- Jamais une maman n'a de relation pleine avec l'être qu'elle porte, répond l'homme. Jamais elle ne lui parle de conscience à conscience, dans cette profondeur où il est réellement, et où elle devrait être, elle aussi, dans sa vie. Cette conscience est vraie, car elle est encore libre des servitudes tristes que la personne, ensuite, fera peser sur elle.

Jade, Paul et Lila se relèvent enfin de leur tendre câlin. On les sent transformés par ce qu'ils ont appris et accueillants déjà, pour cet être nouveau qu'ils savent parmi eux.

- Quel est ce parcours que le bébé doit suivre dans le ventre de sa maman ? demande encore Luna.
- Le bébé rallie successivement les centres d'énergie présents dans sa maman. Il est comme guidé par cette signalétique, répond l'homme.
- Et vous surveillez tout cela jusqu'à l'accouchement ?

C'est Jade qui répond :

– Oui. De cette façon, l'accouchement n'est plus l'aventure incertaine qu'il est pour bien des femmes. Je l'ai vécu tu sais : dès que la porte s'ouvre, les médecins sont prêts aux pires catastrophes.

– Ils ne savent comment prévenir le désastre qu'ils redoutent toujours, dit l'homme en secouant la tête. Alors ils interviennent avec leurs artifices, sans connaître la cause des événements qu'ils voient se dérouler. Ils étouffent les douleurs, provoquent des sorties hasardeuses et risquées, redressent le bébé... Mais toutes ces actions sont brutales et violentes. Ce sont, pour le bébé, des traumatismes énormes dont il supportera longtemps les conséquences.

– S'ils connaissaient un peu comment cela se passe à l'intérieur du ventre, dit Jade sévèrement, ils laisseraient la vie s'occuper du bébé et seraient plus confiants à chaque accouchement.

– Toutes les grossesses que j'ai suivies ainsi ont permis aux mamans d'accoucher en douceur, conclut l'homme.

Emerveillée de voir que la vie est toujours plus consciente et plus belle, Luna reste perdue dans ses pensées heureuses. Jade et Paul, sont assis sur le sol et regardent Lila gambader autour d'eux.



– Comment allez-vous l'appeler ? leur demande Luna tout à coup.

– Il saura nous le dire quand le moment viendra, dit Paul.

– Qu'est-ce que tu veux dire par là ? demande Luna étonnée.

– C'est le bébé, encore, qui choisit son prénom et qui proposera celui qui lui convient à l'un de ses parents, dit Jade.

– Ça alors ! s'écrie Luna. Je n'en reviens pas. Tu entends ça Sacha ? Le bébé choisit lui-même son prénom !

Luna se retourne et ne voit pas son frère.

– Sacha ? Où es-tu donc ?

– Hm, Hm.. Je suis dans la cuisine. Je... je prépare un rafraîchissement, dit Sacha pour se donner une contenance.

– C'est une très bonne idée, dit Jade en se levant. Allons nous asseoir autour de la table, nous serons plus à l'aise pour discuter.

\*\*\*

Tout le monde se lève. Sacha sort vivement quelques verres de l'évier et plonge dans le frigo pour chercher de quoi boire.

– Tu as entendu Sacha ? dit Luna en s'asseyant.

– Heu, oui, oui, dit Sacha en rougissant. Je suis très heureux pour vous, dit-il en se tournant vers Jade et Paul.

– Pas de manières entre nous, n'est-ce pas ? dit Paul en riant.

– Tu as raison Paul, excuse-moi, dit Sacha en s'asseyant à son tour.

– Que penses-tu de tout cela, mon garçon? lui demande l'homme en s'installant face à lui.

– J'aurais une question, si vous le permettez, répond Sacha. Tout semble programmé dans ce parcours de vie que le bébé doit suivre avant l'accouchement. Est-ce que son existence suivra également une programmation ?

– Si l'on peut dire, répond l'homme. Je pense, pour ma part, que le même programme poursuit son processus, dont l'objectif ultime est de faire évoluer la conscience de l'être qui s'incarne sur terre.

– Comme cela se passe-t-il ? demande Sacha. Je n'ai encore rien vu de cette évolution dans la vie que je mène,.

– C'est normal, Sacha. Tu commences juste à en prendre conscience, dit l'homme en souriant. Il y a quatre étapes. La première est facile, car elle se fait toujours, pour tous les êtres humains. Pouvoir dire "J'existe", en ayant une idée de son identité, c'est ce que tous les hommes sont capables de vivre dans la vie de ce monde. Ils se retrouvent alors à suivre les désirs, les règles et les problèmes que se crée leur personne. Ils ont la certitude de savoir qui ils sont, la société leur donne des explications sur tout ce qu'ils côtoient, et installe au-delà, comme raison ultime de l'inexplicable, une image de Dieu

qu'elle a créée pour eux. C'est cette étape-là que la plupart des gens suivent toute leur vie, sans jamais dépasser les limites du jeu. Chacun s'en satisfait et essaie de trouver la meilleure formule pour s'en sortir au mieux. Quels que soient les destins, personne n'a l'idée qu'en travaillant sur soi, on peut changer cela.

– Il y a quand même des gens qui s'efforcent toujours de devenir meilleurs et bons pour leurs semblables, remarque Luna.

– C'est vrai, dit Jade. Mais toute leur bonté, leur générosité ne font rien avancer, car seule leur personne s'y implique vraiment. C'est comme si, dans un rêve, tu plongeais dans la mer pour sauver un enfant. Lorsque tu te réveilles, tu n'as sauvé personne. Seule l'intention d'aider, qui émerge du Soi, dans toute sa pureté et son désintérêt, doit être retenue.

– Certains individus ne se satisfont pas de cette identité qu'ils doivent endosser, dit Sacha. Quelque chose leur manque pour qu'ils puissent vraiment respirer librement.

– C'est vrai, dit l'homme. Et ce sont tous des êtres sensibles. Ils ont le sentiment que leur seule personne n'est pas tout ce qu'ils sont. Le monde les contraint à suivre le courant. Ils subissent l'école, obligés d'avalier tout un enseignement qui sera inutile pour leur évolution. Et puis la société les ferme dans le piège d'un métier nécessaire pour manger à leur faim. Quelques

fois cependant, la vie vient les toucher, pour les faire réagir. Et ceux qui se retournent pour chercher autre chose, ne savent pas à quoi accrocher leur regard.

- Quelle est la deuxième étape ? demande Luna.
- Celle du "Je suis vivant, en relation intime avec ce qui m'entoure", répond l'homme. C'est la véritable incarnation de l'être, car il émerge enfin derrière les écrans bâtis par la personne. Il prend conscience aussi que la vie qui l'habite est celle qui anime le Tout de l'univers, car il sait que le Soi est dans tout ce qui vit.
- Pour cette deuxième phase, enchaîne Jade, un travail intérieur est nécessaire. Il faut rentrer en soi pour rencontrer son être et comprendre, peu à peu, qu'il n'est pas la personne qui s'était imposée comme unique pilote de notre corps soumis.
- C'est tout le travail de détachement et de contournement de l'ego et du mental que vous nous avez expliqué, remarque Luna.
- C'est exact, dit l'homme. Plus l'être s'abandonne à la force de vie qu'il a au fond de lui, plus le mental s'efface, et laisse s'exprimer la sensibilité qui le caractérise. Il peut alors sentir l'unité qui le lie au Tout et à la vie. Et son corps agité calmera ses sursauts, ses excès, ses folies, pour reconnaître en lui l'impulsion essentielle qui désormais le guide.

- C'est à ce moment-là que l'on s'ouvre un peu plus vers les gens, et la nature, car on goûte le Soi dans tout ce qui existe, à travers tous nos sens, continue Jade
- Alors, grâce à vous, nous entrons dans la deuxième phase, dit Sacha.
- Oui, répond l'homme. Mais nombreux sont les gens qui y passent leur vie, contents, là aussi, par un certain confort qui répond à leurs vœux.
- C'est le cas, par exemple des êtres "spirituels", qui ont pris l'habitude de travailler sur eux. Ils sont bien dans leur peau, ont une situation qui leur permet souvent de laisser s'exprimer tout ce qu'ils ont compris sur eux et sur la vie, et goûtent le bonheur de se sentir vivants, éveillés et conscients dans la vie de ce monde, continue Jade.
- Il y a des paliers dans le puits des "Je suis", enchaîne l'homme. En laissant derrière vous le corps et la personne, vous trouverez en vous une conscience d'être épurée et sereine qui ne dépendra plus d'aucune des images du monde et de ses lois.
- La troisième étape nous conduit du "Je suis" au "Je". Elle amène à vouloir sentir et regarder le monde tel qu'il est, libéré de la forme et de ses illusions, poursuit l'homme.
- Comment est-ce possible ? demande Sacha.

– Cette étape ne peut exister sans la ferme intention de vouloir s'extirper du bocal de ce monde, continue l'homme. Pour cela, il faut prendre conscience que l'on n'est ni son corps, ni même son mental, et mourir à soi-même, pour ne plus souhaiter être que le Soi silencieux, au-delà des données que nous livrent nos sens.

– Mais comment faire ? insiste encore Sacha.

– Essayez, en conscience, de vivre le "Je suis" à chaque instant qui passe. Installez peu à peu, autour de ce repère un campement solide à l'intérieur de vous, dont vous saurez toujours retrouver le chemin. Plongez dans votre cœur, en ne gardant rien d'autre que cette volonté. Au bout de votre course, il existe un endroit, tranquille et immobile, affranchi des remous du corps et du mental, où rien, jamais, ne bouge. Au centre de ce centre, le "Je" a pris sa source.

Il est là, immuable, sans forme ni couleur, sans autre consistance qu'un point en suspension en arrière du corps et de sa dimension, bien loin des références des hommes et de leurs livres. Accrochez-vous à lui, il est votre pilote, la main que vous tendez, consciemment, vers le Soi. Ce point n'est pas en vous, il EST vous, dépouillé et lavé de tous les sentiments et des pensées tenaces qui nourrissent les rêves de la vie de ce monde. Il est là, éternel, et le long des chemins du karma de nos vies, il est toujours présent, attendant que notre être s'épure

et se dénude, pour n'être plus enfin que l'éclat essentiel de la vie qu'il connaît. Cramponnez-vous à lui, c'est votre vraie nature, et le seul objectif que vous ayez à suivre. Sa recherche n'est pas le moyen détourné de gagner des pouvoirs ou d'accéder encore à l'immortalité. C'est la respiration de ceux qui veulent vivre. Quelles que soient les actions que la vie de ce monde a préparées pour vous, il vous faut la poursuivre, la nuit comme le jour. Et votre seul désir sera de la sentir inonder tout votre être, vous permettant ainsi de devenir libres, au-delà des passions et des attachements.

- Et la quatrième phase, quelle est-elle ? demande Luna.
- C'est l'étape où l'on vit le Soi, ou Dieu. Cela dépend des noms qu'on veut bien lui donner, répond l'homme. Au-delà du "Je suis", et du "Je" impassible, au cœur même du Soi, elle nous amène au terme de la mission terrestre des êtres que nous sommes.
- C'est-à-dire ? demande Jade à son tour.
- C'est vivre l'unité avec tout ce qui est, répond l'homme. Rien de ce qui existe n'est séparé de nous, et aucune pensée ne nous appartient plus. Et le corps n'est plus rien qu'un simple véhicule pour vivre dans ce monde. Et l'on est ce qui est, le Soi ou bien le Tout, à chaque instant qui passe, sans autre ressenti que cette plénitude. Mais je ne connais pas encore cet état-là. Je ne sais même pas comment l'envisager. Quelques êtres,

cependant, y sont, eux, arrivés, rompant ainsi le jeu de la roue du karma. Mais pour se fondre ainsi dans le Soi et la vie, il ne doit subsister aucun attachement. Et l'amour, lui-même, ne sait plus s'attacher, en accédant enfin à son sens véritable.

Le silence se fait et la petite Lila, elle-même, est attentive et ouvre grand ses yeux aux pieds de son grand-père.

– Nous ne sommes pas séparés de ce que nous voyons, reprend l'homme gravement. Nous sommes déjà cela. Nous sommes le Soi et nous sommes Dieu.

Ces dernières paroles résonnent pleinement au sein du petit groupe. Luna, encore une fois, a l'impression bizarre qu'elles sont déjà en elle, sans comprendre vraiment leur signification. Et cette conviction est si forte et si nette qu'elle s'impose d'elle-même, comme le sens perdu qu'elle recherchait partout dans tout ce qu'elle faisait. Sacha n'a pas cette intuition ; mais il sent cependant qu'il y a dans ces mots quelques chose d'unique, capable de résoudre l'énigme primordiale fichée au cœur des hommes, celle de leur essence et de leur raison d'être.

– Mais quel est donc ce Dieu, dont vous parlez sans cesse ? demande-t-il encore ?

– Dieu est le Soi, répond l'homme. Et Dieu est ce qui est ; on ne peut le nommer et personne ne peut parler en son nom. Il est bien au-delà de tout raisonnement. Comme le Soi, il est



l'origine première de ce qui est vivant. Il est nous, nous sommes lui, et certains d'entre nous, un peu plus attentifs, ressentent sa présence.

Mais il existe aussi, dans le monde des hommes un dieu et puis un diable, tout un assortiment d'anges et de démons. Ils contactent les êtres en usant de miracles ou bien d'apparitions, ou encore d'intuitions. Et l'on peut se hisser, vers l'un ou bien vers l'autre, selon ses objectifs et son tempérament. Mais ils n'ont rien à voir avec Dieu et le Soi ; quand ce décor s'ébranle, sous les coups répétés du chercheur entêté, ces derniers restent seuls, car eux seuls sont vivants.

Par la porte entr'ouverte, on entend les oiseaux qui défient de leurs cris l'écho de la clairière. Légers et harmonieux, ou bien brefs et stridents, leurs chants ont les honneurs de tout l'amphithéâtre dessiné par les arbres autour de la maison. Plusieurs d'entre eux sont là, suspendus dans les branches et se jettent le gant, à coups d'incantations rieuses et empressées. Aucun ne se défile et les réponses fusent, précises et inspirées, à peine les questions sont-elles lancées en l'air. Et ce jeu mélodieux transforme la forêt en scène d'opérette, où les artistes, nombreux, se relaient chaque fois pour inventer ensemble un hymne délicieux, dont personne, jamais, n'aura la partition. Il y a cependant quelques moments de pause, chaque fois que le vent, redevenu l'archer amoureux des forêts, vient

souffler sa douceur sur tous les musiciens. Il amène avec lui le murmure songeur des cimes les plus hautes et l'appel pénétrant des sapins vénérables qui glissent leur sagesse à l'oreille de ceux qui savent écouter leurs contes mémorables. Et les arbres plus jeunes inclinent leurs sommets au toucher voluptueux de cette connaissance, chuchotant à leur tour ce qu'ils ont retenu des conseils avisés des aînés de leur groupe. Et cet enseignement sillonne la forêt, empruntant les sentiers et plongeant sous les arbres, en instruisant aussi les plus petits d'entre eux. Un peu de ce savoir venu du fond des âges vient terminer sa course non loin de la maison. Et les sursauts légers qu'il peut encore lancer coulent dans la cuisine, effleurant les visages et léchant les cheveux de ceux dont l'attention reconnaît son parfum.

Sortant des réflexions où elle était plongée, Jade regarde la pendule et dit doucement :

- Hé bien, il est presque 17 heures. Nous allons devoir vous quitter.
- Où allez-vous maintenant ? demande Sacha.
- Nous retournons chez nous, répond Paul. Un de mes amis a pris soin de la maison pendant notre absence ; elle nous attend.
- Qu'allez-vous faire une fois rentrés ? demande Luna. Cela n'est pas facile, lorsque l'on part longtemps, de revenir ainsi dans un rythme de vie que l'on a oublié.

– Nous irons doucement, dit Jade. Lila découvrira l'école à la rentrée. Paul et moi, nous devons travailler pour gagner ce qu'il faut pour manger et pour vivre.

– Et nous allons chercher à vendre ses tableaux, ou à les exposer, continue Paul en prenant la main de la jeune femme.

– Peut-on les regarder avant que vous partiez ? demande Luna.

– C'est impossible, je le crains, tant ils sont enfouis et bien enveloppés au fond de la voiture ! dit Paul. Nous vous inviterons à voir l'exposition.

– Je veillerai sur vous à distance, , dit l'homme en se levant.

– Je sais, et nous sommes quatre maintenant, dit Jade en posant sa main sur son ventre.

Paul se lève à son tour et repart vers la chambre pour chercher leurs valises. Avec Sacha, il charge la voiture, et les deux jeunes gens mesurent l'amitié qui les lie l'un à l'autre dans le silence grave qui colore leurs gestes. Lila embrasse son grand-père et Jade l'installe aussitôt sur son siège à l'arrière.

– En voiture, petite fleur des îles ! Je sens que tu te prépares à faire une belle sieste ! Quand tu te réveilleras, nous serons rentrés chez nous, lui dit-elle.

– Je crois qu'après ce long voyage, elle ne doit pas très bien savoir ce que veut dire "chez elle", dit Luna en riant.

– Elle reconnaîtra sa maison, dit l'homme en se penchant par la vitre pour caresser Lila. Les enfants sont les plus attentifs d'entre nous.

– Au revoir, Sacha, dit Jade en prenant le jeune homme dans ses bras. Merci de cette rencontre. Puisse-t-elle être le début d'une belle amitié.

– Au revoir, Jade, répond Sacha en embrassant la jeune femme. Et merci pour ta sincérité.

– A bientôt, dit-il encore en serrant la main de Paul. Nous sommes frères désormais.

– Vous serez toujours les bienvenus chez nous, répond Paul.

– Espérons que la vie nous réunira à nouveau, dit Jade en embrassant Luna.

L'homme reste silencieux. Il serre Jade et son fils contre son cœur et libère son étreinte pour les laisser partir.

– A bientôt mes enfants, dit-il enfin. N'oubliez pas que, quels que soient vos projets, c'est la vie qui décide où elle veut vous mener. Laissez-vous porter, sans même la comprendre. Elle sait, mieux que nous, ce qui nous va le mieux.

Paul met le contact et la voiture crachote sa mauvaise humeur, réveillée d'un repos dont elle croyait pouvoir profiter plus longtemps. Après quelques sursauts qu'elle expulse en fumées, elle ronronne enfin, heureuse de sentir le rythme du moteur s'élançer dans son ventre. Après un demi-tour, elle se laisse

descendre tout en bas de la pente et sort de la forêt, attaquant fièrement le virage escarpé qui l'engloutit bientôt derrière son monticule. Un dernier coup de trompe, et la forêt retrouve son silence habituel.

Après quelques instants, Luna dit à son tour :

– Nous allons rentrer nous aussi, petit frère. J'ai hâte de découvrir ce qui reste du camping et de voir si la tente a su bien résister aux attaques du vent.

– N'hésitez pas à revenir si vous êtes sans abri, dit l'homme.

– C'est d'accord, dit Sacha. A bientôt, et merci encore pour votre accueil.

L'homme les salue d'un geste et regarde un instant leurs silhouettes fines s'estomper dans les ombres que les feuilles des arbres dessinent sur le sol. Puis il fait demi-tour et reprend le chemin qui mène à la rivière.

Avant de se lancer tout de suite dans le champ pour rejoindre la route, Sacha et Luna décident de longer la lisière des bois, pour profiter un peu du bruissement léger que les arbres s'échangent en guise de salut. La tempête a lavé l'atmosphère de son eau et la chaleur n'est plus imprimée dans les airs, comme elle l'était encore il y a peu de temps. La terre elle-même n'a plus ces bouffées étouffantes que l'été expirait à chaque crépuscule. Il faut que le soleil, attentif et soigneux, ajuste ses rayons pour

que l'on sente encore, à travers le feuillage, une caresse douce repousser la fraîcheur qui remonte du sol.

Perdus dans leurs pensées, les jumeaux avancent sans échanger un mot. Soudain, alerté par un bruit au-dessus de sa tête, Sacha lève les yeux.

– S'il vous plaît, entend-il au même moment.

Sacha s'arrête net et regarde un peu mieux.

– S'il vous plaît, monsieur, entend-il encore.

– Tu as entendu ? demande Sacha à sa sœur.

– Oui, cela venait de notre droite, répond Luna étonnée.

– Je suis ici, regardez ! entendent-ils à nouveau.

C'est la voix d'un enfant. Elle est claire et limpide et traverse les airs sans aucun frottement. On dirait que les mots qu'elle apporte avec elle pénètrent dans le cœur et résonnent au fond, sans que l'esprit, jamais, ne soit mis au courant. Ce contact est si fort et si intime aussi, que l'on pourrait penser qu'il est l'écho furtif d'une voix intérieure.

Mais la voix reprend encore :

– Regardez-moi, je suis là, juste au-dessus de vous !

– Là ! dit Sacha. Je le vois !

Un tout petit garçon est assis dans un arbre qui borde le sentier. Installé sur une branche, il laisse pendre ses jambes qu'il balance sans cesse, pour sentir dans son corps les convulsions timides du bouleau qui se plaint de cette agitation. On le dirait

très jeune, huit ou neuf ans à peine. Son visage enfantin traduit son âge tendre, et les boucles dorées qui encadrent son front renforcent la pâleur de sa peau d'angelot. Ses yeux, pourtant, sont fermes et donnent l'impression d'une grande assurance. Ce regard est tendu par une conviction qui impose sa force à celui qui le croise, et qui semble puiser la couleur de sa flamme au cœur même du soleil. Et le contraste est grand entre ce petit être, en danger d'équilibre sur l'arbre qui le porte, et l'immense sagesse qui inonde ses yeux et dont le seul pouvoir semble être la raison de tous ses mouvements.

– Que fais-tu dans cet arbre, petit bonhomme ? demande Sacha. Descends, tu vas tomber.

– Je vous attendais, répond le garçon.

– Qui es-tu donc ? demande Luna intriguée.

– Ceux qui ne m'oublient pas m'appellent le Petit Prince, répond l'enfant.

– Pourquoi les gens t'oublieraient-ils ? demande Sacha en riant. Tu as l'air d'être quelqu'un d'assez particulier.

– Ils préfèrent rester dans leur monde, répond l'enfant d'un air soucieux.

– Que veux-tu dire par-là ? demande Luna.

Le garçon ne répond pas et ses yeux, tout à coup, se voilent de tristesse.

– Tu disais que tu nous attendais, reprend Sacha. Que veux-tu de nous ?

– Je veux savoir si je peux compter sur vous, dit l'enfant d'une voix forte, retrouvant soudain le feu de son regard.

Sacha et Luna se regardent, étonnés.

– Bien sûr que tu peux compter sur nous, répond Luna en souriant, ne voulant pas décevoir le garçon.

A peine a-t-elle prononcé ces mots, qu'elle regarde partout en se frottant les yeux. L'enfant a disparu ! Elle s'approche de l'arbre pour être sous la branche qui, tout à l'heure encore, recevait les élans de cet enfant étrange, mais elle ne voit personne. Alors, elle touche l'arbre, le frappe de la main, pour bien se persuader qu'elle n'est pas dans un rêve, regarde un peu le sol et relève la tête : toujours rien. Etourdie et inquiète, elle revient vers Sacha.

– Mais où est-il donc passé ? lui demande-t-elle en fouillant du regard le toit de la forêt.

– Qui ça ? répond Sacha en la regardant d'un air étonné.

– Le Petit Prince, qui nous parlait à l'instant, précise Luna en cherchant encore autour d'eux.

– Mais de qui veux-tu parler ? demande Sacha.

Arrêtant ses recherches, Luna le regarde avec effroi.



– Sacha ! Tu l'as bien vu comme moi, ce petit garçon, assis sur cette branche, dit-elle en perdant patience. Tu lui as même parlé !

– Je n'ai parlé à personne. Qu'est-ce que tu racontes ? répond Sacha surpris.

Effarée de comprendre que son frère est sincère et qu'il a oublié, déjà, le Petit Prince, Luna essaie encore de retrouver en elle l'image du garçon.

– Ecoute, Luna, dit Sacha. Tu rêves tout éveillée, je t'assure. Depuis que nous avons quitté notre ami, nous n'avons rencontré personne.

– Mais Sacha, dit Luna consternée, il était là, devant nous.

– Tu avais tout ça dans ta tête, petite soeur ! dit Sacha en la prenant par les épaules. Et tu y as tellement cru que tu penses l'avoir vraiment vécu.

Complètement perdue et ne parvenant plus à revoir ce visage qu'elle a cru rencontrer, ni même à retrouver cette voix si bizarre qui lui avait parlé, Luna se prend finalement à douter.

– Viens, lui dit Sacha gentiment. Revenons maintenant. Toutes ces péripéties nous ont bien fatigués.

Et les jumeaux s'éloignent, parlant de choses et d'autres, laissant derrière leur dos la branche du bouleau arrêter peu à peu ses tremblements discrets.



## ❧ 11. La thérapie du Vivant ❧

Quand ils arrivent en vue de leur petit camping, le soleil, encore haut, souligne les dégâts du combat inégal dans lequel la tempête a emporté les toiles, plié les caravanes et abattu les haies. Le seul endroit vivant et un peu préservé est celui que les murs des maisons sanitaires ont protégé du vent. Là, quelques caravanes, une ou deux voitures et la petite tente de Sacha et Luna ont échappé au pire.

Le reste n'est qu'un grand champ de bataille, saccagé par le vent et battu par la pluie, dont les eaux, çà et là, ont longé les chemins et recouvert de boue les places des campeurs. La plupart sont partis, ramassant les débris de leur habitation et fuyant cet endroit où le ciel en colère est capable de mettre la terre en lambeaux. Certains ont dû rester, n'ayant plus rien à eux, leur voiture, elle aussi, ayant été blessée par la chute d'un arbre ou l'envol d'un panneau. Ceux-là ont colmaté les brèches de leur toit, extirpé leur parcelle des rivières de boue qui l'avaient asphyxiée et attendent dehors, en discutant entre eux, l'arrivée des pompiers. Eux aussi veulent fuir et s'en aller si loin qu'ils oublieront enfin cette nuit diabolique, où plus rien n'existait que cette peur atroce de mourir impuissants dans la fureur du temps. Et ils sont terrifiés d'avoir encore en eux la certitude froide que rien de ce qu'ils sont n'aurait pu résister au

courroux destructeur de la pluie et du vent, si ces derniers avaient décidé d'en finir. Pour la première fois, ils ont touché du doigt la faiblesse suprême des hommes de la terre, comprenant malgré eux que la domination qu'ils pensaient exercer avec facilité sur toute la nature, n'est qu'un leurre de plus de leur toute puissance.

Le désordre est partout, et Sacha et Luna mesurent leur bonheur de n'avoir rien perdu dans cette nuit terrible. Etourdis et meurtris par les lambeaux de vie qu'ils contemplent en marchant, ils écoutent autour d'eux les plaintes et les craintes des gens qui, maintenant, en veulent à tout le monde de ce qui leur arrive.

Tous ces bruits les bousculent et ils s'éloignent un peu en rejoignant le fond du terrain de camping, tout près de la rivière. Les immenses merisiers qui encadrent le lit de ce gentil ruisseau sont encore debout. Ils ruissellent de feu sous les ors du soleil et leurs feuilles menues papillonnent dans l'air sous le frisson du vent. Elles s'échappent souvent vers le sol maintenant, laissant l'écorce fine du tronc qu'elles abandonnent découvrir le soleil. Et leur danse crépite sur les buissons qu'elles touchent dans leurs chutes aveugles. Le courant, au-dessous, est méconnaissable. Ses ébats cristallins ont été engloutis par le flux tourmenté d'une eau boueuse et sale, qui charrie avec elle les restes désossés des cadavres divers tombés

dans la tourmente. Le niveau du ruisseau est monté d'un bon mètre et l'écume marron qui noircit son écriin s'amoncelle en nuages sur les berges soumises.

Etonné de trouver cette désolation partout où ils se rendent, Sacha se rappelle pourtant que la tempête, pour lui, a été un moment fantastique et précieux, où il a pu goûter le silence et la vie derrière le chahut et la furie du vent.

De retour à leur tente, les jumeaux se préparent à aller se coucher, grignotant seulement de quoi calmer leur faim et refermant leur tente sur le désordre triste que le vent a laissé comme seul souvenir de ses éclats farouches.

\*\*\*\*

Il est tôt le matin, quand Sacha se lève d'un bond, réveillé par les cris des pompiers qui s'affairent à secourir les gens.

– Partons, dit-il soudain à sa sœur. Retournons dans la forêt. Nous n'avons rien à faire ici.

Et le frère et la sœur reprennent le chemin qu'ils connaissent si bien. Traversant le village où les gens ont enfin quelque chose à se dire, ils regagnent la route, dépassant le hameau des frères ennemis, et pénètrent, soulagés, sous le couvert des arbres.

– Retournons voir notre ami, propose Luna.

Ils tournent sur leur droite et remontent la côte qui mène à la maison. Assis sur une souche qui borde le chemin, l'homme les voit de loin s'attaquer à la pente. Sans bouger de son siège qui transforme son corps en arbre parmi les arbres, il attend qu'ils arrivent un peu plus près de lui pour les observer mieux.

– Ils ont déjà changé, se dit-il.

Sacha et Luna marchent l'un derrière l'autre et gardent le silence. On les sent attentifs au moindre des soupirs qu'ils sentent autour d'eux. Ils sont pourtant centrés et se laissent porter par la forêt entière, en contemplant en eux le travail qui se fait.

A quelques pas de l'homme, Sacha tourne la tête et, l'ayant reconnu, fait un signe à sa sœur et s'approche de lui sans prononcer un mot. Respectant ce silence qui ne les gêne plus, ils écoutent ensemble les mille et un échos que la forêt renvoie, et relance sans cesse, de buissons en fourrés.

– Asseyez-vous près de moi, si vous voulez, leur propose l'homme. Avez-vous retrouvé vos affaires saines et sauvées ?

– Oui, heureusement pour nous, répond Luna. Nous sommes parmi les seuls à n'avoir rien perdu. Le reste du camping n'est plus qu'un souvenir, tant la boue et le vent se sont jetés sur lui.

– J'ai vu que le village avait aussi souffert, dit l'homme.

Le vent, qui se souvient encore de son emportement, vient souffler ses regrets auprès des trois amis. Il sait que la forêt,

déjà, l'a pardonné, même si elle devra souffrir de voir longtemps les corps de ses enfants, déchirés sur le sol.

– Puis-je vous poser une question ? demande Luna.

– Bien sûr, répond l'homme.

– Pourquoi avez-vous choisi de nous dire tout cela ?

– Parce que vous êtes prêts à recevoir en vous tout cet enseignement, répond l'homme. Vous n'êtes pas venus ici par hasard. Il était temps, pour vous, de connaître la vie.

– Pourquoi sommes-nous prêts ? demande Sacha.

– Vous êtes des êtres sensibles et votre niveau d'évolution est déjà important. C'est pour cette raison que vous pouvez comprendre tout ce que je vous dis, sans effort ni erreur.

– C'est vrai que j'ai parfois le sentiment étrange que je connais déjà certaines de vos paroles, remarque Luna.

– Ton être les connaît. Il a derrière lui un passé déjà long de recherche et de quête de cette connaissance.

– Pourquoi les êtres sensibles sont-ils mieux à même de comprendre cela ? demande Sacha.

– Ils sont proches de leur être, et ils sont donc aussi beaucoup plus près du Soi, répond l'homme. Ils en ont l'intuition, souvent, dans ce qu'ils vivent, mais comme personne ne les a informés, ils ne savent jamais ce qu'ils touchent ainsi. Pourtant, cette intuition farouche qui est inscrite en eux est la marque certaine d'une compréhension avancée de la vie.

- Comment sont-ils plus près du Soi ? demande Luna étonnée.
- Les couches qui composent leur corps énergétique sont beaucoup moins épaisses que celles que l'on trouve chez la plupart des gens. L'étincelle du Soi est donc plus visible au fond de leur regard. Et ils en sont si proches qu'elle inonde souvent les gestes et les actions qu'ils mènent dans ce monde. Ils doivent assumer cette complicité qu'ils ont avec la vie pour devenir vivants. Souvent, les émotions leur sautent à la gorge et assaillent leur cœur. Ils n'ont pas, en effet, dans leurs couches subtiles, de protection épaisse qui pourrait faire barrage à ces bouleversements. Pour pouvoir respirer malgré ces turbulences, ils se doivent d'apprendre à être transparents à cette agitation. Et c'est en travaillant parmi les éléments, au cœur de la nature, en laissant le soleil, le vent et les orages traverser tout leur corps, qu'ils pourront devenir perméables aux troubles de la vie de ce monde.
- C'est ce que vous appelez "être centré" ? demande Luna.
- C'est cela, répond l'homme. Se centrer dans son cœur pour rester protégé de toutes ces violences, c'est la seule manière, pour un être sensible, de supporter ce monde. Lui qui est préparé à servir le subtil qui s'épanouit en lui, il n'est pas adapté au monde si grossier qui l'entoure partout.
- Où est le Soi dans tout cela ? demande Sacha.



– J'y viens. Lorsqu'un être sensible parvient à se centrer, il découvre un refuge à l'intérieur de lui, un petit endroit calme où il peut se blottir chaque fois que le monde autour de lui l'agresse. Cet espace paisible, c'est celui du "Je suis". Il donne à tous les êtres qui savent le trouver le loisir de pouvoir s'échapper du bocal au fond duquel les hommes ont accepté de vivre. Il peut ainsi s'ouvrir aux gens qui sont autour, à la nature surtout, sans crainte de souffrir. Et il aura alors l'impression de saisir une étincelle semblable dans le regard des gens. Quelque chose qu'il a, lui-même au fond de lui et qui le rend vivant, bien au-delà des rôles qu'on lui dit de jouer. Quelque chose qui n'a jamais vieilli en lui et qui reste toujours présent et identique, même si tout son corps s'altère et se flétrit.

– J'ai déjà ressenti cela ! s'exclame Luna. C'était comme si, quelle que soit la personne que j'avais devant moi, qu'elle m'aime ou qu'elle m'en veuille, je me sentais toujours proche d'elle quelque part.

– C'est vrai, dit l'homme en souriant. Ce que tu pressentais, derrière tous ces regards, c'est le Soi, éternel, identique partout, que l'on peut percevoir dans chaque individu. C'est le même, également, que vous pouvez toucher au cœur de la nature, et dans tout ce qui vit. Il est toujours présent, au-delà du "Je suis", dans le "Je" essentiel où tout être vivant puise son origine.

– C'est peut-être pour cela que je me sens souvent naturellement proche des gens, dit Luna pensivement.

– Est-ce le Soi qui fait que, parfois, les corps s'attirent intensément ? demande Sacha en rougissant.

– Bien sûr, répond l'homme. Le Soi inonde le corps jusqu'au bout des orteils. Et quand deux corps se touchent, c'est le Soi, pour chacun, qui goûte ce toucher. Pour les êtres sensibles, chez qui le Soi est proche de la "surface" de l'être, l'attrance est plus forte. Et lorsque deux d'entre eux manifestent chacun, de la même manière et au même niveau, le Soi dans leur personne, ils s'attirent l'un vers l'autre irrémédiablement.

– Dans ce cas, cela peut arriver plusieurs fois dans la vie ? s'étonne Luna.

– Oui, répond l'homme. Tous les êtres qui ont un niveau d'évolution proche sont portés les uns vers les autres. Et ne pas l'accepter, c'est se voiler la face et refuser surtout les signes de la vie.

– C'est pourtant la raison de bien des séparations, dit Luna songeuse.

Les oiseaux, malicieux, se moquent gentiment de ces explications. Pour eux, tout semble simple et leurs chants pétillants rappellent au monde entier qu'ils sont heureux de vivre.

– Et d'où vient le désir, dès lors que le besoin de rencontrer le Soi en l'autre a été satisfait ? demande encore Sacha.

– Comme toutes les pensées, les émotions, les ressentis, le désir vient du Soi et il s'adresse au Soi, répond l'homme. Ce qui se passe ensuite est le fruit du mental, qui déforme cela pour créer les attentes des plaisirs du corps.

– Mais ce n'est pas toujours le cas, n'est-ce pas ? Je veux dire, reprend Luna en rougissant à son tour, qu'il y a des moments où l'on n'est pas porté vers cet enchaînement ?

– C'est vrai que, pour les femmes, les choses sont différentes, répond l'homme, car elles n'ont pas toujours le désir du plaisir au moment de l'étreinte. Un regard, une caresse, peuvent les satisfaire et les remplir autant.

– Et pour les hommes ? demande Sacha.

– L'homme, quant à lui, n'est jamais satisfait que dans l'acte sexuel, car c'est là, seulement, qu'il trouve son plaisir. Et il va essayer de retrouver toujours cette jouissance pleine, et contenter ainsi le besoin qui renaît et l'obsède à nouveau, dès qu'il l'a assouvi.

– Ça n'en finit jamais ! s'écrie Sacha.

– Oui, répond l'homme. Le désir appelle le plaisir qui, s'il est satisfait, réveille le besoin de le vivre à nouveau. Le désir ressurgit et le piège se referme.

– Mais si c'était comme ça, un homme et une femme ne s'entendraient jamais !

– C'est ce qui se passe dans tous les couples, répond l'homme. Quand le premier amour a perdu son éclat et que les années passent, certains hommes continuent à vivre leurs pulsions, d'autres, suivent la morale et restent avec leur femme en se frustrant toujours. Mais aucun ne comprend ces élans mystérieux qu'ils sentent dans leurs corps. Pourtant, le sexe n'est pas le seul point difficile entre un homme et une femme qui veulent vivre en couple. Leur entente n'a jamais de bases très solides, car elle n'est pas fondée sur ce qu'ils sont vraiment, puisqu'ils n'ont engagé que leurs seules personnes. Leur relation n'a pas plus de réalité que celle qu'entretiennent deux pantins amoureux. Leurs êtres sont en arrière, ils se sont attirés, mais jamais leurs personnes n'ont reconnu l'appel qui les a rapprochés.

– Mais comment s'en sortir ? demande Sacha désespéré.

– Si l'on tend vers le Soi, les excès disparaissent et les désirs s'effacent peu à peu, répond l'homme simplement. C'est dans ce cas, seulement, qu'un couple peut survivre et que deux êtres peuvent vivre ensemble longtemps, attentifs et ouverts aux signes de la vie.

Comme à chaque rencontre qu'ils ont faite avec l'homme, en écoutant ces mots surgis de nulle part qui leur semblent

pourtant si familiers déjà, les jumeaux sentent en eux s'entrouvrir quelque chose. Il y a, quelque part, un endroit de leur être qui comprend tout cela. Un endroit qu'ils n'avaient jamais imaginé et qui restait caché en attendant son heure. Et voilà qu'aujourd'hui et depuis quelques jours, il s'ouvre et s'épanouit, réveillé par des mots ou par des ressentis qui frappent à sa porte et lui donnent envie de s'élaner dehors. Et cette renaissance est un soulagement pour les deux jeunes gens, qui ressentent leurs corps étonnés et heureux d'avoir su renouer avec leur raison d'être. Ils pensaient jusqu'alors l'avoir déjà trouvée, en forgeant leur esprit à savoir résister aux tracasseries de la vie et à vite oublier les questions impossibles, les peurs irraisonnées, et la mort, surtout, que l'on ne comprend pas, mais dont l'ombre, toujours, plane sur l'existence. Et à chaque parole, à chaque explication que l'homme leur propose, ils s'écoutent renaître et observent en eux l'émergence subtile d'une force vitale à laquelle, ils le savent, ils pourront se fier.

Le son d'un téléphone retentit tout à coup. Étonnés de ce bruit au cœur de la forêt, Sacha et Luna regardent leur ami.

– C'est pour moi, fait-il en sortant un appareil portable de sa poche. Bonjour, dit-il dans la boîte noire. Oui... Je vous écoute...

Un long moment se passe où l'homme est silencieux, écoutant calmement les élans nasillards d'une voix déformée par l'engin portatif.

– Très bien, dit-il enfin. Je vais voir ce que je peux faire. Je vous rappelle dans dix minutes.

Rangeant son téléphone, il se lève en disant :

– Je vous laisse quelques instants, on m'appelle en urgence. A tout à l'heure.

– Qu'est-il allé faire à ton avis ? demande Sacha à sa sœur.

– Je ne sais pas, répond Luna. Je ne sais vraiment pas.

Et même les oiseaux qui s'échangent toujours leurs cadences gracieuses ne réussissent pas à les distraire un peu. Cet homme, décidément, est bien extraordinaire et les laisse toujours étonnés et surpris de tout ce qu'il peut faire. Après quelques minutes, il reparaît enfin.

– Le voilà ! dit Sacha en faisant signe à Luna.

– Rien de grave, leur lance l'homme en composant un numéro sur son téléphone. C'est moi, dit-il dans l'appareil. Vous pouvez dire au médecin qu'il n'y a plus rien à craindre. C'était juste un problème cardiaque. J'ai replacé le cœur et tout est redevenu normal . Dites-lui que son fils devrait venir me voir pour que je continue ce travail... Oui, je sais qu'il ne le fera pas... A bientôt.

Sacha et Luna attendent un moment, mais Luna, finalement, n'y tient plus :

– Je ne pensais pas que vous aviez le téléphone, dit-elle avec curiosité.

– Il faut bien que ma secrétaire puisse me joindre de temps à autre, dit l'homme en souriant.

– Votre secrétaire ? demande Sacha en haussant les sourcils.

– Je tiens un cabinet où je soigne les gens, répond l'homme. Et c'est ma secrétaire qui prend les rendez-vous, organise mon temps et sait me faire signe quand je dois, en urgence, soigner certaines personnes.

– C'était le cas tout à l'heure ? demande Luna.

– Oui. Le fils du médecin que nous avons croisé, l'autre jour au village, a perdu connaissance en pleine réunion du conseil municipal.

– Le médecin du village ? Celui qui n'a même pas détourné le regard pour vous dire bonjour ? Quel toupet de faire appel à vous ! s'exclame Luna.

– Son fils était en danger, répond l'homme. Et il savait que les médecins ne pouvaient le traiter comme moi je l'ai fait.

– Que s'est-il passé exactement ? demande Sacha.

– D'après ma secrétaire, l'homme était déjà faible quelques instants avant, car ses amis l'ont vu devenir très pâle pendant le déjeuner. Son père a dit aussi qu'il était fatigué et rongé ces

temps-ci par les difficultés qu'il avait rencontrées avec sa fille aînée.

– Et alors ? demande Sacha impatient de connaître la suite.

– Alors qu'il venait juste de parler en public, ce jeune homme a senti tout son corps se raidir. Une douleur énorme a englouti son cœur et le cri de souffrance qu'il a pu exhiler, comme un râle de mort venu le rattraper, a dû fendre les airs et laisser affolés nombre de ses collègues.

– C'est terrible ! s'écrie Luna.

– Le plus terrible, dit l'homme, c'est que tous ses collègues ont fui dans le couloir. Seule une jeune femme et l'un de ses amis sont restés près de lui pour attendre les secours.

– Pourquoi fuyaient-ils ? Il n'y avait pas de danger, remarque Sacha.

– Mais parce qu'ils avaient peur ! répond l'homme. Ils avaient ressenti le frisson de la mort circuler parmi eux. Ils avaient entendu la souffrance d'un corps déchirer leurs entrailles. Ils avaient vu un homme foudroyé devant eux leur rappeler enfin que rien de ce qu'ils font pendant leur existence ne leur expliquera pourquoi ils sont en vie et pourquoi, un beau jour, ils devront s'allonger et mourir à leur tour.

– Mais c'est impensable ! s'exclame Sacha. Ces gens qui, d'habitude, construisent des projets et qui sont persuadés que toutes leurs idées sont utiles à la vie de ceux qui les



entourent... Ces gens-là se détournent quand la vie véritable surgit au milieu d'eux !

– La souffrance et la mort sont toujours ignorées dans notre société, répond l'homme.

Sacha et Luna ne savent que penser. Ils imaginent la scène, d'un homme violacé, projeté de sa chaise par une douleur telle qu'elle tétanise son corps comme s'il était mort. Ils voient le défilé des hommes très sérieux s'esquiver tous ensemble dans la pièce voisine, laissant la jeune femme et l'homme qui l'assiste regarder dans les yeux leur ami foudroyé. Ils devinent encore l'angoisse qui les prend et l'impuissance énorme qui les écrase tous deux. Et puis, la porte s'ouvre, c'est la libération : les blouses blanches arrivent, s'affairent autour du corps. Mais ces allers-retours ne sont que des manœuvres imprécises et aveugles. Et celui qui dirige ce manège factice le reconnaît lui-même : "Il n'y a rien à faire. Nous vous en dirons plus après les examens".

– Vous pensez que le médecin ne vous enverra pas son fils ? demande Luna.

– Maintenant qu'il sait que son fils est sauvé, il va se retourner vers sa propre médecine, dit l'homme. Il a su cependant avaler son orgueil et demander mon aide avec humilité.

– Parce que c'était son fils ! dit Sacha. Qui sait s'il l'aurait fait pour quelqu'un d'autre que lui ?

- Ne juge pas les gens trop vite, mon garçon. Chaque homme peut, à tout moment, s'éveiller à la vie. Même à l'instant ultime, en regardant la mort, il peut encore changer.
- Vous avez dit que vous avez soigné cet homme. Vous pouvez soigner les gens à distance, sans rien connaître d'eux? demande Sacha.
- Oui, répond l'homme. Je travaille de plus en plus de cette façon.
- Mais comment faites-vous ? continue Sacha incrédule.
- C'est très simple, répond l'homme. En m'intériorisant et en fermant les yeux, je cherche à m'installer dans un endroit tranquille à l'intérieur de moi. Puis, je me branche sur la personne que je dois soigner, et je laisse venir l'image qu'elle me propose. Je sais précisément les problèmes qu'elle a en voyant l'expression qui se présente à moi. Et je demande alors à la vie de donner à cet être en souffrance l'apparence qu'il faut pour qu'il se sente mieux. Après quelques minutes, je vérifie enfin que tout est replacé.
- Et ça marche ? demande Sacha sceptique.
- Très bien, répond l'homme. En général, les gens sont satisfaits.
- Mais qu'est-ce qui se passe quand vous soignez comme cela ? demande Luna.

– Quand on est dans l'intention du Soi, il n'y a ni souffrance, ni douleur, ni blessure. En m'intériorisant, je m'approche du Soi ; et j'entraîne avec moi les êtres subtils que je soigne. Quand la vie les inonde, elle leur donne toujours l'harmonie dont elle est l'origine essentielle, et guérit leurs souffrances, qui ne sont seulement que des déplacements de dimension subtile, même si le problème est articulaire.

– Vous êtes plus efficace comme cela que lorsque vous voyez les gens dans votre cabinet ? demande Luna.

– Je perçois les problèmes d'une façon différente, répond l'homme. A côté des volumes et des formes subtils du corps de la personne, l'image me dévoile l'état psychologique dans lequel elle se trouve, et que je dois soigner pour qu'elle soit guérie. Je suis dans la forêt, installé dans un arbre ou bien dans la maison, et je peux me plonger dans le cœur de la vie bien plus facilement que dans mon cabinet.

Les trois amis se taisent, regardant autour d'eux trois petits papillons danser dans le soleil. Ils sautent et se poursuivent, simulent des écarts, changent de direction, tout cela sans effort, sans même que leurs corps ne pèsent dans les airs. Ils jouent à s'oublier, à se perdre de vue, puis se lancent soudain dans une ronde folle qui les mène si haut que les feuilles des arbres avalent leur ballet. Et les voilà encore qui plongent vers le sol, se laissant emporter par le souffle léger de la brise qui aime

caresser leur voilure. Ils se posent enfin sur la fleur élégante d'un pissenlit sauvage. Et chacun se repose, pliant et dépliant les dessins de ses ailes, savourant le plaisir de se sentir vivants.

– Pourquoi avez-vous décidé de travailler sur les énergies ? demande Sacha.

L'homme laisse la forêt engloutir les échos des mots de la question.

– C'est une longue histoire, dit-il. J'ai surtout en mémoire deux moments de ma vie qui ont guidé mes pas. Lorsque j'étais petit, je me souviens très bien avoir pensé un jour que les hommes pouvaient soigner les autres hommes sans les ouvrir en deux. J'avais été guéri par un magnétiseur qui m'avait enlevé une douleur constante que j'avais dans le ventre, sans même me toucher. J'ai gardé cette image à l'intérieur de moi.

– Et le deuxième moment ? demande Sacha.

– C'est beaucoup plus récent, répond l'homme. Je travaillais déjà en ostéopathie. On dit que cette médecine donne à ses praticiens "des yeux au bout des doigts". Ils peuvent réactiver, avec une grande douceur, une fonction malade en remplaçant un os, un muscle ou un organe, ou un système entier, qu'il soit digestif, hormonal ou cardio-vasculaire. En travaillant cela, je me suis aperçu qu'avec les yeux fermés, je pouvais percevoir les dimensions subtiles des corps que je soignais. J'ai compris

également qu'avec ma seule pensée, je pouvais déplacer ces couches délicates et corriger ainsi les problèmes des gens.

– Et vous avez ensuite élaboré votre propre technique de soins, n'est-ce pas ? demande Luna admirative.

– Je n'ai rien fait du tout, répond l'homme. J'avais toujours en moi le désir impérieux de guérir la souffrance des gens que je voyais. La vie m'a enseigné, au fur et à mesure, à aller dans son sens et à trouver en moi les moyens de soigner, en laissant travailler son énergie première.

– Vous êtes contre la médecine traditionnelle alors ? demande Sacha.

– Je ne juge pas les médecins, répond l'homme doucement. Eux aussi, ils s'efforcent d'aider ceux qui viennent les voir et, pour beaucoup d'entre eux, c'est une vocation. Ils ont fait ce métier en étant convaincus, comme tout un chacun, que la médecine pouvait soigner les gens et avait le pouvoir de se débarrasser de toute maladie et de toute souffrance. Ils ont pu, par la suite, mesurer les limites de cette connaissance sur laquelle ils avaient porté tous leurs espoirs.

– Pourquoi n'essaient-ils pas de chercher autre chose ? demande Sacha.

– Certains d'entre eux se tournent vers d'autres médecines, que l'on dit parallèles, et qui sont très souvent beaucoup plus efficaces, répond l'homme.

– Pourtant, rien ne semble changer, ni dans les hôpitaux, ni dans les cabinets, remarque Luna.

– La médecine est une institution, dit l'homme. Elle essaie avant tout de défendre partout le monopole des soins qu'elle s'est attribuée au cours des derniers siècles. Elle a eu, pour cela, diverses stratégies. Elle s'est dite scientifique, mais elle ne l'est vraiment que parce qu'elle se cantonne à travailler seulement sur la matière physique. Elle a phagocyté certaines thérapies, comme l'acupuncture ou l'homéopathie, en les labellisant, mais en ne leur donnant que des rôles secondaires dans l'ordre hiérarchique des techniques de soins. Elle dénonce surtout avec entêtement toutes les thérapies qui peuvent proposer des chemins différents que celui qu'elle défend pour soigner la souffrance.

– C'est ce qu'elle appelle "l'exercice illégal de la médecine" ? demande Sacha.

– Oui, répond l'homme. C'est le dernier principe qui lui sert de rempart.

– Les gens vont faire changer cela ! s'écrie Luna. S'ils souffrent toujours, ils vont chercher ailleurs !

– C'est ce qui se passe, effectivement, répond l'homme. Ceux que la médecine ne sait que regarder souffrir et puis mourir ont déjà renoncé à faire appel à elle. Par son entêtement à refuser toujours de s'ouvrir à la vie, elle a ainsi perdu la confiance des

gens. Aujourd'hui, c'est certain, la connaissance de l'homme utile et pertinente est essentiellement subtile et délicate, puisqu'elle s'intéresse aux énergies du corps. Les thérapies énergétiques se développent, et les gens sont nombreux à les utiliser, car ils sont informés et ne se laissent plus soigner ou opérer sans prendre d'autres avis que ceux des spécialistes. Elles sont douces, performantes, et plus proches de l'être car elles suivent la vie dans tout ce qu'elles travaillent. Elles trouvent rapidement pourquoi le patient souffre, ce dont il a besoin et comment relancer ou même replacer les courants d'énergie pour le soigner au mieux. Elles cherchent avant tout à savoir la genèse de toute maladie. Il n'y a aucun risque, ni contre indication à leur intervention. Ces nouvelles thérapies seront sans aucun doute les médecines de demain. Elles n'ont besoin de rien pour progresser encore : ni argent, ni machines, à peine, quelques fois des essences naturelles. Si elles gagnent en confiance et s'assument vraiment, elles parviendront bientôt à traiter et soigner les grosses pathologies, comme je le fais moi-même.

- Et l'ostéopathie dont on parle tant ? demande Sacha.
- Les gens la plébiscitent, dit l'homme. Elle n'est plus, pour beaucoup, une médecine parallèle, tant ils ont l'habitude de demander son aide. Elle doit, elle aussi, s'ouvrir aux énergies pour pouvoir progresser dans les soins qu'elle propose.

– Que faites-vous des vaccins qui ont pu triompher des grandes invasions et qui protègent encore la vie et la santé d'un grand nombre de gens ? demande Luna.

– Ils ont été créés pour des êtres adaptés à ce monde grossier, qui sont les seuls, sans doute, à y trouver leur compte, répond l'homme. Plus un être est sensible, plus la vaccination est hasardeuse. Elle conduit fréquemment à des dysfonctionnements qui sont d'abord seulement de nature subtile. Jamais les spécialistes ne peuvent les connaître, car ils ne savent pas les voir ni les comprendre. Beaucoup d'êtres sensibles n'ont nullement besoin de ces vaccinations. Le hasard, jamais, ne dirige la vie. Le chemin de certains sera de contracter telle ou telle maladie ; d'autres les éviteront, avec ou sans vaccins, et vivront d'autres maux, utiles et pertinents pour leur évolution. Dans tous les cas, seul l'Être intérieur sait vraiment ce qu'il convient de faire : il faut l'interroger.

Sacha réfléchit un instant et dit :

– Pourtant, on entend très souvent que des opérations de plus en plus osées sont menées à leur terme et que les chirurgiens savent intervenir au cœur même de l'individu.

– C'est vrai, dit l'homme. Mais ce qu'il faut savoir, c'est que l'on peut soigner sans découper les gens. Et si on en arrive à devoir les ouvrir, c'est qu'on a échoué à guérir, en leur temps, des problèmes moins graves qu'on n'a pas détectés.



- Comment cela ? demande Sacha.
- Les gens gardent en eux les problèmes qu'ils ont pendant toute leur vie, car la médecine, qui n'a pas les moyens de comprendre leurs maux, ne sait pas les soigner, dit l'homme. Ils ont à 60 ans les mêmes difficultés qu'ils avaient à 30 ans, simplement délayées par les médicaments. Les origines du mal ne sont jamais traitées car elles sont fréquemment déclarées "inconnues". Et l'on peut voir souvent que tous ces traitements créent eux-mêmes des problèmes qui deviennent sérieux ! Mais quand le corps vieillit, il devient plus fragile et ne résiste plus aux attaques larvées qu'il a tant supportées et qui sont devenues des rochers de douleurs.
- Alors on les opère ? demande Luna.
- On les opère, oui, répond l'homme. Et on enlève ainsi un organe que l'on a laissé toute une vie dépérir un peu plus. C'est une aberration, à l'époque où l'on vit, de voir que l'existence n'est qu'une longue marche vers la maladie et que la médecine ne fait que regarder dégénérer les corps.
- Que faudrait-il faire à votre avis ? demande Luna, inquiète de ces perspectives.
- La vie est en jeu bien avant la matière, au sein des énergies qui composent le corps. C'est donc dans le subtil que l'on doit rechercher les causes des problèmes, et que l'on peut trouver toutes les solutions pour relancer la vie.

– Le diagnostic des médecins ne porte alors que sur la fin d'un processus ? demande Sacha.

– Exactement, dit l'homme. Le cri de la cellule commence bien avant que la matière physique ne montre les symptômes d'un dysfonctionnement. Il existe, quelque part, dans la carte subtile qui anime le corps. C'est là qu'il faut chercher sa raison et sa cause, et non en découpant l'être humain en morceaux.

– Les raisons de la maladie sont donc différentes pour chaque personne ? demande Luna.

– Bien sûr, répond l'homme. Chacun a son chemin et sa façon à lui de vivre les émotions et de les digérer. L'histoire psychologique de chaque individu est la cause essentielle de toutes les maladies qu'il aura à connaître.

Les jumeaux se regardent, et comprennent que l'image qu'ils avaient de la vie est en train de sombrer dans ces explications.

– Avez-vous déjà réussi à soigner le SIDA ? demande Sacha brusquement.

– Je n'ai malheureusement qu'une petite expérience de cette maladie, car très peu de malades échappent à l'emprise et à l'autorité de leurs propres médecins, dit l'homme. J'ai pu voir, cependant, que ce virus-là est tellement puissant sur le plan subtil, qu'il pollue l'énergie des couches les plus profondes à l'intérieur de l'être. Pour l'instant, tout ce que je peux faire, c'est faire diminuer la portée de l'attaque lancée par le virus, en

compensant sa charge par une charge vitale qui protège le corps pendant un certain temps. Pour tous ces grands malades qu'il faut suivre attentivement, il serait important que des centres de vie existent un peu partout.

– Quand je pense que la médecine ne veut pas entendre parler de tout cela ! dit Luna consternée.

– Cela ne mène à rien de comparer la thérapie du Vivant avec la médecine, dit l'homme. Elles n'ont rien à se dire, car, même si elles partagent la même intention, elles ne travaillent pas dans la même dimension. Et la vie n'a besoin de critiquer personne pour que les hommes enfin tournent les yeux vers elle. Le vieux monde, chaque jour, se transforme un peu plus. Et comme tout le reste, la médecine aussi devra évoluer, ou bien elle ne pourra que sortir de la scène.

– Il faut être patient, ajoute l'homme en soupirant. Tout est déjà en marche. Les savoirs périmés ne seront bientôt plus que de vieux souvenirs, car cette connaissance nouvelle et nécessaire de la vie et de l'être les aura balayés. Au fur et à mesure qu'en ce monde grossier les êtres plus sensibles monteront en puissance, l'ignorance des hommes sera comme effacée de l'histoire de la terre.

Luna reste songeuse, repassant dans sa tête les paroles de l'homme.

– Si vous soignez les gens, mais qu'ils ne changent pas, dit-elle. S'ils restent toujours prisonniers de ce monde, malmenés et meurtris par tous leurs sentiments, leurs peurs et leurs angoisses, ils retombent malades ?

– Oui, répond l'homme. Mais ce que je recherche, en gommant leurs souffrances, c'est leur donner enfin l'occasion de s'ouvrir vers un autre avenir que celui qu'ils s'efforcent de vivre en aveugles depuis qu'ils sont petits. Je voudrais voir briller au fond de leurs regards l'étincelle de vie qui pourrait les guider, s'ils veulent la suivre, vers une perspective bien plus enrichissante que la fin qu'ils redoutent déjà de subir.

– Je comprends, dit Sacha.

Et les oiseaux, rieurs, lui disent à l'oreille qu'il a déjà trouvé, en rencontrant cet homme, la raison qui fera que sa vie, désormais, ne sera plus la même.

– Et qui est cet Etre intérieur dont vous avez parlé l'autre jour, quand vous avez soigné Lila ? demande Luna.

– C'est l'éclat de conscience présent en tous les êtres, et qui a un savoir infailible sur tout, que ce soit du passé ou encore du présent, dit l'homme. C'est lui qui organise tous les événements pour notre évolution dans le monde des hommes.

– Vous pouvez lui parler ? demande Sacha.

- Oui, répond l'homme. Je peux le contacter à l'intérieur de moi. Mais tu le peux aussi, puisqu'il est également au fond de ta conscience.
- Il vous aide à soigner ? demande Luna.
- Oui, car il est infallible dans tous ses diagnostics, répond l'homme. Il peut me dire ainsi le danger qu'il y a devant une tumeur, si elle est cancéreuse, s'il faut l'opérer... Et en quelques minutes, si on lui fait confiance, il sait aussi soigner pratiquement tout ce qu'on lui demande.
- C'est extraordinaire ! s'écrie Luna.
- Oui, c'est fabuleux. L'Être intérieur est serviable et plein d'amour pour nous. Il sait nous assister et nous encourager à aller de l'avant vers le dieu de ce monde.
- C'est donc un allié précieux pour un travail spirituel ? demande Sacha.
- Oui, répond l'homme. Car il est relié au Soi. Présent dans ce monde, il est lié à la personne, qu'il s'efforce toujours de faire évoluer.
- Il peut nous aider à traverser l'écran de l'ego alors ? demande Luna.
- Il peut être le passeur idéal pour sortir du bocal. Mais je vous le répète, ce qu'il faut avant tout, pour marcher vers le Soi, c'est tout abandonner de ce qu'est la personne, même si son

travail spirituel en ce monde lui donne des pouvoirs et des moments d'extase qui lui semblent divins.

Sacha entend ces mots, mais sait qu'il ne pourra les comprendre vraiment que lorsqu'il aura pu en faire l'expérience, au moins quelques instants.

– Pouvez-vous nous expliquer comment vous travaillez pour soigner et guérir les gens qui viennent vous voir ? demande-t-il encore.

– Je peux vous raconter le cas de cet enfant qui, à sept ans à peine, souffrait d'une tumeur logée dans son cerveau. Pour le grand professeur qui l'avait pris en charge, la seule solution était l'opération. Enseignants de lycée, les parents d'Ibraïm cherchaient d'autres avis que ceux des spécialistes pour pouvoir comparer. Ils m'ont téléphoné pour avoir mon avis sur cette situation. Je leur ai répondu que je regarderai à ma propre façon l'état de leur enfant, que je n'avais besoin d'aucun autre examen pour faire le bilan, et que tout mon travail n'aggraverait en rien la santé du garçon.

N'ayant pas de rendez-vous à lui proposer dans l'immédiat, je l'ai d'abord observé à distance. C'était un grand désordre à l'intérieur du crâne, à droite et en arrière de l'hémisphère cérébral droit. Mais le plus important était qu'à ce niveau, l'énergie s'échappait par une fuite énorme. J'ai pensé que celle-ci devait être héritée d'une position fœtale que l'enfant avait

prise dans le ventre de sa mère. L'Être intérieur du garçon a d'ailleurs confirmé cette supposition. Pour colmater la brèche, un disque énergétique, aussi gros qu'une orange, grandissait peu à peu, en formant dans le crâne une cavité énorme, qui générait partout une forte pression dans la tête de l'enfant. Sur l'image scanner, les médecins n'ont vu que le petit noyau de ce volume énorme, et ils s'en inquiétaient. Et c'est pour empêcher que la vie ne s'échappe du crâne de l'enfant, que cette importante sphère s'était développée. Le corps se défend toujours avec ses propres armes, au détriment ici de sa santé.

L'Être intérieur était formel : en cas d'opération, l'enfant risquait d'y rester. Il s'en perd beaucoup trop de ces enfants malades, qu'on ne sait pas sortir des pièges que ce monde a ouverts sous leurs pieds. Les cancers, comme la leucémie sont toujours d'origine affective : la porte de la vie se ferme d'un seul coup. La vie en a assez de perdre ses enfants.

J'ai demandé aux parents de m'accorder 15 jours pour que je traite Ibraïm au moins trois fois de suite. Et voilà la manière dont j'ai travaillé.

J'ai reformé son crâne subtil en refermant la fuite qui s'y était ouverte. L'énergie de la vie s'est ainsi aussitôt remise à circuler dans son corps et son être, lui redonnant envie de vivre dans ce monde. Tout son comportement s'en est amélioré, et il a retrouvé le goût et l'appétit. Le circuit d'énergie étant

reconstitué à l'intérieur du corps, la tumeur n'avait plus de raison de grossir, ni même d'exister. Elle a pu commencer à faire ses valises. Très progressivement, le corps a inversé toute sa stratégie, en changeant la mission de toutes les cellules qui avaient colmaté la fuite d'énergie. Rien n'est jamais perdu pour la vie dans le corps : il suffit simplement de donner aux cellules la possibilité d'agir en harmonie en conservant au mieux l'équilibre du terrain sur lequel elles travaillent. Et la tumeur n'est pas l'anarchie cellulaire que l'on pense toujours : très souvent, elle est le résultat de l'organisation de certaines cellules, qui cherchent à conserver la vie qui leur échappe.

En continuant toujours à fermer l'ouverture et à faire disparaître de la zone sensible les cellules ajoutées, j'ai rééquilibré et augmenté la taille de l'hémisphère droit. J'ai ensuite réharmonisé le rythme des deux cerveaux l'un par rapport à l'autre. Ce travail a permis de libérer l'enfant des crises d'épilepsie qu'il avait fréquemment. Je suis intervenu, non pas avec mes mains, mais avec ma pensée.

Il s'est passé deux mois depuis notre rencontre, et Ibraïm va bien. L'être intérieur a récemment donné son accord pour que les chirurgiens enlèvent la tumeur, désormais sans danger. Tout a changé en lui. Je le soigne à distance ou bien au cabinet, et l'informe, chaque fois, des progrès qu'il a fait. Son crâne est refermé et la taille de la tumeur énergétique a fortement



diminué. Il connaît seulement quelques problèmes de vue, mais cela est normal pour l'instant. Il retourne à l'école et recommence le sport. Il a envie de mordre la vie à pleines dents.

Ses parents sont heureux d'avoir su oublier les protestations de tous les spécialistes qui suivaient Ibraïm, pour choisir de confier leur enfant à un thérapeute du Vivant. Professeurs éminents, pédiatres et médecins n'auraient pas pu entendre et encore moins comprendre l'ensemble de ce travail. Et pourtant, tout est simple : la vie est toujours là pour aider ceux qui cherchent à connaître le sens qu'elle donne à ce qu'elle fait. Dans chaque maladie, elle a ses objectifs qu'il suffit de comprendre, pour savoir ce qui doit évoluer dans le corps de l'être qu'elle habite. Elle multiplie les signes pour que les hommes, enfin, ouvrent les yeux vers elle. L'histoire d'Ibraïm en est un pour tous ceux qui ne veulent pas voir la force des courants qu'elle diffuse partout.

Le vent vient faire frémir le toit de mille feuilles qui couvre la forêt de ses chuchotements discrets et frémissants. Et chacune des branches, amoureuse et éprise de ce tendre toucher, fait entendre le chant qui la caractérise, avant de se donner au concert envoûtant que dirige la brise dans l'orchestre des cimes. De ce grand mouvement, majestueux et long, qui réveille la houle marine des arbres, seul un souffle léger arrive sur le sol.

Il surprend et dérange le repos des fougères, qui n'ont plus, maintenant, la fougue conquérante qui les avait rendues, au cours des derniers mois, maîtresses incontestées des chaleurs des sous-bois. En quelques jours à peine, elles ont viré au rouge, comme touchées au cœur par un mal secret qui ronge leur superbe et les force à poser leurs feuilles sur le sol. Et ces guerrières fières que plus rien n'arrêtait dans leurs conquêtes folles, voient leur peau se flétrir, leur taille diminuer et sentent que leurs forces, autrefois formidables, repartent vers la terre dont elles avaient surgi. Frappées en pleine gloire alors qu'elles avaient cru, dans leur toute puissance, s'émanciper enfin du rythme des saisons, les fougères se retirent, délivrant les espaces qu'elles avaient assiégés, étalant sur le sol le sang de leurs blessures et de leur amertume. Le soleil lui-même, dont la chaleur divine redonnait chaque jour du baume à leur élan, les trahit à son tour, grillant leurs feuilles fermes de ses rayons brûlants. Pliées par la douleur et le ressentiment, recherchant vainement la force de rouvrir les bras vers la lumière dont l'éclat seulement les aveugle déjà, elles attendent, soumises, que la vie se retire de leurs tiges ridées, pour pouvoir, doucement, s'étendre sur le sol et mourir en silence.

L'homme ne dit plus rien. Les jumeaux le devinent absorbé à nouveau dans cet espace intime qu'il a su découvrir à l'intérieur de lui, à la fois retiré en un centre conscient, infime et isolé, et

plongé dans le Tout, entièrement présent dans ce point immanent. Et leur vie tout entière, ils chercheront ce point, qui est aussi le pont entre tout ce qui vit. Comprendre qu'il existe suffit à bouleverser le monde qu'ils perçoivent. Plus rien de ce qu'ils voient n'est la réalité, puisque tout est le fait de l'écran du mental plaqué sur leur conscience. Et pourtant, tout cela est vivant, car la vie est partout, en eux et autour d'eux. Il y a quelque chose à trouver quelque part ; une clé à tourner au fond de leur conscience, pour que tombe le rêve, futile et éphémère et pour que le réel, durable et immuable, se révèle à leurs yeux.

Luna frissonne un peu sous la fraîcheur de l'air qui commence à chanter la fin de la soirée. Reprenant ses esprits, elle fait signe à Sacha et se lève en disant :

– Nous allons partir. Merci une fois encore pour ces explications.

L'homme acquiesce d'un signe.

– Revenez dans deux jours, si vous le désirez, dit-il. Je vous présenterai à deux anciens amis qui seront de passage. Je ne les ai pas vus depuis un certain temps, mais je crois cependant que leur conversation vous intéressera.

– C'est d'accord, dit Sacha. Nous serons des vôtres.

Et le frère et la sœur reprennent le chemin qu'ils connaissent si bien, laissant à leur ami le silence du soir et l'odeur de la terre qui s'apprête déjà à recevoir en elle les hymnes de la nuit.



## ❧ 12. Les amis du bocal ❧

Deux jours plus tard, la matinée est déjà bien avancée, quand Sacha et Luna rejoignent leur ami. Sans dire un mot, celui-ci les entraîne derrière la maison en écartant pour eux l'exubérant rempart des ajoncs et des ronces. Une marre se cache dans ce nid naturel, à l'abri des regards et des tracas du vent. Elle n'est pas profonde et l'éclat du soleil qui caresse son eau éclaire jusqu'au cœur de son écrin limpide, dont on peut voir le fond en se penchant un peu. Quelques plantes aquatiques flottent à la surface, lascives et bienheureuses, bercées timidement par les quelques risées qui se couchent avec peine sur cette eau mystérieuse. Et le calme profond qui règne dans ce lieu saisit les trois amis et découvre pour eux une sérénité invisible et secrète.

- J'ai vu un poisson ! murmure Luna.
- J'en ai mis quelques-uns, dit l'homme en souriant. On ne saurait rêver plus bel endroit pour eux.

Deux ou trois poissons rouges traversent en effet le silence de l'eau. Ils glissent lentement au sein de l'onde claire et l'on dirait pourtant qu'ils n'esquissent jamais le moindre mouvement. Ils remontent parfois rechercher le contact du soleil et de l'air sur leur peau délicate. Puis ils replongent encore, et se perdent dans l'ombre des tiges et des feuilles qui tapissent le fond du

monde qu'ils habitent. Un gland tombe soudain dans l'eau avec fracas, déclenchant la panique dans ces rondes profondes et faisant s'égayer les poissons prestement. D'un seul coup de nageoire, ils sont déjà partis, attendant que les eaux retrouvent le silence qu'ils aiment à écouter et goûter calmement.

Le bruit d'une voiture se fait soudain entendre. Elle s'annonce de loin, ronronnant dans le champ dont l'écho attentif alerte la forêt qu'on vient la visiter. La petite montée la fait tousser un peu, avant qu'on ne lui pousse une meilleure vitesse, qui la libère enfin et lui donne la force de grimper jusqu'en haut. A peine a-t-elle éteint son moulin tapageur que ses portières claquent et que des bruits de pas dérangent les fougères.

– Ce doit être les amis dont je vous ai parlé, dit l'homme. Allons les accueillir.

Laissant les poissons rouges reprendre leur ballet au fond de l'eau diaphane, ils contournent la maison et repèrent de suite une voiture blanche, qui paraît apprécier de pouvoir reposer son huile et ses pistons.

– Où sont-ils donc ? demande Sacha en tournant sur lui-même.

– Ils sont un peu plus bas, à la lisière du bois, dit l'homme. Venez.

Redescendant la pente qui conduit dans le champ, les trois amis s'approchent de deux ombres immobiles qui leur tournent le

dos. Les ayant rattrapées, ils restent en arrière, respectant leur silence et leur contemplation. Ils se penchent en effet vers quelque chose au sol qui paraît attirer toute leur attention. De là où ils se tiennent, les jumeaux reconnaissent un homme et une femme, tous les deux appliqués à leur observation. Les ayant entendus, l'homme tourne la tête, reconnaît son ami, mais demeure à son poste, dans le dos de sa femme. On dirait qu'il hésite à aller l'interrompre dans sa concentration. Il regarde vers elle qui ne bouge toujours pas, et lance aux trois amis un coup d'œil impuissant, en plongeant à nouveau vers la terre et les ronces.

– Magnifique ! C'est vraiment magnifique, entend-on murmurer devant lui.

Une tête se dresse, libérant les replis d'une longue tunique. De beaux cheveux tressés, à peine grisonnants, retombent en arrière d'un grand corps élégant. Les épaules se lèvent et s'affaissent aussitôt deux ou trois fois de suite dans l'élan appliqué d'une respiration. Le dos plié en deux derrière sa compagne, l'homme attend patiemment qu'elle se tourne vers lui, faisant mine, toujours, d'être encore absorbé dans sa méditation. Elle pivote enfin lentement sur elle-même, découvrant un visage apaisé et serein.

– Cet endroit est vraiment extraordinaire, dit-elle en regardant l'homme.

Comme s'il eût attendu d'entendre ces paroles pour pouvoir se lever, son compagnon, enfin, se redresse à son tour. Il semble plus petit et plus timide aussi. De grands yeux chaleureux éclairent son visage d'une gentille humeur. Il est simple et discret, et on le sent heureux de goûter le parfum de l'air de la forêt. Il y a cependant au fond de son regard une inquiétude sourde, qui assombrit parfois le bonheur qu'il déguste en respirant la brise et le murmure des feuilles. Mais un coup d'œil furtif lancé vers sa compagne semble le rassurer et lui dire qu'il peut lui aussi profiter de la vie et du vent.

– Viens voir, mon ami, la beauté de ce lieu ! lance la dame dans un sursaut de ces manches généreuses. Regarde l'étincelle cristalline et divine de ces deux cyclamens !

Etonnés de cette entrée en matière, Sacha et Luna regardent leur ami. Impassible, il s'avance un peu plus, s'agenouille à son tour et se fait expliquer les conditions de vie, de misère et de mort des fleurs de cyclamen.

– Tu sais, dit-il en se relevant, la forêt tout entière est riche de merveilles plus belles et plus subtiles les unes que les autres.

– Sans doute mon ami, sans doute, dit la dame, qui semble déçue du peu d'intérêt qu'elle a suscité chez l'homme.

Revenant sur ses pas, elle découvre soudain Sacha et Luna qui observent, surpris, les deux nouveaux venus.



– Mais tu as du monde, nous te dérangeons ! s'exclame la dame en regardant les jumeaux avec curiosité.

– Vous ne nous dérangez pas, répond l'homme. C'est moi qui leur ai proposé de venir aujourd'hui pour qu'ils puissent vous rencontrer.

– Vraiment ? dit la dame en ajustant une mèche perdue au milieu de son front.

On sent qu'elle est flattée des paroles de l'homme, mais qu'elle essaie aussi, d'un effort de l'esprit, de ne pas le montrer. S'appliquant à garder son visage inchangé, elle avale avec joie ce premier compliment.

Sacha et Luna peuvent maintenant mieux la voir. La pâleur de sa peau accentue le dessin de ses traits délicats, dont elle doit prendre soin avec application. Les éclats orangés du tissu de sa robe construisent autour d'elle une impression de joie qui s'empare d'abord de ceux qui la regardent. Cette femme, sûrement, respire l'allégresse et la simplicité.

– Je vous présente Marie-José, dit l'homme en s'adressant aux jumeaux.

– Non, non, mon ami. Marie-José n'est plus de ce monde, dit la dame en souriant humblement. Mon maître tient désormais à ce que l'on m'appelle Josia.

L'homme lève le sourcil, mais enchaîne aussitôt :

– Voici donc Josia et.... ?

Il s'arrête, hésitant, en cherchant du regard l'homme derrière sa compagne.

– Simon, dit ce dernier. Moi, c'est toujours Simon !

– Bonjour, répondent Sacha et Luna en serrant les deux mains qui se tendent.

– Et voici Sacha et Luna, continue l'homme.

– Quels beaux enfants ! s'écrie Josia. Mais.. Est-ce que je me trompe où vous vous ressemblez beaucoup ?

– Nous sommes jumeaux, dit Luna.

– Ça alors, des jumeaux ! Quelle belle histoire vous devez vivre entre vous ! Et vous avez, vous aussi, des noms initiatiques ?

Sacha et Luna regardent l'homme d'un air interrogatif.

– Heu... Non, je ne crois pas, répond Sacha. Ce sont nos parents qui nous ont appelés ainsi.

– Ah, fait Josia déçue. Ce n'est pas grave. Vos prénoms sont quand même très jolis.

– Venez, dit l'homme, allons nous asseoir. Nous serons plus à l'aise pour parler.

Le petit groupe remonte les quelques mètres qui le séparent de la maison. Un instant effrayés des bruits de la voiture et de ces visiteurs qu'ils ne connaissaient pas, les oiseaux se relancent dans leurs taquineries, reprenant la parole au-dessus de leurs têtes. Le soleil est partout, dans les arbres et les feuilles, mais

les ombres qu'il joue à porter sur le sol tamisent sa chaleur et rongent sa lumière. La petite clairière autour de la maison lui permet cependant de lancer tous ses feux vers la terre qui l'attend.

L'homme installe les chaises sous le pin parasol qui borde le chemin. Tout le monde s'assoit et Josia, se tournant vers l'homme, s'écrie :

– Qu'est-ce que je suis heureuse de te revoir ! Quel chemin nous avons parcouru tous les deux depuis tout ce temps !

– Ça c'est sûr ! fait Simon en regardant l'un et l'autre.

Josia le foudroie du regard en attendant la suite.

– Je veux dire.... bredouille Simon. Je veux dire seulement qu'il y a de nombreuses années que nous ne nous sommes pas vus.

– C'est vrai Simon, dit l'homme. Cela fait presque dix ans que nos chemins se sont séparés.

– Après ton départ, je n'ai jamais retrouvé personne avec qui je puisse échanger sur cette profondeur qui est la seule chose pour laquelle nous vivons.

Sacha et Luna se regardent, sentant que cette femme va les intéresser. Ils se calent dans leur siège et attendent la suite avec curiosité. Josia, justement, leur parle maintenant :

– Est-ce que vous mesurez la chance formidable que vous avez de vivre, vous qui êtes si jeunes, l'aventure spirituelle qui

doit être la vôtre ? Quel temps j'aurais gagné si jamais j'avais pu découvrir aussi tôt cette voie magnifique !

Sacha et Luna échangent un coup d'œil consterné.

– Vous savez madame, avance Luna prudemment, nous ne sommes dans aucun des chemins dont vous avez parlé. Nous sommes juste en vacances pour quelques jours ici.

– Nous avons rencontré votre ami dans les bois et nous aimons venir discuter avec lui de tout ce qu'il connaît, ajoute Sacha pour venir en aide à sa sœur.

– Ah, vous êtes seulement des vacanciers ! fait Josia, déçue une seconde fois par la réponse des jumeaux.

Et l'on sent que, d'un coup, l'intérêt qu'elle leur porte disparaît dans le vent et qu'elle ne sait quoi dire à ces deux jeunes gens qui n'ont pour tout attrait que la curiosité qui brille dans leurs yeux. Les laissant à leur sort, elle interroge l'homme :

– Que deviens-tu, dis-moi, après toutes ces années ?

– Comme tu le vois, je vis dans la forêt, répond l'homme sobrement. Et j'essaie de soigner les gens qui me consultent pour les aider un peu dans leur évolution. Je pense que...

– Quel beau travail tu fais ! s'écrie Josia sans le laisser finir. Et je parle, désormais, en connaissance de cause, car je soigne moi aussi. Souviens-toi : "Les pouvoirs ne seront donnés que par surcroît". Et je sais maintenant, que mon tour est venu,

puisque je sens en moi monter l'enseignement d'une thérapeutique subtile et efficace.

Elle s'arrête un instant, mais aucun des quatre autres ne pose de question.

– Je travaille en effet à l'aide des cristaux et de leur énergie, ajoute-t-elle en prenant un air inspiré.

L'homme ne scille pas et Sacha et Luna, sentant qu'ils ne sont plus dans la conversation, n'osent pas l'interrompre.

– Simon pourra te dire le nombre de personnes qui viennent à la maison pour que je les guérisses, enchaîne Josia en désignant son compagnon de la tête.

Simon ne répond rien, habitué qu'il doit être à ce petit discours. D'un geste de la main, il montre son accord, sans détourner les yeux d'une grosse limace qui se lance, patiemment, dans l'ascension risquée du montant de sa chaise. L'animal est têtue et avance doucement, profitant des ventouses de son corps adipeux pour glisser sans à coup vers le surplomb abrupt du premier accoudoir. Simon ne bouge pas, observant calmement l'effort impressionnant que produit la limace. On dirait que, pour lui, plus rien n'a d'existence que cette course lente qui parsème sa chaise d'une traînée huileuse et brillante à la fois.

Voyant son compagnon ainsi contemplatif, Josia hausse les épaules et repart de plus belle :

– Je dois te dire aussi que nous sommes en route pour aller retrouver une communauté au cœur de l'Aveyron, dont le maître japonais donne un enseignement qui me sera utile pour ma thérapeutique. Simon a bien voulu me suivre et me conduire pour que j'aie le loisir, pendant ce long voyage, de méditer en paix et de me recueillir en vue de ce travail.

Simon reste toujours absorbé et pensif devant l'obstination tenace de la limace.

– Nous serions très heureux si vous pouviez rester pour manger avec nous et pour vous promener un peu dans la forêt, intervient l'homme.

– Cela nous plairait beaucoup, n'est-ce pas Simon ? répond Josia d'une voix forte qui parvient, finalement, à faire sursauter son compagnon.

– Oui, oui, dit-il, rallumant son regard à l'appel de son nom. Avec tous les beaux arbres que vous avez ici, vous avez, j'en suis sûr, construit une cabane ? demande-t-il.

– Toi et tes cabanes ! fait Josia en levant les yeux au ciel.

– Bien sûr, dit l'homme en souriant. Je vous la montrerai après le déjeuner. Les enfants, eux non plus, ne la connaissent pas.

Mais déjà, Josia est repartie dans sa conversation :

– C'est vrai que la nature nous a beaucoup aidés dans notre progression, n'est-ce pas mon ami ?

Simon et l'homme hochent tous deux la tête.

– Quel allié formidable pour laver notre ego, user notre mental et nous donner à boire à la source de vie que l'on trouve partout, au cœur de son silence, où derrière la colère de l'orage et du vent ! continue Josia enthousiaste. Grâce à elle, nous pouvons nous approcher de Dieu. Nous pouvons vivre enfin dans cette profondeur que l'on espère tant, et irradier ensuite cette belle lumière partout autour de nous.

En entendant cela, Sacha, n'y tenant plus, demande à Josia :

– Vous savez vous aussi retrouver le toucher de la vie au cœur de la nature ?

– Bien sûr, répond Josia, ravie de trouver enfin dans ce jeune homme un intérêt pour son discours. Mais c'est le résultat d'une quête acharnée où seule ma ferveur et ma foi obstinée m'ont permis de franchir les obstacles nombreux que j'ai vu se dresser, sans cesse, sur ma route.

Josia attend un peu, mesurant les effets de ce qu'elle vient de dire sur Sacha et Luna.

– Aujourd'hui, je suis loin de tout ça et j'ai la chance de vivre des expériences spirituelles étonnantes, ajoute-t-elle.

– Excusez-moi, intervient Luna timidement. Nous sommes un peu perdus dans tout ce que vous dites. De quelle sorte d'expériences voulez-vous parler ?

L'homme se lève soudain.

– Simon, demande-t-il, veux-tu venir m'aider à préparer le repas ?

Simon se détache à regret de sa limace et le suit sans un mot. Etonnés du départ rapide de leur ami, Sacha et Luna n'en reviennent pas moins au discours de Josia qui les captive tant.

– Je peux vous expliquer ce que sont ces moments, car j'en vis aujourd'hui de façon régulière, dit Josia lentement. C'est même la raison pour laquelle mon maître m'a donné à porter le beau nom de Josia. Dans ces instants d'extase que la méditation me procure maintenant, je peux voir des lumières inonder l'horizon et surgir de mon corps, ou sentir près de moi un être de l'invisible frôler mes vêtements de son souffle divin.

– Ce doit être fabuleux de pouvoir côtoyer avec simplicité ces forces fantastiques, dit Luna émerveillée.

– C'est vrai, dit Josia humblement. Ce contact bienheureux est une source d'amour toujours renouvelée.

– Que recherchez-vous dans ces moments- là ? demande Sacha.

– Je me plonge dans l'union avec Dieu, répond Josia sans hésiter. Ma vie entière est dédiée à cela. C'est devenu mon seul intérêt sur la terre.

– Vous êtes un peu comme une sœur en dehors d'un couvent alors ? demande Luna.



– Pas du tout, répond Josia. Le Dieu que je recherche n'a vraiment rien à voir avec ce personnage extérieur aux hommes construit par les églises, à qui l'on ne s'adresse qu'au moment des prières et dans les lieux de culte. Le divin véritable est en chacun de nous et dans tout ce qui vit. Il est universel. Ce ne sont ni les rites, ni les ordres hiérarchiques, ni même les sacrifices que l'on peut accepter qui donnent à votre quête une couleur divine. C'est votre expérience, ce que vous ressentez de la vie et de Dieu qui reste constamment votre repère unique, car vous pouvez la vivre au cœur de votre chair.

Les deux hommes interrompent la conversation en apportant la table, sur laquelle les assiettes sont déjà disposées.

– Ne me préparez rien, je ne mangerai pas, s'écrie Josia en voyant les couverts.

– Vous devez moins manger en vue de votre stage ? demande Luna ingénument.

– Ce n'est pas ça, dit Josia en se redressant sur sa chaise. Désormais, ma compréhension de la vie doit pouvoir me permettre de beaucoup moins manger et de m'alimenter seulement du prana, cette énergie première qui compose la vie. Sacha et Luna demeurent sans voix, stupéfaits de voir que le divin peut nourrir à lui seul l'esprit et l'estomac de celui qui renonce à tout pour le chercher.

– Aujourd'hui, salade et riz basmati ! annonce l'homme en apportant les plats. Simon le suit de près, transportant dans ses bras les assaisonnements, un peu de pain et l'eau, dans une cruche en terre.

– Tu devrais manger un peu, dit-il à Josia en s'asseyant près d'elle. Le jour où tu retrouves ton merveilleux ami, tu ne peux refuser ce qu'il t'a préparé.

– Tu as raison, dit Josia sans trop se faire prier. Et le riz basmati est mon plat préféré !

Tout le monde s'installe.

– Je suis heureux d'accueillir Josia et Simon et je vous souhaite à tous un bon appétit, dit l'homme en s'asseyant.

Simon, cependant, semble préoccupé.

– Excuse-moi, dit-il finalement en s'adressant à l'homme. Tu n'aurais pas du gomasio ? Je connais ma Josia : elle mangera très peu si elle n'en trouve pas.

Alors qu'elle picorait ses feuilles de salade sans vraiment d'appétit, Josia saisit la balle que lui lance Simon :

– J'en ai pris un paquet, il est dans la voiture ! s'écrie-t-elle.

– Ne bouge pas ma chérie, je vais te le chercher, dit Simon en se levant précipitamment.

– Mon Simon est un amour, dit Josia en regardant tendrement son compagnon courir vers la voiture. Il m'est très dévoué.

Attendant patiemment que le repas commence, Sacha se lance encore à questionner Josia.

– Que faites-vous dans la vie madame ?

– J'essaie, chaque seconde, d'être au mieux dans mon cœur pour aider ceux qui souffrent et qui viennent me voir, répond Josia simplement. Et comme notre ami, je cherche, moi aussi, à plonger dans le Soi, à le réaliser dans mon être et mon corps. Pour cela, j'essaie de rencontrer des êtres qui pourraient m'apporter leur lumière, pour donner de l'élan à celle que je sens frissonner dans mon cœur.

L'homme écoute en silence, sans contredire Josia.

– Si ce que vous vivez vous apporte toujours le bonheur que vous dites, pourquoi ne voit-on pas un grand nombre de gens emprunter ce chemin ? demande encore Sacha.

– Les gens sont ignorants et essaient de trouver dans la vie de ce monde un confort minimum pour vivre décemment, répond Josia. Ils cherchent le bonheur sans vraiment le trouver, mais très peu sont marqués par leur propre impuissance au point d'être malades et de ne plus pouvoir respirer de cet air qui étouffe leur cœur. J'étais très dépressive avant de mieux comprendre ma sensibilité et de me rendre compte du travail spirituel que j'avais à mener.

– Avez-vous voyagé ? demande Luna.

– Beaucoup. J'ai recherché partout des lamas, des swamis, des êtres exceptionnels ou présentés comme tels, pour pouvoir côtoyer un peu de leur sagesse. Nous avons justement, il y a presque un an, vécu un grand moment, lors d'un rassemblement à Saint-Jacques de Compostelle. Tous ces gens vertueux, les yeux emplis d'amour, qui vivent chaque jour les paroles de Dieu ! Nous nous sommes reconnus comme frères et sœurs, tant la joie d'être ensemble inondait tous les cœurs. Certains versaient des larmes car ils étaient heureux de rencontrer enfin des messagers d'amour, dont le simple sourire les emplissait soudain d'un bonheur insondable. Moi aussi, mes amis, j'ai dû pleurer souvent, emportée par l'élan de cette dévotion que l'on sentait partout.

Elle s'arrête un instant pour laisser retomber l'émotion qui la gagne au simple souvenir de ce dernier voyage.

– Depuis notre retour, j'organise parfois mes propres conférences pour aider tous les gens à s'éveiller aussi à l'amour du divin et à l'être intérieur.

– Et ton livre ! lui glisse Simon en se penchant vers elle.

– C'est vrai, je l'oubliais, dit Josia en riant. J'écris aussi un livre, dont le titre sera : "La Lumière intérieure ou le chemin vers Dieu".

Le silence se fait et Sacha et Luna sont très impressionnés par la simplicité avec laquelle Josia fait part d'une expérience qui leur semble pourtant des plus extraordinaires.

– Qui est ce maître dont vous nous avez parlé tout à l'heure ? demande encore Luna.

– Mon maître ? Ne me demandez pas de vous parler de lui, je pourrais vous garder pendant des heures entières ! s'exclame Josia.

Simon hoche la tête avec véhémence.

– Mon maître est un saint homme. D'origine japonaise, il a passé 15 ans de sa vie dans les Indes. Il respire l'amour et la simplicité. Chaque mot qu'il prononce a l'éclat du divin qu'il a su incarner pleinement dans son être. Il fait le tour du monde pour veiller sur les âmes de ses nombreux fidèles. Et nous avons la chance de l'accueillir chez nous presque trois fois par an.

Le repas se termine et Josia, finalement, a fait honneur aux plats. Le soleil a tourné, avançant un peu plus sous les branches du pin et encerclant la table de sa lumière intense. Voyant que ses convives se sont bien restaurés, l'homme se lève en disant :

– Allons à la cabane, cela vous permettra de digérer un peu avant de repartir pour votre long voyage.

Précédant ses amis, il reprend le chemin qui mène à la rivière et bifurque sur la gauche au devant d'un grand chêne. Le soleil

a gommé les flaques que la pluie laissait en souvenir de sa grande colère. Tous les arbres ont séché les larmes qu'ils avaient versées sur leurs amis, leurs frères ou bien leurs pères, tombés dans le combat qu'ils ont livré au vent. Parsemée des cadavres qu'elle a dû sacrifier pour sauver ses enfants, la forêt est encore plus belle qu'auparavant. Elevant fièrement la force que la vie impulse à tous ses arbres, elle témoigne avec fougue qu'aucun des accidents qu'elle vit dans ce monde ne pourra entacher le vivant qui l'habite et qui, toujours, la pousse à conquérir le ciel.

Fermant la marche, Sacha et Luna remarquent que Josia goûte avec émotion chaque effluve nouvelle qu'elle croise sur sa route. Elle s'arrête parfois pour se donner le temps de les apprécier, fermant souvent les yeux pour mieux se concentrer. Simon est, lui aussi, subjugué et conquis par tout ce qu'il rencontre. Il voudrait se pencher devant chaque animal, écouter un peu mieux les airs que les oiseaux s'échangent en riant, mais il avance, pourtant, impatient d'arriver au pied de la cabane.

Après quelques minutes, l'homme arrête son pas et relève la tête, en protégeant ses yeux des percées du soleil.

– Fan-tas-tique ! s'écrie Simon qui jubile soudain devant ce qu'il découvre.

Oubliant tout à coup toute sa soumission et sa passivité, il fonce vers Josia encore dans le chemin et la prend par le bras pour lui montrer lui-même ce qu'il a aperçu.

– Tu as vu ça, Marie-J..., je veux dire, Josia ! s'exclame-t-il en cherchant ses mots. Non mais tu as vu ce qu'il a construit là-haut ?

– Ne crie pas Simon ! Tu sais bien que je ne le supporte plus, répond Josia en se bouchant les oreilles.

Regardant à son tour, elle ne peut s'empêcher de s'étonner aussi.

– Ça alors ! Qu'est-ce que c'est haut !

Trois grands chênes centenaires accueillent en effet dans leurs bras bienveillants quatre paliers en bois, dont le dernier, là-haut, dépasse d'un bon mètre les plus grandes des cimes que l'on peut voir autour. Une échelle imposante, construite de rondins, vient poser ses montants sur une large branche qui sous-tend le parquet du premier des paliers. Car ce sont des parquets qui s'étagent ainsi, entrecroisant leurs planches en reposant parfois sur les branches des arbres qui supportent leur poids.

– Je peux monter ? demande Simon.

– Tout le monde va monter, car vous aurez, là-haut, une vue imprenable, dit l'homme en souriant.

– Heu... moi, je vais rester ici, si vous le voulez bien, dit Josia en essayant de garder une contenance. Je vais m'installer là pour méditer un peu avant notre départ.

Et l'on sent que Simon se détend tout à fait en voyant que Josia va s'asseoir à l'écart, au pied d'un autre chêne. Les deux hommes commencent l'ascension de l'échelle, tandis que les jumeaux, subjugués eux aussi par cet échafaudage, les suivent de leur mieux. Les premier des paliers est le plus confortable. Il est grand et spacieux, et Luna sent déjà que l'énergie de l'arbre remplace dans son corps le toucher de la terre qu'elle laisse derrière elle. Au deuxième étage, l'espace est plus petit, et Sacha et Luna doivent laisser monter les deux hommes plus haut pour pouvoir y rester. Déjà, à ce niveau, on tutoie les sommets des autres arbres autour. Le vent, dont on ne sent que les derniers remous quand on est sur le sol, est ici libéré des obstacles des troncs et se lance lui-même le défi de jouer avec leur chevelure. Tout est plus aérien, léger et éthéré, et même leurs deux corps semblent se soulever vers le ciel qu'ils effleurent rien qu'en levant le bras.

Au-dessus de leurs têtes, les deux hommes sont debout sur le troisième palier. Aucun des deux ne parlent, ils laissent le soleil, les arbres et les nuages s'occuper à eux seuls de la conversation. Simon n'est plus le jouet de son excitation. Il contemple le ciel qui s'ouvre devant lui, comme s'il pouvait



enfin respirer librement. Et les jumeaux perçoivent, entre Simon et l'homme, l'union silencieuse qu'ils vivent côte à côte et qui vient se nourrir dans cette profondeur qu'ils découvrent tous deux, accrochés dans les airs à 25 mètres du sol.

– Rentrons maintenant, murmure Simon. Josia va s'impatienter.

Le petit groupe repart, Josia ouvrant la marche devant les jeunes gens, les deux hommes demeurant un peu plus en arrière. Profitant de l'instant qui leur est proposé, l'homme demande à Simon :

– Qu'est devenue ta fille ? Elle est passée me voir, il y a presque deux ans. Nous avons discuté sur sa vie, ses projets. Elle était, à l'époque assez bouleversée.

– C'est moi qui lui ai dit de venir te voir, répond Simon. Elle avait des moments de grosse dépression et je savais que tu pourrais l'aider. Aujourd'hui, elle va mieux. Mais elle a décidé d'arrêter cette année ses études de médecine.

– Tiens, pourquoi donc ? demande l'homme.

– Elle critiquait souvent ses professeurs, qui lui parlaient toujours des souffrances des gens, et des grandes maladies comme des livres ouverts, sans aucun état d'âme. Un jour, n'y tenant plus, elle a interrompu l'un de ces orateurs et lui a demandé : "Vous savez nous parler de la mort et des dysfonctionnements du corps ou des tissus. Mais pouvez-vous

me dire ce qu'est la vie pour vous ?" Pris ainsi par surprise, cet homme a bafouillé en feuilletant son livre et lui a lu, enfin, pensant la contenter, une définition d'un auteur reconnu. Elsa n'a jamais plus remis les pieds là-bas.

L'homme continue à marcher en souriant pour lui. Après quelques instants, Simon s'arrête soudain et se tourne vers lui.

– Et pour toi mon ami, qu'est-ce que c'est que la vie ?

L'homme regarde longuement cet homme si sensible, meurtri par les excès de l'ego de sa femme et résigné pourtant à les supporter tous, pour rester auprès d'elle. Il connaît ce regard, angoissé et profond, de celui qui essaie de trouver un peu d'eau pour humecter ses lèvres, dans l'espoir que, bientôt, le désert finira et que son cœur, enfin, pourra boire à la source d'une paix infinie.

– La vie, pour moi, c'est le Soi ; c'est la pulsation première qui est en toute chose. Elle est derrière l'écran de la vie de ce monde, puisqu'elle en est la trame. Mais on peut l'approcher à travers la présence consciente et dynamique qui anime chaque être et tout ce qui existe sur la terre des hommes. Et cette profondeur, cette épaisseur vitale est pour moi l'avant-goût de la vie et du Soi, que je cherche toujours à vivre pleinement dans mon corps et mon cœur.

\*\*\*\*

Une demi-heure plus tard, Josia et Simon sont prêts à repartir. Les masques sont retombés et Simon, de nouveau, redevient attentif au moindre des soupirs que pousse sa compagne.

– Merci pour ton accueil, mon ami, dit-elle en embrassant l'homme. Ce petit intermède m'aura vraiment permis de préparer mon stage d'une manière parfaite.

– Bon voyage, et prenez soin de vous, leur dit l'homme.

– Nous irons doucement pour sortir de chez toi, car, à notre arrivée, nous avons évité de peu un accident, en croisant une enfant lancée à toute allure sur un grand vélo rouge, dit Josia, se rappelant soudain l'incident.

– Elle avait un air triste, presque désespéré, et elle fendait la piste sans regarder devant, recherchant la vitesse en poussant son engin au bout de son effort, dit Simon en penchant la tête à travers sa portière. Elle était si légère, si fine et si fragile, que j'ai cru, un moment, qu'elle volait à tire d'ailes sur cette immense plaine.

– C'était Marie, répond l'homme. C'est une jeune femme si sensible et si pure, que l'on a l'impression qu'elle a perdu sa route en venant chez les hommes. Tous ceux qui la rencontrent gardent son souvenir, car elle éveille en eux une sérénité qui les surprend toujours.

Quelques saluts encore, et la voiture repart, étouffant ses regrets de quitter cet endroit qu'elle avait adopté.

- Quelle femme admirable ! s'exclame Sacha en les regardant s'éloigner.
- Il n'y a rien à admirer en elle, dit l'homme doucement.
- Comment cela ? demande Luna en ouvrant de grands yeux.
- Elle est très sympathique, active et motivée dans ce qu'elle entreprend, mais seule sa personne s'implique réellement. Elle n'a pas renoncé à son identité.
- Mais elle parle de Dieu, de la vie et du monde comme vous en parlez !
- Si c'est par sa personne qu'elle comprend cela et si c'est son mental qui dirige la quête qu'elle conduit vers Dieu, c'est une fausse piste, dit l'homme. Elle pourra travailler pour élever toujours son niveau de conscience et gagner des pouvoirs subtils et efficaces parfois impressionnants dans la vie de ce monde. Mais tout ce qu'elle fera, c'est embellir encore la projection mentale qu'est seulement sa personne.
- Ça alors ! dit Sacha consterné.
- La vie lui a donné la chance de s'éveiller, de voir et de sentir ce qu'elle devait chercher au-delà de ce monde, pour retrouver sa source, poursuit l'homme. Dès lors que son ego a voulu prendre en charge sa quête spirituelle, elle a fait taire en elle cet élan intérieur qu'elle avait ressenti et qui l'avait poussée à se mettre debout. Et au lieu de lâcher les prises de ce monde, en

se laissant porter par le flot de la vie, elle les a renforcées en restant asservie au divin du bocal.

– Et vous ! s'exclame Luna en se rebellant soudain, vous qui soignez les gens au fond de leur bocal, pourquoi essayez-vous d'enlever la souffrance, si vous êtes si sûr que ce monde, tout autour, est un vaste reflet ?

– Laissez-moi vous conter une histoire, répond l'homme. Il y a quelques temps, un être d'une grande sagesse avait entrepris d'aider les gens à s'éveiller. Il voulait leur montrer que le monde dans lequel ils vivaient chaque jour n'avait rien de réel, et qu'ils s'y complaisaient à vivre prisonniers, en élevant eux-mêmes les murs de leurs cachots. Il leur disait ainsi qu'en sortant de chez eux, ils pourraient découvrir la vie et le bonheur à portée de la main. Mais les gens qu'il voyait ne voulaient pas bouger. Certains le repoussaient, le prenant pour un fou ; d'autres voulaient bien le croire, mais préféraient rester dans leurs vies confortables et dans leurs certitudes, plutôt que de risquer de tout perdre d'un coup. Ne sachant plus que faire, ce grand être était prêt à tout abandonner, quand une idée, soudain, lui traversa l'esprit. Revenant sur ses pas, il se mit à courir dans les rues de la ville, en criant à tue-tête : "Au feu ! Au feu !".

Quelques secondes à peine après ses premiers cris, toutes les portes s'ouvraient et les gens, affolés, se ruaient au-dehors. Il

en vit même certains sauter par les fenêtres. Etonnés de ne voir ni flammes, ni fumée, ils hésitèrent un peu, ne sachant trop que faire sans l'ombre protectrice des murs de leurs maisons. Puis, relevant la tête, ils découvrirent soudain un monde merveilleux. La lumière du soleil, encore inconnu d'eux, les parfums délicieux des fleurs magnifiques, les chants clairs et joyeux des oiseaux si nombreux qu'ils voletaient partout au-dessus de leurs têtes ... tout était vraiment comme ce vieux fou leur avait dit. Mais c'était l'air, surtout, qui était différent : il était plus léger et un peu plus sucré. Et chaque inspiration les comblait de bonheur et d'une plénitude, si pure et si limpide, qu'ils purent s'écrier : "Libres ! nous sommes libres !".

L'homme s'arrête de parler, laissant Sacha et Luna s'imprégner de ses paroles.

– Je ne vois pas de souffrance dans cette histoire, dit Sacha interloqué.

– Croyant à l'incendie, les gens ont eu si peur qu'ils ont abandonné toutes leurs réticences à sortir de chez eux, dit l'homme. C'est aussi le rôle de la souffrance que de nous faire un signe pour que nous décidions de sortir de chez nous et d'oublier enfin tous les comportements dans lesquels, peu à peu, nous nous emprisonnons.

A travers les souffrances qu'elle invente pour nous, la vie veut nous parler, continue l'homme. Une blessure, une maladie, un

accident, la mort d'un proche... tous ces événements sont là pour nous pousser à changer de chemin. Ce sont autant de murs pour nous barrer la route et nous faire comprendre qu'il y a autre chose à vivre et à aimer.

– Pourquoi est-ce par la souffrance que la vie veut nous faire réagir ? demande Sacha.

– Car c'est dans la douleur et dans le désespoir que l'homme, seulement, peut se remettre en question, répond l'homme. Mais le signe sera en fonction de celui à qui il se destine. Pour certains, il suffit du reflet d'un nuage attardé dans une goutte d'eau, de l'odeur du vent chaud dans les pins en été, d'un rayon de soleil qui caresse leur joue. D'autres s'éveilleront en croisant un regard ou en séchant les larmes d'un enfant effrayé. Et pour d'autres enfin, la vie aura beau faire, rien ne s'allumera. Elle pourra s'acharner et s'entêter encore, construire des accidents, et abattre un par un chacun des piédestaux sur lesquels ils reposent, ils ne changeront pas.

– Que se passe-t-il alors ? demande Luna.

– Quand elle a tout tenté pour éveiller un être et qu'il ne bouge pas, la vie s'arrête enfin, et n'attend plus de lui rien de particulier, répond l'homme. Elle le laisse poursuivre son chemin dans ce monde comme il souhaite le faire.

– Pourquoi soignez-vous la souffrance des gens si elle leur est utile ? demande encore Sacha.

– La souffrance est utile quand les gens la comprennent et essaient de trouver ce qu'elle veut leur montrer, répond l'homme. S'ils ne comprennent pas les signes qu'elle leur fait, elle ne sert plus à rien, et peut même devenir un obstacle de plus à l'éveil à la vie. En effet, quand elle se développe, elle étouffe les êtres, en sillonnant leurs corps de chemins douloureux, fiévreux et rocailleux, qui brouillent l'attention et empêchent à coup sûr toute écoute subtile à l'intérieur de soi. Quand je soigne les gens, je leur dis tout cela. Je leur décris toujours les causes de leurs souffrances, pour qu'ils puissent eux-mêmes décider de changer. Certains ne bougent pas. D'autres, quand ils sont guéris, gardent le souvenir du clin d'œil de la vie et deviennent attentifs à chacun de ses mots.

Sacha et Luna sont très las tout à coup. Ils se sentent perdus, parmi tous ces chemins qui se présentent à eux, et que rien ne distingue que de petits détails qui se ressemblent tous.

– Ne craignez pas de vous tromper, reprend l'homme. La vie est un laboratoire où vous avez à faire vos propres expériences. Gardez votre patience ; restez déterminés à repartir encore quels que soient les échecs que vous rencontrerez. La vie saura toujours vous conduire pas à pas. Elle vous a déjà extirpés de ce monde, dans lequel vous étiez perdus et prisonniers. Vous savez désormais que vous êtes, vous aussi, des chercheurs de lumière. Cette quête, maintenant, est plus forte que tout.



Laissez-là vous guider ; regardez, apprenez, partout où elle vous mène, mais restez concentrés sur l'unique objectif qui doit être le vôtre : réaliser le Soi en traversant l'écran qui vous lie à ce monde.

Le vent vient taquiner les cheveux de Luna, comme s'il voulait lui redonner espoir.

– C'est vrai, se dit-elle en se redressant. La vie est là, partout, et il ne tient qu'à nous de savoir l'écouter.

– Nous sommes déjà sur le chemin de cette quête dont vous avez parlé, dit-elle à haute voix. Mais ce n'est pas parce nous l'avons décidé : elle s'impose d'elle-même comme la seule voie qui puisse nous permettre de respirer enfin l'air qui nous manque tant dans la vie de ce monde.

– C'est bien, dit l'homme.

Et toute la forêt acquiesce derrière lui, en laissant les oiseaux expliquer de leurs chants le bonheur et la joie qu'elle a de les savoir du côté de la vie.

– Nous allons rentrer maintenant, dit Sacha. Il nous faut préparer nos affaires, car, demain, nous rentrerons chez nous.

– Nous reviendrons vous voir pour vous dire au revoir, dit Luna, sentant déjà l'émotion du départ faire trembler sa voix.

– Je vous attendrai, dit l'homme.

Et, laissant les jumeaux à l'orée du sous-bois, il repart lentement vers la petite maison.



### ❧ 13. "Je suis" ❧

Le lendemain, Sacha et Luna se lèvent de bonne heure. Il leur faut peu de temps pour démonter la tente, rassembler leurs affaires et charger la voiture, qui essaie d'avaler tout ce qu'ils lui proposent en sacs et en cartons. Aucun des deux ne parle, mais ils sentent pourtant que l'émotion les gagne maintenant qu'est venu le moment de partir.

Pour la dernière fois, ils sortent du camping, traversent le village en laissant la fontaine inonder de son eau leur esprit et leur corps, et marchent sur la route en direction du champ. Il est juste dix heures, et le soleil est là pour leur ouvrir la voie. Il a déjà percé la fraîcheur du matin et diffuse partout sa chaleur bienfaisante. Il colore la terre de ses traits flamboyants et fait monter dans l'air les accords des grillons qui saluent de leurs chants la bonté chaleureuse de ses rayons dorés. Les oiseaux batifolent au-dessus de leurs têtes, profitant des espaces que leur ouvrent leurs ailes. Les éperviers, discrets, entament leur tournée au-dessus des sillons. Les corbeaux ont déjà déployé tous leurs rangs et sautillent sur place, inspectant de leur bec les ronces qu'ils traversent. Ils s'envolent soudain, croassant leur colère et leur énervement de n'avoir rien trouvé à manger ce matin. Un groupe d'étourneaux s'étire près du sol, rasant les herbes folles du talus de la route, remontant en piquet, comme

s'il allait, dans son élan joyeux, retrouver le soleil au fond de l'univers. Et de tous ces danseurs, ce sont les hirondelles qui offrent à la terre le ballet le plus beau et le plus élégant. Elles sont fines et rapides, et traversent les airs dans un sens, puis dans l'autre, s'appuyant sur le vent pour pouvoir augmenter encore leur vitesse.

Sacha et Luna dépassent le hameau qu'ils avaient visité et répondent au salut d'un homme qui s'agite au fond de son jardin en les voyant passer. Vu de là où ils sont, ils ne peuvent savoir quel est celui des frères qui les a reconnus. Marchant à travers champ, ils regagnent au plus tôt l'orée de la forêt. Remontant le chemin, ils trouvent leur ami assis sur une pierre au pied de la maison. Ils s'assoient à leur tour et écoutent, recueillis, le silence vivant que toute la forêt leur présente en cadeau. Après quelques minutes, les oiseaux recommencent à chanter leurs histoires et les arbres repartent dans leur balancement régulier et profond.

– Nous sommes venus vous dire au revoir, dit Sacha en essayant de masquer son trouble.

– Nous voulions vous remercier d'avoir été là, dit Luna en sentant ses yeux se brouiller.

L'homme reçoit calmement l'émotion des jeunes gens.

– Avant votre départ, je voudrais vous raconter une dernière histoire, dit-il. C'est celle d'un enfant d'une quinzaine d'années

qui habitait en Inde, il y a presque un siècle. Il était le plus fort, le plus rapide aussi pour les jeux et les farces que tous ceux de son âge faisaient pour s'amuser. Il avait de l'humour et aimait ses parents qui se dévouaient pour lui. Un soir comme les autres, il lui vint à l'esprit une idée saugrenue, celle qu'il devait mourir. Il s'étendit par terre et sentit peu à peu tout son corps se détendre. La chaleur de ses membres refluaient lentement vers un endroit unique au centre de son cœur. Il sentait que ses sens désertaient et quittaient les objets extérieurs. Il vit que son esprit délaissait sa pensée et lâchait sa conscience. Son souffle ralentit et s'arrêta enfin. La vie l'abandonnait et plus rien de son corps ne semblait lui répondre.

La peur étant passée, il s'aperçut soudain qu'il voyait son corps mort mais que lui était là, bien vivant dans son cœur ! Et il comprit alors qu'il n'était ni ce corps qui croît et dépérit, ni ces sens agités qui lui disent le monde. Il n'était pas non plus la pensée qui reçoit les données de ses sens, ni même la conscience, changeante et capricieuse qui disparaît toujours au moment du sommeil. Il comprit qu'au-delà de tous ces attributs qui s'en vont et qui passent, quelque chose, en lui, était là pour toujours. Il avait d'un seul coup atteint la vérité intégrale de son être et il put, consciemment, se dire au fond de lui : "Je suis !".

- C'est une histoire vraie ? demande Sacha.
- Oui, répond l'homme.

- Qu'est devenu cet enfant ? demande Luna.
- La mort qu'il avait ainsi vécue lui avait fait comprendre qui il était vraiment, répond l'homme. A cet instant précis, il s'était installé au centre de ce centre d'où il avait perçu que la vie surgissait. Il perdit l'intérêt de l'école et des jeux et, dès qu'il le pouvait, il partait au-dedans, à l'intérieur de lui. Il quitta sa famille et partit vivre seul au pied d'une montagne, que les Indiens appellent Arunachala. Il devint un grand sage et des gens de toutes sortes, venus du monde entier, vinrent le consulter.
- Qu'a-t-il voulu dire à travers ce "Je suis" ? demande Sacha.
- Le "Je suis" est le centre à l'intérieur de toi, au-delà des images et des disparités que génère le mental, répond l'homme. Si tu sais le trouver, tu seras à la source du Soi dans ton corps et tu commenceras à pouvoir découvrir ce qu'est vraiment la vie.
- Et qu'a fait cet homme pendant son existence ? demande Luna.
- Le savoir qu'il avait embrassé d'un seul coup aurait pu lui permettre de quitter son corps, ou bien de l'emmener avec lui, loin des hommes, dans d'autres dimensions plus subtiles de la vie, répond l'homme. Il a pourtant choisi de rester parmi nous, en habitant son corps et en l'utilisant comme son véhicule pour vivre sur la terre. Lorsqu'on le regardait sans trop faire

attention, on avait l'impression qu'il n'était qu'un vieil homme, paternel et gentil, en paix avec lui-même. Mais tous ceux qui ont pu rencontrer son regard ont rencontré le Soi jaillissant et vivant, dans lequel il était, toujours et en tous lieux.

Sacha et Luna écoutent cette histoire, sans trop savoir encore ce qu'ils en garderont.

- Puis-je vous poser une dernière question ? demande Sacha.
- Bien sûr, dit l'homme.
- Quel intérêt avons-nous à vouloir sortir du bocal de ce monde ?

L'homme réfléchit un instant et répond :

- Marcher vers cette vie libère peu à peu des impacts et des prises qu'ont les événements de ce monde illusoire sur notre petit cœur. Et la sérénité que je connais déjà me laisse deviner l'insondable silence dont la vie, quelque part, doit résonner si fort. C'est cette plénitude, permanente et entière, que tous les hommes cherchent, à travers les bonheurs nombreux et éphémères qu'ils s'entêtent à vivre.

N'oubliez pas cela, conclut l'homme. Puisque vous êtes le Soi et que le Soi est Tout, vous êtes aussi le Tout.

Une feuille, soudain, vient flotter doucement au-dessus de leurs têtes. Elle se laisse porter par la brise et le vent qui la font s'envoler au gré de ses envies. Elle descend lentement vers le

sol et la mousse séchés par le soleil. Et lorsqu'elle atterrit, légère et silencieuse, on dirait que la terre prend conscience soudain de l'été qui s'achève, et espère déjà l'automne et ses couleurs.

– Il vous faut partir maintenant, dit l'homme en se levant, sentant que les jumeaux ne se décident pas.

– Vous avez raison, dit Sacha en se levant à son tour.

Mais Luna le devance et s'avance vers l'homme. Découvrant ce regard qu'elle avait reconnu sous le couvert des arbres un peu après l'orage, elle ne peut pas parler. Il y a tant de mots qu'elle aurait voulu dire, tant d'émotions aussi, qu'elle a su contenir aux tréfonds de son cœur. Alors, elle ne dit rien, et reste à regarder cet homme qu'elle ressent si loin dans sa conscience.

– Je sais, dit l'homme en la prenant dans ses bras.

Plongeant dans cette étreinte comme on cherche de l'air au bout d'un long tunnel, Luna laisse son corps se fondre et s'effacer contre celui de l'homme. Elle sent dans son cœur l'assurance tranquille qu'il lui laisse goûter en la serrant ainsi.

– Merci, souffle-t-elle en étouffant à grand'peine les larmes qui, déjà, ont inondé ses yeux.

– Nous sommes l'un et l'autre, et partout à la fois, petite Luna, dit l'homme en la berçant contre son épaule.

– Oui, murmure-t-elle, en se raccrochant vaillamment à ces dernières paroles pour s'écarter de lui.



– Au revoir, dit Sacha en tendant une main qu'il s'efforce d'affermir.

– Viens près de moi toi aussi, cher Sacha, dit l'homme en enlaçant le jeune homme. Nous sommes les mêmes êtres et, en nous rencontrant, nous avons reformé un peu notre famille.

Délaissant la fierté de l'homme qu'il veut être, Sacha se laisse aller dans ces bras chaleureux.

– Je reviendrai, dit-il.

– Revenez quand vous voulez, mes enfants. Vous saurez où me trouver, dit l'homme en désignant un arbre de la tête.

Sacha et Luna sourient, effaçant de leurs yeux le brouillard de leurs larmes. Puis, lentement, ils s'écartent de l'homme et commencent à marcher vers la lisière du bois. Les oiseaux et les arbres, les fougères et le vent, les grillons, les abeilles, le ciel et le soleil, tous sont au rendez-vous pour leur dire au revoir. Ils sentent leurs présences les traverser partout et savent qu'ils seront à jamais dans leur cœur.

Avant de s'engager plus avant dans le champ, Sacha se retourne une dernière fois vers la petite maison. L'homme est déjà parti. On dirait que le vent l'a emporté au loin, ou bien l'a transformé en l'un de ces grands chênes qui bordent le chemin. Il demeure cependant quelque chose de lui au cœur de la clairière. Est-ce cette connaissance dont il a hérité en retrouvant en lui le chemin de son être ? On dirait que la terre, elle-même, la porte,

et qu'elle la portera encore vers d'autres cieux. Et ce souffle étonnant, qui colore les feux que le soleil lui offre, s'élançe dans les airs et regagne le ciel où le vent, attentif, prépare ses chevaux pour qu'il puisse partir. Il ne faut qu'un soupir pour qu'il prenne son vol et s'en aille déjà éveiller, quelque part, d'autres êtres à la vie.

## ❧ Epilogue ❧

Cela fait bien deux heures que Sacha et Luna roulent sans parler. En quittant le camping, ils se sont embarqués dans leur petite voiture et ont repris la route, chacun dans ses pensées. Au deuxième virage du chemin de campagne qu'ils suivaient lentement, ils ont croisé Marie. A leur étonnement, elle a stoppé sa course et les a regardés dépasser son vélo. Dans le rétroviseur, ils l'ont vu devenir de plus en plus petite, perdue entre le ciel et la terre alanguie. C'est alors que Marie, la petite Marie, si belle et si craintive, a élevé sa main pour leur dire au revoir.

Sacha est au volant et roule maintenant au milieu des voitures qui rentrent de vacances en suivant l'autoroute. Il espère déjà revenir là-bas et se demande aussi ce que sera sa vie, maintenant qu'il connaît le revers de ce monde. L'homme est partout en lui, et la forêt aussi, a gardé auprès d'elle son cœur et son esprit. Luna interrompt brutalement ses réflexions :

– Arrête-toi, Sacha ! s'écrie-t-elle. Arrête-toi, c'est important ! Sacha attend un peu pour trouver un endroit où garer la voiture et repère finalement une aire d'autoroute sur laquelle ils s'arrêtent. Le parking est bondé et les gens sont nombreux à sortir prestement de leur auto fumante pour courir vers le snack

qui vomit ses odeurs sur les pins et les chênes autour de son entrée.

– Qu'y-a-t-il ? demande Sacha à sa sœur.

– Je reviens, dit-elle en ouvrant sa portière.

Sacha n'insiste pas, mesurant l'émotion que Luna doit aussi affronter dans son coeur. Descendant de voiture, il marche lentement vers un banc encore libre au pied de deux grands pins. Fatigué, il s'assoit et, en fermant les yeux, essaie de retrouver un peu de ce silence que la forêt, là-bas, lui a fait découvrir.

Pendant ce temps, Luna marche rapidement, sans regarder vraiment où la mènent ses pas. Les files de voiture, les gens encore bronzés des siestes sur la plage, les enfants énervés qui jouent à s'attraper, en fuyant leurs parents qui leur crient d'arrêter... elle ne voit rien de tout cela. Elle marche droit devant. Elle marche pour oublier l'angoisse qui l'étouffe et qui serre son ventre à la faire crier. Elle n'a pas peur, pourtant. Surtout pas de savoir ce que sera demain : elle sait désormais que la vie conduira chacun de ses projets. Elle est bien un peu triste en repensant à l'homme qu'elle laisse derrière elle ; mais elle sait également qu'elle le reverra et que, jusqu'à ce jour, elle sera en lui comme il sera en elle.

Alors, pourquoi ce cri qui monte dans sa gorge ? Qu'y-a-t-il à comprendre dans cette étreinte sourde qui lui vrille le corps ?

Soudain, une question surgit devant ses yeux : "Que faire de tout cela ? Que faire de ce savoir, vivant et essentiel, dont elle sent déjà le souffle silencieux inonder tout son être ?"

"Il faut chercher la vie", entend-elle dans sa tête. C'est une nécessité, elle le sent, elle le sait. Mais il y a autre chose. Quelque chose qu'elle seule doit pouvoir entreprendre, comme si cette mission lui était réservée depuis déjà longtemps.

Luna a ralenti et cherche maintenant à laisser s'exprimer ce qu'elle sent poindre en elle. S'appuyant contre un arbre, elle ferme les yeux pour goûter l'énergie qu'il lui offre aussitôt. Son esprit est plus calme et le vent, tout là-haut, qui balance les cimes, imprime dans son corps son refrain régulier.

Et soudain, tout est clair, Luna comprend enfin ce qu'elle seule peut faire. Attrapant son stylo et le petit carnet qui la suit tout le temps, elle s'installe un peu mieux et commence à écrire : "Il pleut...".



*Et le vent est heureux de cette décision, et souffle un peu plus fort pour pousser les nuages qui cachent le soleil. Le premier des rayons qui libère sa course vient réveiller la branche qui surplombe Luna.*

*Un éclair, tout à coup, a jaillit quelque part et s'est posé sur elle.*

*– 251 ! s'écrie en riant un enfant aux cheveux d'or et d'argent. Hé, là-haut ! J'ai retrouvé votre hirondelle ! Elle était tombée dans l'histoire. Ne craignez rien, je veillerai sur elle.*

\*\*\*\*

